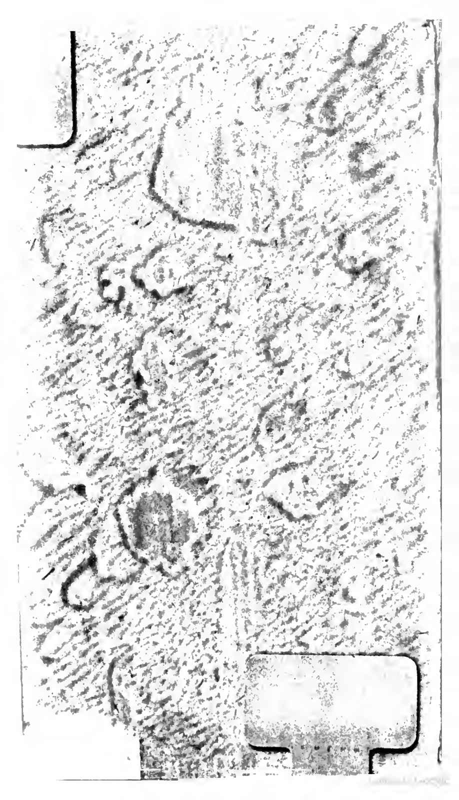
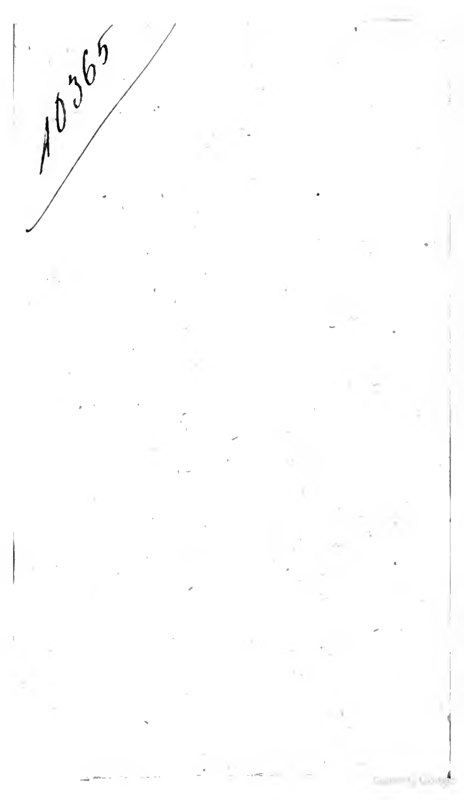

A. C.






10365

BIBLIOTHEQUE
DE COUR, DE VILLE,
ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Personnes Illustres,

AVEC

Un choix des meilleures Pièces de Poësie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de pensées ingénieuses propres à orner l'esprit; d'Anecdotes singulieres & de Remarques critiques sur différens Ouvrages.

On y trouve aussi un assemblage de Traits naïfs, Gascons & Comiques; des Traits d'histoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

TOME CINQUIEME.



A PARIS, AU PALAIS,
Chez Théodore LE GRAS, au troisiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M. DCC. XLVI.

[illegible]



BIBLIOTHEQUE DE COUR, DE VILLE ET DE CAMPAGNE.



IDI sub Sole in loco Judicii impietatem, & in loco Justitiæ iniquitatem; & dixi in corde meo: Justum & impium judicabit Deus, & tempus omnis rei tunc erit. Ecclésiaste, Chap. 3. ℣. 16. 17. J'ai vu sous le Soleil dans le Tribunal, l'impiété & l'iniquité, & j'ai dit dans mon cœur: Dieu jugera le juste & l'impie, & alors ce sera le tems où toutes choses seront rétablies dans leur ordre. Il est certain qu'il faut nécessairement penser un Jugement universel que Dieu rendra, & un autre monde où tout sera rétabli, si on veut concilier avec la Justice de Dieu

Traits de l'Ecriture-Sainte.

le spectacle de la vertu qui languit dans les fers, & du vice qui est sur le trône.

Voici une expression bien vive de Jérémie, qui parle à un Dieu irrité. *O mucro Domini, usquequò non quiesces? ingredere in vaginam tuam, refrigerare & sile.* Glaive aigu du Seigneur, quand cesserez-vous de vous exercer? rentrez dans le fourreau, reposez-vous, & gardez le silence. *Ch.* 47. ℣. 6.

Belle pensée d'Horace.

¶ Horace met en œuvre une belle image poëtique, lorsqu'il dit que la nature de l'orgueil est de s'élever jusqu'au Ciel avec des ailes d'Icare jusqu'à ce qu'il rencontre la foudre de Jupiter.

¶ Titus dit dans la Tragédie de Berenice de Racine :

Ce qu'on doit juger de ceux qui se donnent la mort.

Pour sortir des tourmens dont mon ame est la proye,
Il est, vous le sçavez, une plus noble voye.
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros & par plus d'un Romain.
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette perséverance,
Dont le sort s'attachoit à les persécuter,

Comme un ordre secret de n'y plus résister.

Un Plaisant a dit là-dessus :

La mort est un reméde que l'on prend quand on veut ;
Il ne faut s'en servir que le plus tard qu'on peut.

On a prétendu que ces Romains qui se donnoient la mort, étoient des Héros, & je soutiens qu'ils étoient des lâches, parce qu'ils ne pouvoient soutenir leurs malheurs : ils regardoient la mort comme le terme de leur misere, leur raison étoit sans expédient ; livrée aux assauts de l'affliction, elle auroit succombé à la fin, & n'auroit pu résister à tant d'attaques. Un homme vulgaire, qui est dans une situation déplorable, qui ne voit aucun remede à ses maux, se retrace tout à la fois un présent & un avenir douloureux, une vie longue & triste, il n'envisage la douleur de la séparation du corps & de l'ame que comme un point. Quoi ! dit-il, ne vaut-il pas mieux supporter une douleur d'un instant, que d'endurer une chaîne de maux perpétuels & sans fin ? il ne balance plus à embrasser la mort.

Sans la Religion qui eſt un puiſſant frein, que nous verrions de ces victimes de leur déſeſpoir! L'Angleterre fourmille de ces ſortes de Héros qui dans un violent chagrin ſe procurent la mort. Mais la fermeté n'eſt-elle pas plus grande, & n'eſt-ce pas le véritable héroïſme que de dire: Je ne vois point de remede à ce que je ſouffre, je le veux, mais ma raiſon ſupérieure à toute infortune ne veut point céder à la douleur, & cette vie triſte & affligée, cette longue carriere de malheurs, je la ſupporte conſtamment; ſi ma patience s'ébranle, je la raffermis, ſi elle s'altere, je la rétablis par la force de mon ame: ſoit que je ſois aidé par la Philoſophie, ou par la Religion encore plus puiſſante.

Que dire de ces Amans qui ſe tuent pour leurs Maitreſſes? Il faut conclure, dit-on, qu'ils les aiment plus qu'eux-mêmes: donc il eſt faux d'avancer que tout cede dans nous à l'amour que nous avons pour nous, & que nous rapportons notre amour à nous-mêmes; en un mot, que nous n'aimons que pour nous. La maxime eſt toujours vraie; car ces amans ne ſe tuent que parce qu'ils s'aiment eux-

mêmes. Ils s'imaginent que leur félicité ſouveraine eſt d'aimer & d'être aimé, que leur ſouverain malheur eſt d'être haï; il faut bien qu'ils ayent cette idée pour en venir à cette cruelle extrêmité, ils n'ont pas la force de ſupporter ce ſouverain malheur. Ils s'aiment trop pour ſoutenir une pareille deſtinée, ils ſe déterminent à la mort, parce qu'elle leur ſauve une ſituation affreuſe. Une comparaiſon donnera une idée juſte de ces Romains qui ſe donnent la mort, & de ces amans qui embraſſent la même voie.

Selon cette idée que nous retrace notre Religion de l'enfer, ſi un homme vivant y deſcendoit, & que l'ayant éprouvé, il crût qu'en ſe procurant la mort, il ſe déroberoit à ce ſupplice, réſiſteroit-il à prendre ce parti, fût-ce l'ame la plus lâche & la plus puſillanime? Dirions-nous que cet homme-là ſeroit un Héros, qu'il ne s'aime pas lui-même? Or ſelon le dégré de notre imagination, nous nous faiſons de nos malheurs des idées ſi déſeſpérantes, que nous ſommes dans un enfer anticipé; la mort s'offre à nous pour nous ſoulager, nous l'embraſſons

avec ardeur. Voilà ce qui s'est passé dans les Héros & les Amans qui se sont dévoués à la mort.

Mais quel jugement porterons-nous de ces Héros qui s'exposent à une mort certaine, du fameux Curtius qui se précipita dans un abyme pour le salut de la Patrie? Cet homme-là sans doute aimoit plus sa Patrie que lui-même, rien ne l'obligeoit à ce sacrifice, il n'y étoit point entraîné par les maux qu'il souffroit: supposerons-nous que la gloire le conduisoit à la mort, puisqu'il se privoit du fruit de sa gloire & de sa gloire même, s'en ôtant la jouissance? L'on doit penser que le seul amour de la Patrie l'animoit, & qu'il aimoit par conséquent plus sa Patrie que lui-même.

Non, non, il s'aimoit encore plus lui-même que sa Patrie; mais il étoit dans une espéce d'ivresse: le plaisir que la gloire lui causoit étoit si grand, que quoiqu'il n'en dût jouir qu'un instant & aux dépens de sa vie, il le vouloit gouter; c'est une espéce de voluptueux qui achete aux dépens de sa vie un plaisir infiniment délicieux. Curtius se préparant à la mort, cou-

rant au supplice, goutoit un plaisir souverain pour lui, plaisir qui l'enivroit entiérement ; dans ce transport il trouvoit même la mort aimable. C'est donc par rapport à lui qu'il s'immoloit. On s'écria : Quelle folie, quel amour déreglé de soi-même ! On a raison de s'écrier ainsi ; mais cet amour tout déreglé est toujours un amour de soi-même, & un amour extrêmement violent ; c'est une fascination de cœur & d'esprit, c'est un délire, un fanatisme de l'ame qui s'aime d'une passion désordonnée.

En grandeur de courage on ne se connoît gueres : Madame Deshoulieres.
Quand on éleve au rang des hommes généreux,
Ces Grecs, ces Romains, dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux,
Qu'ont-ils fait de si grand ? ils sortoient de la vie,
Lorsque de disgraces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassez de soupirer !
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir les malheurs que de s'en délivrer.

Un autre Poëte a encore dit :

Mourir lorſque le ſort rend la vie importune,
C'eſt l'ordinaire effet d'une vertu commune :
Mais vivre en eſſuyant ſes plus funeſtes coups,
Lui faire voir un cœur plus grand que ſon courroux,
C'eſt-là que la vertu doit briller davantage ;
Dans les extrêmités éclate un grand courage.

La grande obéiſſance d'un Soldat.

¶ On rapporte comme un grand effet de la diſcipline militaire l'action d'un Soldat Grec, dont le bras prêt à donner la mort à ſon ennemi s'arrêta, parce qu'il entendit ſonner la retraite.

M. D*** Avocat fit quelque choſe de pareil : on le conſultoit ; on lui vint annoncer qu'on publioit un Arrêt qui n'étoit pas honorable à l'ordre des Avocats ; ſur le champ il interrompit la conſultation, & ne la voulut jamais finir. Meſſieurs, dit-il, je ne ſuis plus Avocat, dès que je ne puis l'être avec honneur.

Style laconique.

¶ Les Lacédémoniens étoient très-concis dans leurs diſcours : on dit parler laconiquement, pour dire par-

ler briévement, sobrement. Philippes Roi de Lacédémone, les ayant menacés dans une Lettre qu'il leur écrivit, de les ruiner de fond en comble, ils répondirent par ce seul mot *Si*.

¶ J'ai vu au-dessus de la porte d'une maison de campagne fort jolie, quoique petite, cette inscription latine :

Parva quidem, sed.....

Elle est petite, mais.....

Le *Si* des Lacédémoniens, le *Mais* de la maison de campagne donnent beaucoup à penser.

¶ Un beau sentiment du Tasse, le Virgile des Italiens, est celui qu'il fit éclater, lorsqu'on lui proposa de se venger d'un homme qui lui avoit rendu plusieurs mauvais offices : Je ne veux, dit-il, lui ôter, ni le bien, ni la vie, ni l'honneur, je voudrois seulement lui ôter sa mauvaise volonté. Générosité du Tasse.

¶ Les Gaulois pensant affamer les Romains dans le Capitole, ceux-ci leur jetterent des pains en abondance : c'est une ruse de guerre qui leur réussit. Ruse de guerre.

Education d'Henri IV. ¶ Antoine de Bourbon, Roi de Navarre & premier Prince du Sang, voulant accoutumer à la fatigue le Prince Henri ſon fils, qui fut depuis Henri I V. lui faiſoit froter tous les matins les lévres d'ail, & boire du vin pur; il vouloit qu'il allât la tête découverte dans les tems les plus froids, & qu'il marchât les pieds nuds ſur la neige. Il ſemble qu'il prévoyoit que ce Prince qui conquit ſon Royaume à la pointe de l'épée, auroit beſoin d'être robuſte & endurci à la fatigue.

Traits de ce Prince. ¶ Un Seigneur de la Cour ſçachant que Henri I V. aimoit extrêmement les gens courageux, lui préſenta huit Perigourdins ayant le viſage tout balafré des bleſſures qu'il avoient reçues en différentes occaſions. Je ſuis ravi, dit le Monarque à ce Seigneur, de les voir; mais vous m'auriez fait plus de plaiſir de me montrer ceux qui les ont mis dans cet état.

¶ M. de Thou rapporte que les Jéſuites ayant été chaſſés du Royaume, Henri IV. quelque tems après promit de les rappeller, & comme il différoit de tenir ſa parole, Louis Marc qui étoit à la tête de cette So-

ciété, le pressoit vivement de l'accomplir, en lui disant d'un air enjoué: Sire, vous êtes plus lent que les femmes qui ne portent que neuf mois; à quoi ce Monarque répondit que les Rois n'enfantoient pas si vîte que les femmes.

¶ Les Dames portent des mouches sur le visage: cette mode vient des Indiens qui en portent; ils firent présent à Julie fille d'Auguste, de quelques insectes semblables à des mouches qu'elle s'appliqua au visage pour relever la blancheur de son teint. Sur les mouches que mettent les Dames.

¶ L'art de mettre des mouches a ses régles: une de ses principales loix est de ne point mettre des mouches sur ces petits creux, ces agréables fossettes où les Poëtes ont imaginé que résidoient l'amour & les graces. La mouche qu'on met au coin de l'œil s'appelle la passionnée, elle releve bien l'éclat d'un bel œil; celle qu'on met au milieu du front donne un grand air, elle s'appelle la majestueuse, il la faut un peu grande; l'enjouée est celle qui est renfermée dans les plis que forme le visage quand on rit. La mouche qu'on place au milieu de la joue s'appelle la galante; celle qu'on

met au coin de la bouche est la baiseuse, parce qu'elle a sa part des baisers que donne & reçoit la bouche. La mouche de sympathie, quand elle est placée par une personne qu'on aime; elle reste: mais si un homme qui déplaît s'ingere de la mettre, elle tombe un moment après. On ne doit point semer son visage de mouches, deux ou trois suffisent. La mouche effrontée se campe sur le nez; la coquette auprès des lévres. La receleuse est celle qui recele quelque rougeur ou quelque tache.

Excès de bravoure de Gaston de Foix.

¶ Un moment avant que Gaston de Foix livrât la bataille de Ravenne aux Vénitiens, il disoit: Si ma chair sçavoit où mon cœur la conduira en peu de tems, elle tomberoit en piéces & en morceaux; ses actions justifiérent ce discours. Il défit ses ennemis avec toute la bravoure d'un Héros, il fut tué en poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur.

Quels sont les véritables titres de noblesse.

¶ Le Consul Marius disoit hardiment dans le Sénat de Rome, que les véritables titres de noblesse étoient les cicatrices des blessures qu'on avoit reçues pour le service de la Patrie.

¶ J'ai vu dans une Relation, qu'il y a dans une Isle du Nil, des peuples qu'on appelle les Tentyres, il vont à la nage à la chasse des crocodiles; s'ils en rencontrent quelqu'un, ils se jettent dessus comme s'il montoient sur un cheval; quand ces animaux renversent la tête pour les mordre, ils leur mettent dans la gueule une massue de bois où il y a deux rênes qui leur servent de bride pour les faire tourner à leur fantaisie; ils les conduisent même à terre comme leurs prisonniers, & les obligent à leur seule menace de vomir les corps qu'ils ont dévorés. Aussi les crocodiles évitent d'approcher de cette Isle. Observations curieuses.

¶ L'Ichneumon est un rat qui naît en Egypte; il est de la grandeur d'un chat; c'est le seul animal qui ait l'industrie de se servir d'armes défensives: car quand il veut attaquer un aspic, il se roule dans la boue qu'il laisse secher pour lui servir de cuirace. Il observe le tems que le crocodile est absent, il brise ses œufs sans les manger. Lorsque le crocodile dort sur le rivage du Nil, il dort toujours la gueule ouverte; l'ichneumon qui s'étoit tenu caché dans le limon, saute

tout d'un coup dans sa gueule, pénétre jusques dans ses entrailles qu'il ronge, puis se fait une ouverture en lui perçant le ventre dont la peau est fort tendre, & sort impunément vainqueur par ses stratagêmes, de la force d'un animal si terrible, dont la grandeur va jusqu'à plus de 17. coudées.

¶ Le coq est le symbole de la vigilance, aussi met-on des coqs sur les clochers des Paroisses pour apprendre aux Pasteurs des ames qu'ils doivent veiller sur leur troupeau. La tortue est le symbole de la chasteté ; la tourterelle de la fidélité conjugale ; la colombe de la simplicité ; le tigre de la cruauté ; le lion du cou age ; le pourceau de la gourmandise ; le moineau de la volupté charnelle ; l'âne de l'ignorance ; la pie des grands parleurs ; le chien de la fidélité ; le corbeau d'une longue vie ; le loup & le renard des ruses & des tours d'adresse ; la fourmi de l'économie ; le mulet de l'opiniâtreté ; le liévre de la timidité.

¶ Rien n'est plus réjouissant que les combats des coqs apprivoisés en Angleterre ; deux de ces animaux se

battent jusqu'à ce qu'il y en ait un sur la place ; cela étant fini le vainqueur monte sur le corps du vaincu, & chante la victoire qu'il vient de remporter.

¶ Les éléphans semblent connoître l'intention des hommes ; lorsqu'ils sont pressés par les Chasseurs, ils se rompent les dents contre le premier arbre qu'ils rencontrent, comme s'ils vouloient faire entendre à l'avarice des hommes qu'ils lui abandonnent le butin qu'elle souhaite.

¶ Lorsque le cancre marin veut manger des huitres, il fait sentinelle autour d'elles, & prend le tems qu'elles sont ouvertes pour y jetter une pierre entre les écailles qui les empêche de se refermer, & qui donne lieu au cancre marin de les manger.

¶ Le mulet marin est un poisson plus rusé que le Pêcheur même ; il nage autour de la ligne, il frape l'appât de sa queue, & quand il ne peut le décrocher, il retrécit sa gueule pour le ronger délicatement.

¶ La belette est le seul animal qui fait ses petits par la gueule.

¶ L'Aigle pour éprouver ses petits, leur fait regarder le soleil ; s'ils ne

peuvent ſupporter la ſplendeur de cet Aſtre, il les dévore, parce qu'il les regarde comme bâtards. Cet oiſeau pénétre avec ſon bec juſqu'à la moëlle des cédres; il reprend de nouvelles forces en renouvellant ſon plumage par le moyen du vent du Midi & de la chaleur du ſoleil auquel il ſe préſente fixement en déployant ſes ailes.

¶ Les Egyptiens mettent des œufs de poules dans des fours, auſquels ils ſçavent donner un dégré de chaleur ſi temperé, & qui ſe rapporte ſi bien à la chaleur naturelle des poules, que les poulets qui en viennent ſont auſſi forts que ceux qui ſont couvés à l'ordinaire. Le tems propre à cette opération, eſt depuis la fin de Décembre, juſqu'à la fin d'Avril, la chaleur étant exceſſive en Egypte le reſte de l'année. Pendant ces quatre mois, ils font couver plus de trois cens mille œufs, qui ne réuſſiſſent pas tous à la vérité, mais qui ne laiſſent pas de fournir à peu de frais une quantité prodigieuſe de volailles. L'habileté conſiſte à donner aux fours un dégré de chaleur convenable, & qui ne paſſe pas une certaine meſure. On emploie environ dix jours pour

échauffer ces fours, & autant à peu près pour faire éclore les œufs. C'eſt une choſe divertiſſante de voir éclore ces poulets, dont les uns ne montrent que la tête, les autres ſortent de la moitié du corps & les autres tout-à-fait; dès qu'ils ſont ſortis ils courent au travers de ces œufs, ce qui forme un ſpectacle ſimple.

¶ Saint Grégoire fait une image bien naturelle de l'homme: C'eſt un composé, dit-il, de tout ce qu'il y a de plus bizarre dans la nature, toujours en tout diſſemblable à lui-même; c'eſt un aſſemblage de qualités mortelles & immortelles; ſon corps eſt expoſé à mille ſortes d'infirmités; la chaleur naturelle qui ſoutient ſa vie dévore ſa propre ſubſtance, auſſi-tôt qu'elle manque d'alimens pour la ſoutenir; s'il ſe repoſe, la pareſſe l'appéſantit; s'il s'occupe, le travail l'épuiſe; s'il jeûne, la faim le dévore; s'il mange, la nourriture le charge, la ſoif le deſſeche, l'excès de boire l'abrutit, le ſommeil l'accable, les veilles le fatiguent, le froid le tranſit, la chaleur l'étouffe; ce qui le ſoulage d'une incommodité, le jette bientôt dans une autre. Image de l'homme.

L'ame, continue ce Saint Docteur, n'eſt pas moins ſuſceptible de foibleſſe que le corps; vous la trouvez aujourd'hui abuſée par l'eſpérance, & demain troublée par la crainte, l'ambition la ronge, la colere la tranſporte, la triſteſſe l'abat, la joie la diſſipe, la vengeance l'enflamme, l'envie la déſeſpere, l'amour la tourmente, la préſomption l'aveugle, la ſcience l'enorgueillit: rien ne la contente, tout lui déplaît; elle n'a rien qui ſoit fixe, tous ſes mouvemens ſont dereglés, une paſſion ſuccéde à l'autre; elle entaſſe deſſein ſur deſſein, & il ne faut qu'un ſouffle pour tout renverſer. *Quid neceſſe eſt homini*, dit l'Eccléſiaſte, Ch. 7. ℣. 1. *majora ſe quærere; cùm ignoret quid conducat ſibi in vitâ ſuâ, numero dierum peregrinationis ſuæ; & tempore quod velut umbra præterit?* Quelle néceſſité oblige l'homme à chercher à connoître des myſtéres qui le ſurpaſſent, puiſqu'il ignore ce qui lui eſt propre dans ce nombre de jours deſtinés pour ſon pélerinage durant un tems qui s'enfuit comme l'ombre?

¶ M. Billete de Faniere qui ſe diſtingue par une littérature exquiſe, a

fait une Fable qui est bien dans le goût de ces sortes d'ouvrages.

FABLE.

Les deux Rats.

Le quatorziéme siécle avoit produit deux Rats
A longue queue, à grand corsage,
Friands au dernier point, admirablement gras :
L'un d'eux partit de Gand, l'autre partit d'Arras,
Chacun de son côté vouloit faire voyage.
Ils avoient long-tems habité
Dans un profond repos plein de félicité,
En deux fameuses Abbayes,
Où l'on voyoit alors des Livres manuscrits,
Œuvres des plus fameux esprits,
Dont la plupart depuis se sont évanouies.
Ils se trouverent en chemin :
Gand le premier salue, Arras d'abord s'arrête,
Il font un entretien honnête,
Sur ce qu'ils ont mangé papier, ou parchemin.
Arras dit : J'ai mangé dans ma Bibliothéque
Les Vers du bon homme Ennius,
Les Notes de Nigidius,
Et les Oraisons de Sénéque.
Gand dit ensuite : Et moi que n'ai-je pas mangé ?
Je suis commodément logé
Pour trouver un ample pâture ;
J'ai mangé tout Chrisipe, & Cléanthe, & Zenon,

J'ai mangé Théophraste, Auteur d'un si grand nom,
J'ai mangé Démocrite, Héraclite, Epicure.
Arras s'écrie alors : J'admire ton sçavoir ;
Gand reprit : Je devrois avoir
Une érudition extrême :
Mais j'ai mangé trop goulument,
Et l'autre dit : Ma foi j'en ai bien fait de même,
Et ne me souviens pas de trois mots seulement.
Grands & goulus liseurs, Esope vous propose
L'exemple de ces deux gros Rats,
Quand vous lisez ou Vers ou Prose,
Lisez-les doucement, ne les dévorez pas.

¶ Deux Poëtes ont traduit ces Vers de Lucain.

Deux traductions de deux Vers de Lucain.

Phenices primi famæ, si creditur ausi,
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

¶ Brebeuf a orné sa traduction. Je rapporte ici les Vers que l'on a déja vus dans le premier Tome, (p. 239.) afin de les comparer à ceux du Sieur Billette de Faniere son rival Traducteur.

C'est de lui que nous vient cet Art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par des traits divers & figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Voici la traduction du Sieur Billette de Faniere.

C'est des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet Art ingénieux de parler sans rien dire,
Et par des traits divers que notre main conduit,
D'attacher au papier la parole qui fuit.

Donner de la couleur & du corps aux pensées, est une belle métaphore, qui frape d'abord. *Attacher au papier la parole qui fuit*, cela est plus naturel, la traduction est plus littérale. Lequel vaut mieux ou s'élever au-dessus de l'Auteur qu'on traduit, en embellissant sa pensée, & en lui prêtant plus d'esprit qu'il n'en a, ou de rendre sa pensée telle qu'elle est ?

¶ Le Chevalier de Guise étant sur le point de partir pour voyager en Italie, alla prendre congé de Mademoiselle ; cette Princesse le pria de lui amener quelque petit Italien, s'il en rencontroit un qu'il crût pouvoir lui plaire & la divertir. Ce Seigneur étant à Florence y trouva Lully qui étoit de cette Ville-là ; & sur ce qu'il remarqua en lui une certaine vivacité qui témoignoit de l'esprit, il lui pro-

Histoire de Lully.

Lettres sur les spectacles.

pofa de le fuivre, à quoi Lully confentit volontiers. Il avoit alors environ douze ans, il fçavoit déja joüer de la Guitarre, & avoit quelques principes de Mufique ; ce fut un Cordelier qui lui en donna les premieres leçons : auffi fa reconnoiffance lui rappelloit fouvent la mémoire de ce Religieux.

Etant arrivé en France, Mademoifelle le prit chez elle ; mais foit qu'elle ne trouvât pas en lui de quoi l'amufer, ou que fa phyfionomie ne lui plût pas ; foit que la fortune voulût le mettre bien bas, afin de montrer fa puiffance en l'élevant dans la fuite bien haut, il fut réduit dans ces commencemens à fervir dans la cuifine. Comme il avoit un penchant violent pour la Mufique, ayant trouvé un méchant violon, il fe mit à le racler dans les momens qu'il n'avoit rien à faire. Le Comte de Nogent l'ayant entendu toucher cet Inftrument, dit à Mademoifelle que Lully avoit du talent & de la main : fur ce rapport la Princeffe le tira de la cuifine, lui donna un Maître pour l'aider à fe perfectionner. Dans peu de tems il devint un Muficien en titre, & fut regardé

comme un homme diſtingué dans cette profeſſion. Mademoiſelle étant dans ſa garde-robe, un de ſes ſoupirs ſe méprit, au lieu de paſſer par la bouche, il ſortit par un autre conduit; il fut entendu très-clairement dans la chambre, il courut des Vers ſur cet accident: Lully s'étant aviſé d'y faire un air qui donnât cours aux paroles, Mademoiſelle piquée le congédia ſans récompenſe. Il entra daus les Violons du Roi; il compoſa bientôt des airs qui le firent connoître, & ce Monarque gouta tellement ſes airs & ſon jeu, que pour le mettre à la tête d'une bande de Violons qu'il pût conduire à ſa fantaiſie, il en créa exprès une bande nouvelle qu'on nomma les petits-Violons, & qui en peu de tems ſurpaſſa la fameuſe bande des vingt-quatre.

Le Roi faiſoit alors de grands ſpectacles qu'on appelloit des Ballets; Lully fut choiſi pour travailler à la Muſique de ces divertiſſemens, & il s'en acquitta avec un ſuccès qui lui valut la Charge de Surintendant de la Muſique du Roi.

En 1672. le Roi lui donna l'Opéra,

vraie époque de sa grandeur & de celle de notre Musique.

Du jour que le Roi le fit Surintendant de sa Musique, il négligea tellement le Violon qu'il n'en avoit pas même chez lui. Lalande, Domestique du Maréchal de Grammont, jouoit assez souvent de cet Instrument en présence de Lully, qui ne manquoit pas de s'appercevoir que Lalande passoit mal quelque note ; il lui ôtoit alors le Violon des mains, & quand une fois il le tenoit, c'en étoit pour trois heures ; il s'échauffoit & ne le quittoit qu'à regret.

Il composoit sur son Clavecin sur lequel il avoit la main sans cesse, sa tabatiere sur un bout, & toutes les touches pleines de tabac.

A la convalescence du Roi sur la fin de l'année 1686. il fit exécuter son *Te Deum* aux Feuillants de la rue Saint Honoré. Dans la chaleur de l'action, il se donna sur le bout du pied un coup de la canne dont il battoit la mesure, il y vint un petit ciron ; le mal s'enflamma tellement, qu'Alliot son Médecin lui conseilla d'abord de se faire couper un petit doigt du pied,

puis

puis après quelques jours de retardement le pied entier, puis la jambe. Il se présenta un Médecin aventurier qui se fit fort de le guérir sans lui faire aucune incision : Messieurs de Vendôme qui aimoient Lully promirent à ce Charlatan, en cas qu'il vînt à bout de cette cure, deux mille pistoles; mais il mourut le 22. Mars 1687. âgé de 54. ans.

Voici une petite histoire qu'on a contée sur la conversion de Lully mourant. On n'ignoroit pas qu'il travailloit toujours à quelque piéce nouvelle. Son Confesseur lui dit tout net qu'à moins qu'il ne jettât au feu ce qu'il avoit de noté de son Opéra nouveau, afin de montrer qu'il se répentoit de tous les Opéra passés, il n'y avoit point d'Absolution à espérer. Après quelque résistance Lully acquiesça, & montra du doigt un tiroir où étoient les morceaux d'Achille & de Polixene, qu'il avoit fait copier au net. Ils furent brulés à l'instant, & le Confesseur parti; Lully se porta mieux, on le crut hors de danger. Un de ces jeunes Princes qui aimoient Lully & ses Ouvrages, le vint voir. Et quoi, Baptiste, lui dit-il, tu

as jetté au feu ton Opéra, morbleu étois-tu fou d'en croire un Janseniste qui rêvoit, & de bruler une belle Musique? Paix, paix, Monseigneur, lui répondit Lully à l'oreille, je sçavois bien ce que je faisois, j'en avois une seconde copie. Par malheur cette plaisanterie fut suivie d'une rechute, la mort vint, il finit avec des remors & des sentimens de pénitence.

La physionomie de Lully étoit vive & singuliere; il étoit noir, avoit les yeux petits, le nez gros, la bouche grande & élevée, & la vue courte. Il étoit plus gros & plus petit qu'on ne l'a représenté: il avoit le cœur bon, point de fourberie ni de rancune, les manieres unies & commodes, vivant sans hauteur & en égal avec le moindre Musicien.

Il laissa dans ses Coffres 630000 l. tout en or. Il avoit tant ouï-parler d'Orphée mort à l'Hôpital, qu'il cultivoit l'économie pour éviter ce malheur. Il prenoit pour ses menus plaisirs le débit de ses Livres qui lui valoient sept ou huit mille francs par an, & laissoit gouverner le reste par sa femme pour qui il avoit une grande considération. Elle étoit fille de Lam-

bert qu'il confideroit auſſi beaucoup; il aimoit ſes airs & non les doubles, il vouloit qu'on chantât uniment & ſans broderie ſes récitatifs.

Il ſe fit recevoir Secretaire du Roi à la pointe de l'épée, & même malgré M. de Louvois.

Quinaut qui étoit ſon Poëte dreſſoit plufieurs ſujets d'Opéra, lui & Lully les portoient au Roi qui en choiſiſſoit un.

Alors Quinaut écrivoit un plan du deſſein & de la ſuite de ſa Piéce, il donnoit une copie de ce plan à Lully, & Lully voyant de quoi il étoit queſtion en chaque Acte, quel en étoit le but, préparoit à ſa fantaiſie des divertiſſemens, des danſes, des chanſonnettes de Bergers, de Nautonniers, &c. Quinaut compoſoit ſes Scénes; auſſi-tôt qu'il en avoit compoſé quelques-unes, il les montroit à l'Académie Françoiſe, il étoit Académicien. Lully examinoit mot à mot cette Poëſie déja revue & corrigée, dont il corrigeoit encore la moitié, lorſqu'il le jugeoit à propos, & point d'appel de ſa critique. Dans Phaëton il renvoya vingt fois changer des Scénes entieres approuvées par l'Académie

Françoiſe. Quinaut faiſoit Phaëton dur à l'excès, & diſant de vraies injures à Théone; autant de rayé par Lully, il vouloit que Quinaut fît Phaëton ambitieux & non brutal.

Thomas Corneille eſt Auteur de Bellerophon. Lully le mettoit à tout moment au déſeſpoir; pour cinq ou ſix cens Vers que tient cette piéce, Corneille fut contraint d'en faire deux mille. Le Muſicien menoit le Poëte par la main. Lully faiſoit le cannevas des Vers pour les airs. Il donnoit 4000. livres par an à Quinaut, & le Roi lui en donnoit deux.

Il avouoit que ſi on lui avoit dit que ſa Muſique ne valoit rien, il auroit tué celui qui lui auroit fait un pareil compliment.

Du moment qu'un Chanteur, une Chanteuſe, de la voix deſquels il étoit content, lui étoit tombé entre les mains, il s'attachoit à les dreſſer avec une affection merveilleuſe; il leur enſeignoit lui-même à entrer, à marcher ſur le Théâtre, à ſe donner la grace du geſte & de l'action. Il payoit un Maître à danſer à la Foreſt, & il forma ainſi de ſa main Dumeſnil qui avoit paſſé de la cuiſine au Théâtre,

ce que les railleries perpétuelles de la Comédie Italienne, & sur-tout Persée Cuisinier, ont assez appris à la France.

Théone dit à Phaëton :

Ah ! Phaëton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour un autre que moi.

Arlequin pour se moquer de Dumesnil, qui jouoit le rolle de Phaëton, dit :

Ah ! Phaëton, est-il possible
Que vous ayez fait du bouillon.

La Forest avoit une voix rare, & ce fut pour lui que Lully fit :

Au Généreux Rolland je dois ma délivrance.

Lully le garda cinq ou six années, après quoi il le congédia, parce qu'il étoit toujours rude & mal façonné. Baupuy jouoit d'après Lully le personnage de Protée dans Phaëton, qu'il lui avoit montré geste pour geste.

Lully avoit l'oreille si fine, que du fond du Théâtre, il demêloit un violon qui jouoit faux : plus d'une fois

en sa vie il a rompu un violon sur le dos de celui qui ne le conduisoit pas à son gré ; la répétition finie il l'appelloit, lui payoit son violon au triple, & le menoit diner avec lui.

Afin d'éprouver ceux qui se présentoient pour jouer de quelque instrument, il avoit coutume de leur faire jouer les Songes d'Atys.

Il se mêloit de la danse presque autant que du reste. Il avoit composé une partie du Ballet des Fêtes de l'Amour & de Bacchus.

Il payoit à merveille les Acteurs ; mais point de familiarité ; il ne demandoit rien à Chanteuse ni à Danseuse, & tenoit la main qu'elles n'accordassent rien à autrui, ou du moins qu'elles ne fussent pas aussi libérales de leurs faveurs que quelques Actrices l'ont été depuis sa mort. L'Opéra n'étoit pas cruel, mais il étoit politique & reservé. Sous son empire, les Chanteuses n'étoit pas enrhumées six mois de l'année, & les Chanteurs ivres quatre jours par semaine. Il ne seroit pas alors arrivé que la querelle de deux Actrices se disputant un premier rolle, ou de deux Danseuses se

disputant une entrée brillante, eussent retardé d'un mois la représentation d'un Opéra.

Un homme qui se piquoit d'avoir la voix belle, se présenta à Lully pour entrer à l'Opéra; il avoit un habit usé & déchiré, sa culote bientôt alloit tout révéler. Il dit à Lully qu'il faisoit de sa voix tout ce qu'il vouloit. Hé morbleu, lui dit Lully, avec cette belle voix commencez donc par vous faire une culote.

Finissons l'article de cet Orphée moderne, en disant que Lully est venu en France dans un si bas âge, & s'y est naturalisé de telle sorte qu'on ne peut le regarder comme un Etranger. C'est un homme du pays d'Italie, mais un Musicien du nôtre.

Luigi Italien s'attiroit l'inimitié de tous les Musiciens Italiens, parce qu'il disoit hautement à Rome comme il avoit dit à Paris, que pour rendre une Musique agréable il falloit des airs Italiens dans la bouche des François.

¶ Selon Saint Evremont l'Opéra est un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un pour l'autre, se

Sur l'Opéra.

donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage. Dans les Opéras où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Une sotise chargée de Musique, de danses, de machines, de décorations, est une sotise magnifique, mais toujours sotise.

Il y a une chose dans les Opéra tellement contre nature, ajoute-t-il, que mon imagination en est blessée: c'est de faire chanter toute la piéce depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente s'étoient ridiculement ajustées pour traiter en Musique les plus communes & les plus importantes affaires de leur vie. L'idée du Musicien va devant celle d'un Héros dans les Opéra. C'est Luigi, c'est Cesti, c'est Lully, qui se présentent à l'imagination; l'esprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter, & on ne sçauroit nier qu'aux représentations du Palais Royal, on ne songe cent fois plus à Lully qu'à Thesée ni Cadmus. Ce n'est pas que vous ne puissiez trouver, dit-il encore, dans les Opéra des paroles agréables & de fort beaux airs,

mais vous trouverez plus surement à la fin le dégoût des Vers, où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du chant, où le Musicien s'est épuisé dans une longue Musique.

¶ On a donné au Public une Description de Paris qui a des traits singuliers, je me flate qu'on sera ravi de la voir ici; les additions qu'on y verra ne la gâtent point. Un joli Ouvrage ne perd point son mérite, quoiqu'il n'ait plus la fleur de la nouveauté, dès qu'il a plu aux Connoisseurs, c'est par de vrais agrémens sur lequel le tems n'a aucune prise.

LETTRE

Ecrite par un Sicilien à un de ses Amis, contenant une critique agréable de Paris & des François.

IL y a près de dix ans, mon cher Ami, que je suis à Paris, & je ne connois pas bien la Ville. Ne croyez pas que les plaisirs qui sont infinis dans cette grande Babylone m'empêchent de m'en instruire; au contraire ce sont ces mêmes plaisirs qui m'ont donné une extrême envie de la con-

noître. Pendant un long tems je n'ai pas eu besoin d'être Médecin, parce que je n'ai pas été malade : je rougirois de honte, si ayant passé trente ans je cherchois encore cette sorte de Philosophes. Le plus rusé de tous les Empereurs * s'étonnoit qu'après cet âge les hommes voulussent un second pour combattre les maux du corps, & conserver leur santé.

Vous qui sçavez ma maniere de vivre & mes inclinations, vous pouvez vous imaginer comme je vis ici. Ordinairement je me leve le matin aussitôt que le soleil paroît ; mais ce grand luminaire ne se laisse pas voir souvent, ce qui fait qu'il est ici en plus grande vénération que ne le sont dans leur Empire les Rois de la Chine, puisqu'il passe la moitié de l'année comme s'il étoit invisible. Je suis toujours éveillé de bon matin, le chant des coqs m'ouvre les yeux, & le bruit des hommes & des chevaux acheve de me tirer du sommeil. Mon principal plaisir est de lire quand je n'écris pas, ou d'écrire à mesure que je lis. Ayant fini l'étude du matin qui est le mouvement de l'esprit, je commence le mouve-

* Tibere.

ment du corps, & je ne trouve point de plus grand divertiſſement que la promenade. Quand le tems eſt beau je marche dans de belles & longues allées à l'ombre des arbres, nous appellons cela ſe promener, exercice que les Turcs ne peuvent ſouffrir, & qui paroît ridicule aux Aſiatiques. Je fais donc tous les jours pluſieurs milles ſans voyager. Pour cet effet, le Roi entretient en faveur des oiſifs le plus beau Jardin qui ſoit dans l'Europe. Je me couche le ſoir le plus tard que je puis; je m'examine ſur tout ce que j'ai fait pendant la journée, pour me rendre compte à moi-même; je prie Dieu qu'il me ferme l'œil la nuit pour me l'ouvrir le matin.

Mes beſoins ſont toujours les mêmes, du pain, un lit, des habits. Je ne déſire point les viandes que mange un plus délicat ou un plus riche que moi. En ſortant des Palais des Rois, je n'ai pas honte d'entrer dans ma petite retraite; les habits d'or & d'argent ne couvriroient pas mieux mon corps que fait un habit de laine. Si j'ai diſette de quelque choſe, je le cherche dans les Livres de Sénéque. Voulez-vous être riche, ne déſirez

rien. Je m'abstiens de tout ce que l'on vend cher, & qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. Avec cette modération, je fais mourir de faim la volupté ; & si quelquefois la chair se révolte, l'avarice du sexe sert de remede à sa rebellion. J'aime à faire l'amour à Suzanne plutôt qu'à Dalila, & je ne donne pas volontiers mes cheveux, si je ne les coupe moi-même. Comme il est plus difficile d'être Zenocrate *, que de le paroître, nous serons toujours hommes tant qu'il y aura des femmes. Et le meilleur moyen est de nous soumettre le plaisir, & non pas de lui être soumis. Les Etrangers sont bien venus en ce pays-ci, pourvu qu'ils ne demandent rien. Ils n'ont d'autre emploi que de se divertir, & quelques-uns qui sont de la plus vile espéce sont chargés d'ôter la suie des cheminées, c'est le privilége des Savoyards qu'on voit dans les rues plus noirs que les Ethiopiens & plus puans qu'une Synagogue. Au reste j'ai fait le sage, quelquefois le fou, ce qui n'est pas un petit secret pour se faire aimer de tout le monde. J'ai écris &

* Philosophe insensible.

même imprimé, & j'ai trouvé des applaudissemens depuis le Sceptre jusqu'à la houlette. Le Roi m'avoit donné une pension, & la guerre me l'a ôtée; les Grands m'ont honoré de leurs paroles, & les Gens de Lettres d'encens & de fumée: les femmes m'ont pressé d'écrire des Livres nouveaux, mais je n'ai pu faire un mot pour elles, si ce n'est quand j'ai été amoureux; alors ma muse qui ne sçait pas chanter, a fait des poësies plus tendres que celles de Guarini.

Comme dans ce Pays-ci on dépense en tout tems & beaucoup, à moins que d'avoir deux Anges Gardiens, l'un pour le corps & l'autre pour la bourse, la propre sensualité & l'avarice d'autrui, nous mettent dans peu de tems en chemise, & nous menent à l'Hôpital. Si je n'ai plus ce que j'ai dépensé pour me délivrer de la misere, je deviens flateur, celui que j'encense m'ouvre sa bourse.

Il faut ici louer tout & toujours, & les mauvaises choses plus que les bonnes; on est même contraint d'applaudir le vice pour vivre en paix avec les jeunes gens. Je n'ai fait la guerre qu'à l'hypocrisie, ne pouvant

ſouffrir qu'on trompe Dieu & les hommes pour honorer les démons. Je me ſuis rendu Docteur dans les complimens, & ſur-tout à demander pardon, & ces ſortes de cérémonies ſont plus triviales en France que les ſoupirs ne ſont communs en Italie. Les amitiés, les promeſſes, les offres de ſervices ſont ici de la nature des Roſſignols, *Vox, vox prætereàque nihil.* On ne ſe fait ni compliment, ni civilité qu'on ne demande toujours pardon, après cela vous pouvez bien croire qu'on pardonne les injures, & ſi quelqu'un ſe ſouvient d'avoir été offenſé, il ne ſeroit pas bon François.

Pour ce qui eſt de Paris, je ne ſçais par où commencer pour vous faire la peinture d'une Ville dont les Habitans ſont logés juſques ſur les Ponts de la riviere, & ſur les toits des maiſons, & où les femmes qui n'enfantent que des braves commandent plus que les hommes. Cette grande Ville eſt le ſiége du tumulte; & puiſque vous en voulez une deſcription, je commencerai par le mouvement perpétuel qui regne ici le jour & la nuit.

Quand le Précepteur de Neron

écrivit de la tranquillité de la vie, il étoit sans doute fatigué du bruit des carrosses de louage de son tems, il opposoit leur fracas au repos qu'il souhaitoit. Il y a ici un nombre infini de ces voitures qui sont délabrées & couvertes de boue, & qui ne sont faites que pour fatiguer ceux qui s'en servent. Les chevaux qui tirent ces carrosses mangent en marchant, comme ceux qui menoient Sénéque à la campagne; ils sont maigres & décharnés. Rien ne prouve mieux combien la vivacité & l'activité même regnent dans Paris, puisque les chevaux n'ont pas le loisir de se reposer. Les Cochers sont si brutaux, & ont la voix si enrouée & si effroyable, & le claquement de leur fouet augmente le bruit d'une maniere si horrible, qu'il semble que toutes les furies soient en mouvement pour faire de Paris un enfer: cette voiture cruelle se paye par heure; si on s'en rapportoit au cocher, le jour auroit deux fois vingt-quatre heures. Les glaces de bois que l'on tire recélent des scénes où l'amour se soulage, tandis que la voiture marche ou galope: ainsi un Fiacre bruyant & rapide est le théâtre d'un

plaisir auquel on se livre ordinairement dans un lieu tranquille.

De plus, le grand nombre de grosses cloches suspendues, au haut d'une infinité de tours ôtent la tranquillité à la premiere région de l'air avec leurs retentissemens lamentables pour appeller les vivans aux prieres, & pour donner le repos aux morts. Ainsi les oreilles payent cherement les plaisirs que les autres sens peuvent prendre. Le Poëte satyrique dit en parlant des cloches :

Pour honorer les morts font mourir les vivans.

Si autrefois un Empereur eut la folie de juger de l'étendue de Rome en pesant les toiles d'araignée qu'il fit ramasser dans tout le circuit de cette grande Ville, l'étendue de Paris se pourroit mesurer à plus forte raison par la quantité extrême de Laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs & de filoux qu'on y trouve ; tous ces gens composent un tiers de ce peuple.

Ajoutez les hurlemens & les cris de tous ceux qui vont dans les rues pour vendre des herbes, du laitage, des fruits, des haillons, du sable, des

palais, du poiſſon, de l'eau, & mille choſes néceſſaires à la vie, & je ne crois pas qu'il y ait au monde aucun ſourd né ſi ennemi de lui-même, qui voulût recevoir l'ouïe pour être expoſé à entendre continuellement ce tintamare diabolique.

La privation de la vue eſt ici fort honorée : je n'ai jamais vu un ſi grand nombre d'aveugles ; ils vont par toute la Ville ſans guides, & marchent pluſieurs enſemble parmi une infinité de charrettes, de carroſſes & de chevaux, avec la même ſureté que s'ils avoient des yeux à leurs pieds. Ils demeurent tous enſemble dans une grande maiſon appellée l'Hopital des Quinze-vingts, où ils ſont nourris des aumônes du peuple, en mémoire de trois cens Gentilshommes François à qui autrefois un Sultan d'Egypte fit crever les yeux. Ils ſe marient, ſont des enfans & ſe réjouiſſent ; ſur-tout ils ne manquent pas de tourmenter dans les Egliſes les fidéles, à qui ils demandent l'aumône avec une taſſe de cuivre d'une main, & un bâton de l'autre, & d'une voix auſſi haute que ſi ces Chrétiens étoient ces mêmes ſtatues auſquelles autrefois le Cynique

d'Athénes demandoit du fecours pour acquérir la patience.

Les maifons femblent ici bâties par des Philofophes plutôt que par des Architectes, tant elles font groffieres en dehors, mais elles font bien ornées en dedans; cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapifferies dont les murailles font couvertes, n'étant pas en France l'ufage de les embellir par la fculpture.

Les Grands fe diftinguent par ne vouloir rien faire qui puiffe fervir aux autres, & par un grand nombre d'animaux à deux pieds qui les fuivent toujours quand ils fe font traîner dans leurs carroffes; les chevaux ont le pas fur les Laquais, étant la mode de les mettre ici fur le derriere du carroffe en troupe, droits fur leurs pieds comme le Coloffe de Rhodes; & embraffés enfemble avec une pofture indécente, comme s'ils entroient en triomphe dans la Ville de Pentapolis.

Ce n'eft point exagerer que de dire que tout Paris eft une grande Hotellerie; on voit par tout des cabarets, des hôtes, des tavernes & des taverniers; les cuifines fument à toute

heure, parce qu'on mange à toute heure. Les François n'usent point des aromates du Levant; non qu'ils méprisent ces assaisonnemens précieux; mais parce qu'étant les délices des Italiens & des Espagnols, ils ne peuvent pas être les leurs; car ils ne veulent point imiter les autres Nations, même dans les bonnes choses. Ils ne font rien avec avarice, leurs tables sont toujours abondantes, ils ne mangent jamais seuls, ils aiment à boire de petits coups, mais souvent; & ils ne boivent jamais qu'ils n'invitent leurs convives à faire de même.

Ce peuple s'enivre les jours de Fêtes, parce qu'il est dans l'oisiveté, mais il travaille assidument & sans relâche les jours ouvriers. Il n'y a pas un peuple au monde plus industrieux & qui épargne moins, parce qu'il donne tout à son ventre & à ses habits, & cependant il est toujours content. On peut dire que nul peuple n'est plus poli que le Parisien quand on n'a avec lui aucune discussion d'intérêts; nul n'est plus orgueilleux, plus insolent dès que l'intérêt oblige d'entrer en lice avec lui.

Le luxe est ici dans un tel excès,

que qui voudroit enrichir trois cens Villes désertes, il suffiroit de détruire Paris. On y voit briller une infinité de Boutiques où l'on ne vend que les choses dont on n'a aucun besoin. Jugez du nombre des autres où l'on achete celles qui sont nécessaires.

La riviere appellée la Seine passe au milieu de la Ville, elle y apporte tout ce qu'il faut pour nourrir un million de personnes ; ses eaux sont tranquilles & salutaires, les hommes & les animaux en boivent ; mais on les achéte toujours, soit qu'elles soient claires, soit qu'elles soient limoneuses : ce que je trouve d'injuste, c'est qu'un seau d'eau vaut autant quand la riviere est grosse que quand elle est basse ; la peine du Porteur-d'eau devroit mettre la différence dans le prix.

Les choses nécessaires pour vivre se voient en abondance & dans tous les endroits de la Ville. Themistocle auroit trouvé dans plusieurs rues de Paris les trois Villes que le Roi de Perse lui donnoit, une pour le pain, & les deux autres pour le vin & les habits. Tout se prend ici dans le même lieu pour la nécessité & pour le plaisir qui

eſt auſſi recherché que le beſoin, tant ont de pouvoir ſur l'homme les choſes vaines & inutiles quand il y eſt habitué.

Quoiqu'il ne pleuve pas, on ne laiſſe point de marcher dans la boue; comme on jette toutes les immondices dans les rues, la vigilance des Magiſtrats ne ſuffit pas pour les faire nettoyer, cependant les Dames ne vont plus qu'en pantoufles. Autrefois les hommes ne pouvoient marcher à Paris qu'en bottines; ce qui fit demander à un Eſpagnol les voyant en cet état le jour de ſon arrivée, ſi toute la Ville partoit en poſte.

On voit pluſieurs Ponts ſur la riviere les uns de bois, les autres de pierre. Il y en a ſur leſquels on a bâti quantité de maiſons forts agréables, & pluſieurs boutiques pleines de marchandiſes précieuſes; mais le Pont-neuf paroît plus digne de la Ville que de la riviere: il eſt ſoutenu par douze grandes arches, il eſt large & majeſtueux, & c'eſt-là principalement où les carroſſes, les chevaux, les charrettes & le peuple ſont nuit & jour dans un mouvement perpétuel; on y voit au milieu la ſtatue équeſtre d'Henri

le Grand, élevée sur un magnifique piédestal; il semble que le bronze tout froid qu'il est, respire encore l'ardeur martiale de ce Héros, tant on l'a vivement représenté. C'est sur ce Pont que l'on voit une infinité de petites maisons que la nuit fait évanouir, & qui se bâtissent de nouveau dès que l'aurore se leve.

Les femmes aiment ici les petits chiens avec une passion extrême; & elles les caressent avec autant de tendresse, que s'ils étoient de la race du chien qui suivit Tobie : plusieurs leur préferent les chats, aimant mieux leur traîtrise, leur défiance, & l'inclination qu'ils ont à leur lancer un coup de grife, comme s'ils prenoient plaisir à bigarrer les belles mains des Dames, que la fidélité, la confiance, les caresses continuelles des chiens. Un Auteur a entrepris de justifier leur goût en transformant en gentillesses les défauts des chats, elles lui ont applaudi. Elles sont le plus beau & le plus laid ornement de la Ville, parce que les belles sont rares; mais elles surpassent en agrémens toutes les femmes du monde, & voilà ce qui est cause qu'elles ont une si grande faci-

lité de persuader, qu'elles attirent tout à elles, & qu'elles ne perdent jamais rien que leur honneur. Elles ont aussi le privilége de commander à leurs maris, & de n'obéir à personne. La liberté de ce sexe est ici plus grande que celle dont jouissent à la Campagne les Arabes qui ne couchent jamais le soir dans le lieu où ils se sont levés le matin; elles sont également fines & éloquentes, elles vendent publiquement les marchandises dans les boutiques & dans les places, & ne cedent aux hommes ni en l'art de compter, ni en celui de chicaner, & de vendre cherement les choses même qui leur demeurent.

Il y en a qui se piquent d'être sçavantes, qui écrivent, qui font des Livres, qui s'adonnent à la Poësie, qui enchérissent sur les défauts qui sont les appanages des Auteurs, l'amour-propre, l'opiniâtreté, l'entêtement. Moliere les a dépeintes par un seul trait:

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

Les plus sobres mangent par jour autant de fois que les Musulmans font oraison, c'est-à-dire, fort souvent;

elles saluent le Soleil levant en mangeant.

Elles s'habillent toutes avec assez de bienséance ; on les voit à toute heure ; elles aiment la conversation des personnes gaies, & le grand art de leur plaire est de s'ériger en badins, & de les divertir par des folies ingénieuses. La porte de leurs maisons est toujours ouverte à ceux qui y sont entrés une seule fois. Elles changent souvent de modes dans leurs habits, comme elles changent souvent de visage.

Il y en a quelques-unes qui en sortant de leurs maisons oublient de fermer la porte au mépris des voleurs, parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine. Les plus nobles trainent par-derriere une longue queue d'or, ou de soie avec laquelle elles balayent les Eglises & les Jardins. Elles ont toutes le privilege d'aller masquées en tout tems, de se cacher & de se faire voir quand il leur plaît ; & avec un masque de velours noir, elles entrent quelquefois dans les Eglises comme au bal & à la Comédie ; il semble qu'elles veulent être à l'Eglise *incognito*. Les plus belles commandent

mandent aux hommes comme Reines, à leurs maris comme à leurs sujets, & à leurs amans comme à leurs esclaves. Elles n'alaitent point leurs enfans, elles ignorent le mérite d'être retirées dans leurs maisons & de faire la toile de Penelope; elles se moqueroient d'Hercule s'il leur offroit de tourner le fuseau, elles enfantent des guerriers, des gens de Lettres dont ce Pays abonde; on y voit plus de Soldats & de Docteurs, qu'on ne voit dans les Indes & dans l'Asie des superstitieux & des Astrologues.

Elles donnent & reçoivent facilement de l'amour; mais elles n'aiment pas long-tems & n'aiment pas beaucoup. Un Poëte François a traité de doyen des amours, d'amour barbon, un amour de cinq ans. Les mariages qui autrefois étoient des baux à vie, ne sont à présent que pour un tems limité, rien n'est plus commun que le divorce; le mari qui quitte sa femme va vivre à la campagne, & la laisse à la Ville. Les jaloux sont ici fort rares, parce qu'ils y sont tournés en ridicules, & envisagés comme des fous qu'on ne doit pas fréquenter; les hommes ne se croient point malheu-

reux ni dèshonorés pour avoir des femmes infidelles ; ils regardent cet accident comme un mal qui n'eſt que dans l'opinion & qui n'a aucune réalité. Le baiſer qui en Turquie, en Italie, en Eſpagne eſt le commencement de l'adultere, n'eſt ici qu'une ſimple civilité, on ne fait point de viſite où les Dames ne baiſent les hommes, ils ont même de petits jeux qui ſont des eſpéces de ballades, dont les refreins ſont des femmes qu'on baiſe. On peut dire des baiſers, qu'elles ne ſont pas avares d'en donner, & que les hommes ne ſont pas avides d'en recevoir.

La légereté eſt le cinquiéme élément des François ; ils ſont amateurs des nouveautés, & ils ſont tout ce qu'ils peuvent pour ne pas conſerver long-tems un ami ; ils s'accommodent en même tems du froid & du chaud, ils inventent tous les jours des modes nouvelles pour s'habiller ; & s'ennuyant de vivre dans leur pays, on les voit aller tantôt en Aſie, tantôt en Afrique, peu en Eſpagne, pluſieurs en Italie, & en une infinité de Pays differens, ſeulement pour changer de lieu & pour ſe divertir ; ceux qui ne

peuvent voyager font de leurs maisons comme de leurs habits, ils changent souvent de demeure, de peur, disent-ils, de vieillir dans le même endroit.

Les Tailleurs ont plus de peine à inventer qu'à coudre, & quand un habit dure plus que la vie d'une fleur, il paroît décrépit. De-là est né un peuple de Fripiers, gens vils & descendus de l'ancien Ismaël; ils font profession d'acheter & de vendre de vieux habits usés, ils vivent splendidement en dépouillant les uns & vêtissant les autres; commodité assez singuliere dans une Ville fort peuplée, où ceux qui s'ennuient de porter long-tems le même habit trouvent à le changer avec une perte médiocre, & où les autres qui en manquent ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense. Enfin ce qui est de plus incroyable, c'est que si en un seul jour cent mille Plaideurs sortoient nuds des mains des Procureurs, il y a dans cette Ville assez de chemises & d'habits pour couvrir leur nudité.

L'Idiome des François est un noble mélange du Latin, de l'Italien, de l'Espagnol, il est agréable seulement

à qui l'entend bien ; ils mangent la moitié des mots, ils n'écrivent pas comme ils parlent, & ils se font un plaisir de parler pour n'être pas entendus, tant leur maniere de prononcer est rapide & précipitée, quoique présentement leur langage soit épuré & gracieux.

Comme ils s'ennuient de s'entretenir des choses présentes, ils discourent toujours de l'avenir, rarement du passé & jamais de l'antiquité ; ils croient que c'est un vice des Espagnols d'aller déterrer les siécles éloignés, & ils ne cherchent que des Livres nouveaux, & des amis qui soient nés le même jour.

On connoît un véritable François à quatre choses, quand l'horloge sonne, quand il interroge quelqu'un, quand il promet, & quand il parle de ses amours. A peine l'horloge commence à sonner qu'il demande quelle heure il est, il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé, il ne fait que ce qu'il ne promet pas, & il a plus de plaisir à publier les faveur de ses Maitresses qu'à les recevoir.

Ils s'habillent de laine le matin &

de ſoie l'après-dinée; l'inconſtance de leur eſprit, l'inconſtance du tems ſont les cauſes de ce changement.

Le luxe & la bonne chere ſeroient ici deux biens, plutôt que des maux, s'il n'y avoit que les riches qui vécuſſent ſplendidement; mais la jalouſie oblige les gens qui ne ſont pas aiſés à ſe ruiner, afin de vivre comme les gens opulens. Ainſi il ſemble que Paris approche continuellement de ſa fin, s'il eſt vrai ce qu'a dit un Ancien: *Que la dépenſe exceſſive eſt le ſigne évident d'une cité mourante.* Mais préſentement que les Laquais & les Cochers commencent à porter l'écarlate & les plumes, & que l'or & l'argent ſont devenus communs juſques ſur leurs habits, il y a apparence que l'on verra finir le luxe exceſſif, n'y ayant rien qui faſſe tant mépriſer les habits dorés aux perſonnes Nobles, que de les voir ſur des perſonnes de la plus vile condition. Le Roi ſeul eſt obéi, & il n'y a pas un grand qui ne ménage le plus petit; quand vous avez rendu au Maître ce qui lui eſt dû, du reſte vous pouvez vivre à la Grecque, on n'eſt pas obligé de ſaluer dans les rues perſonne, & on n'ôte ſon chapeau

devant qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt devant Dieu quand on le porte aux malades. Les gens de la lie du peuple ne cedent le pas à perſonne, ils ſe font plus craindre que les honnêtes gens, & dans le ſein de la miſere où ils ſont, ils ont toute la fierté des Bourgeois de l'ancienne Rome.

Nul peuple plus impérieux & plus hardi que les François, ils ſe vantent eux-mêmes de ne rien faire de ce qu'ils ont promis, ils diſent qu'ils ſont les ſeuls au monde qui ont le privilege de manquer de parole ; & cela parce qu'ils croient être les ſeuls qui ſçachent jouir de la véritable liberté.

Les pierres ſe vendent ici fort cher, une petite chambre vaut plus que dix maiſons en Moſcovie : la mienne où Platon ne voudroit pas coucher, & où Diogene même ne trouveroit rien de ſuperflu, m'oblige à faire une dépenſe que dix Cyniques ne pourroient pas ſoutenir ; cependant tout mon meuble ne conſiſte qu'en une médiocre tapiſſerie qui couvre quatre minces murailles, en un lit, une table, quelques chaiſes, un miroir & le portrait du Roi.

Les mauvaiſes choſes ſont plus che-

res que les bonnes, les figues sont de ce nombre, elles se vendent plus que les melons en Espagne : Eve n'auroit pas désobéi à Dieu, si le fruit défendu avoit été une de ces figues ; en récompense les poires sont excellentes.

Les oranges & les citrons tiennent le premier rang entre les choses qui se vendent cher, parce qu'ils viennent d'Italie & de Portugal, & ils sont plus estimés que les autres fruits ; telle est l'inclination de l'homme qui ne trouve bon que ce qui coute beaucoup.

Le vin est à un prix médiocre quand il est aux portes de la Ville, mais d'abord qu'il est entré, il se change en or potable, une petite mesure vaut plus à Paris qu'un baril à la campagne. Les taverniers sont en si grand nombre qu'ils peupleroient une grande Ville, ils renouvellent souvent le miracle des noces de Cana, en changeant l'eau en vin, & en rendant Bacchus adultere ; mais on leur pardonneroit cette perfidie, s'ils n'empoisonnoient pas cette liqueur par des ingrédiens qui portent la mort dans le sein du buveur.

Si vous venez jamais à Paris, gardez-

vous de mettre le pied dans les Boutiques où l'on vend les choses inutiles, le Marchand a une éloquence qui lui est propre dont vous ne pouvez vous défendre ; il vous persuade d'acheter bien cherement ce que vous ne voulez point, & par ses belles paroles il veut que vous ne voyiez point ce que vous voyez, & il convertit en beautés les défauts de ses marchandises ; le but de ses civilités ne tend qu'à s'enrichir en vous ruinant. A l'égard des choses inutiles, adoptons la maxime de Caton le Censeur : *Ce qui ne coute qu'une obole est très-cher, dès qu'il n'est pas nécessaire.*

Aujourd'hui il a plu le matin, le tems a été beau à midi, ensuite il a neigé, & tout à coup il s'est élevé un orage avec de la pluie qui a duré deux heures ; enfin l'air a paru tranquille, & le soleil s'est montré qui a fini le jour agréablement. Tel est le climat de Paris, le chaud du soir succéde au froid du matin, les élémens sont ici dans un mouvement perpétuel, & les saisons presque toujours déreglées ; le Ciel n'y est jamais en repos, & ses influences sont toujours inégales : il n'y a de la persévérance que dans l'hi-

ver qui dure ici huit mois avec toutes les rigueurs de cette saison qui se succedent les unes aux autres, pluies, neiges, grêles, gelées, frimats, & un tems noir qui cache le soleil des mois entiers. Il n'est donc pas étrange que les François s'accommodant à l'inconstance de leur climat, soient si remplis de légereté; on y voit les Dames porter en même tems un manchon d'une main & un éventail de l'autre.

Pendant le Carême le peuple court le matin au Sermon avec beaucoup de dévotion, & l'après-dinée à la Comédie avec le même empressement. Il y a ici plusieurs théâtres qui sont continuellement ouverts pour divertir ceux qui aiment ces sortes de spectacles; ces théâtres sont rivaux les uns des autres; sur l'un l'on chante, sur l'autre l'on rit & l'on pleure, sur le troisiéme qui n'est pas moins fréquenté l'on y rit seulement. Tous ces Acteurs qui travaillent pour plaire à des gens oisifs, composent une nation que l'on cherit & que l'on déteste, & qu'on regarde avec plaisir & avec horreur.

Les Solliciteurs, les Charlatans, les

Joueurs & les Laquais qui fourmillent dans Paris nous donnent de grandes leçons : les premiers nous apprennent à ne point plaider, nous menaçant d'abſorber notre bien par leurs chicanes. Les ſeconds nous enſeignent à vivre ſobrement, afin que notre intempérance ne nous expoſe pas à être tués par leurs remedes. Les Joueurs nous interdiſent le jeu où ils ſçavent bien nous dépouiller, & les Laquais ont trouvé le ſecret de nous faire gouter le plaiſir de nous ſervir nous-mêmes pour ne pas avoir, comme dit le Seigneur, des ennemis dans notre maiſon. Ils diſent que les valets Allemands ſont camarades de leurs Patrons, les valets Anglois ſont eſclaves, les valets Italiens reſpectueux, les valets Eſpagnols ſoumis; & qu'eux valets François ſont les ſeuls qui commandent à leurs Maîtres.

Le lieu où le Parlement s'aſſemble fait une Ville au milieu de la Ville même ; ce lieu n'eſt fréquenté que par ceux qui défendent leur bien, ou qui veulent avoir celui des autres. Diogene avec ſa lanterne n'y trouveroit pas deux amis, ni un homme content.

Avant que d'entrer dans la chambre où l'on rend juſtice, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe, & qui voudroient du moins lever la dîme ſur des bourſes deſtinées au gouffre de la chicane.

Les Procureurs qui ſont en foule dans toutes les Villes de France, ſont ici à milliers. C'eſt une eſpéce d'hommes choiſis pour dégraiſſer ceux qui ſont trop gras, & pour empêcher que les maigres n'engraiſſent. Il ſemble que le Prince ne les ſouffre qu'afin d'entretenir une guerre civile parmi ſes ſujets, perſuadé que s'ils ne paſſoient leur vie à demander en juſtice ce qui leur appartient, & à uſurper ce qui ne leur appartient pas, l'autorité royale ſeroit en danger par leurs intrigues & leurs agitations.

On a dit fort plaiſamment qu'il faudroit mettre la friperie près du Palais, afin que ceux qu'on y deshabille fuſſent à portée de ſe rhabiller.

Quand j'entre dans la Grand-Sale, je vois une infinité de perſonnes échauffées, & une infinité de Praticiens qui ſoufflent le feu ; leur robe

eſt noire & longue, pour faire voir combien elle eſt funeſte à tout le monde. Ils portent ſur la tête un bonnet à quatre cornes à la maniere des Prêtres; en cet équipage ils conduiſent leurs Parties comme des victimes ſur l'autel de Juſtinien.

Leurs armes ſont la langue & la plume avec leſquelles ils défendent & ruinent leurs cliens, ils ne les abandonnent point que lorſqu'ils n'ont plus d'argent, ils leur laiſſent alors pour tout bien un amas de papiers remplis d'une eſpéce de termes magiques. Le même Poëte qui a dit en parlant du Palais:

La chicane en fureur mugit dans la Grand'-Salle.

& qui peint ſi naturellement par-là le bourdonnement qu'on entend quand on y entre, a dit auſſi, que les Plaideurs changent,

Contre des monceaux d'or des vains tas de papiers.

C'eſt dans le Palais comme dans un champ de bataille qu'on voit combattre à coup de plume le pere & l'enfant, le mari & la femme, le

maître & le valet : deux adverſaires ſollicitent le même Juge le jour & la nuit, pour demeurer en chemiſe ; car le victorieux ſe ruine par ſa victoire auſſi bien que le vaincu.

Les Livres ſont dans la Bibliothéque d'un fameux Avocat, comme on voit dans la mer les poiſſons dont une partie mange l'autre. Un million de mots ſont rangés en bataille les uns contre les autres, pour entretenir la ſédition dans toutes les familles, tant les opinions de ces Docteurs ſont douteuſes, incertaines & variables. Les Mahométans ſont bien plus heureux, leurs bâtons décident plus de procès en deux jours que tous les Docteurs en pluſieurs années. Les Romains ne s'accordoient pas en la maniere dont devoit être le Barreau ; Caton vouloit que le plancher fût tout hériſſé de pointes pour déchirer les pieds des Plaideurs, & Marcellus au contraire, qu'il fût bien à l'abri des injures du tems, afin d'inviter tout le monde à y venir multiplier les conteſtations.

Les Médecins tuent ici les malades comme dans tous les lieux du monde ; quand ils approchent d'un malade au lieu de s'attacher à connoître ſon mal,

ils le lui demandent. Un Poëte Latin dit qu'un homme qui se portoit bien en se couchant, mourut subitement, parce qu'il vit en songe son Médecin. Ce que je trouve d'injuste, c'est que l'on paye également le Médecin qui tue & celui qui guérit, & qu'on ne trouve aucun Juge qui punisse un Médecin ignorant. Le Médecin a pour ses salaires le même privilege qui est donné pour les droits du Curé qui enterre; on fait aller de pair & celui qui conduit au tombeau, & celui qui ensevelit.

Les filoux volent si adroitement, que s'il n'étoit honteux de se laisser voler, ce seroit un plaisir de l'être par des gens si fins & si rusés, qu'Hercule n'auroit jamais sçu qui lui avoit volé ses bœufs, si Cacus eût été filou de Paris; les filoux ne sont punis par le Juge que lorsqu'ils ne sont pas leur mêtier adroitement, parce qu'on les prend alors en flagrant délit.

Les animaux sont ici plus doux qu'en aucun lieu du monde: ce qui est admirable, c'est que les chevaux y perdent leur fierté, & sont plus doux que les ânes d'Arcadie, les François en font tout ce qu'ils veulent, il s'en

faut peu qu'ils ne les fassent mettre à genoux, comme les Turcs font aux chameaux de leurs caravanes; ils les battent, ils les mutilent; & quand ils ne sçavent plus comment les tourmenter, ils les réduisent à la vilaine figure d'un singe, en leur coupant la queue & les oreilles: aussi a-t-on dit que Paris *est l'enfer des Chevaux*. Afin de rapporter le proverbe tout au long: *Il est le paradis des Femmes, & le purgatoire des Hommes.*

Quant à la dévotion, je n'ai jamais vu de peuple plus dévot, de Prêtres plus retenus, de Clergé plus régulier, & de Religieux donner meilleur exemple: le peuple fréquente les Eglises avec piété, il n'y a que les grands & les nobles qui y viennent pour se divertir, & pour y parler; ils n'y rendent d'autre culte qu'à des idoles de chair qui y étalent leurs appas, & qui avant que d'y venir ont soin auparavant de se faire barbouiller dans un attelier de peinture qu'elles appellent une toilette. Les Parisiennes ne sont point belles, on le repete; mais leur minois gracieux plaît davantage que la beauté la plus parfaite: qu'elles seroient dangéreuses, si

le fard excessif de leurs visages, symbole du fard excessif de leurs cœurs, n'étoit pas un contrepoison infaillible! d'ailleurs les hommes & les femmes naturellement légers & inconstans, sont convenus de tourner en ridicule un amour constant, & de le trouver aussi étrange qu'une fraise à l'antique, un vertugadin, un chapeau pointu.

Quoiqu'on vive long-tems, cependant on n'y voit presque point de vieillards, les hommes n'y portent point de barbe, ni leurs propres cheveux, & ils couvrent avec beaucoup de soin les défauts des années avec les cheveux d'autrui qui leur donnent une perpétuelle jeunesse. Depuis que la perruque a été reçue, les têtes des morts & celles des femmes se vendent cher, parce qu'elles fournissent le plus bel ornement de la tête des hommes.

Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté; l'or & l'argent est devenu si commun, comme on a déja dit, qu'il brille sur les habits de toutes sortes de personnes, & le luxe démesuré confond le maître avec le valet, & les gens qui rempent avec les

personnes les plus élevées. Tout le monde porte l'épée; & Paris ressemble à l'Utopie de Thomas Morus, où l'on ne distinguoit personne.

C'est ici le Pays du plaisir, les Amans ne soupirent guéres, la jalousie ne tourmente personne, les Soldats François vont à la mort par divertissement, & les affligés ne paroissent point en public. Il y a des Musiciens en si grand nombre, qu'en commençant depuis la plus grande Dame jusqu'à la plus vile servante, depuis le plus noble Cavalier jusqu'au dernier Laquais, chacun sacrifie à Orphée, c'est-à-dire, que chacun chante, & plus dans la place publique, dans les jardins que dans les maisons particulieres. Les François se moquent du Philosophe, qui remarque dans son traité de politique que les Poëtes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme si le chant étoit indigne d'un Dieu.

Voici ce que dit un homme d'esprit sur cette grande Ville. Paris est peut-être la Ville du monde la plus sensuelle, & où l'on rafine le plus sur les plaisirs, c'est peut-être celle où l'on

mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle devoit paroître dans une assemblée, avec une certaine parure; il faut que dès ce moment cinquante Artisans ne dorment plus, & n'ayent plus le loisir de boire & de manger; elle commande, elle est obéie plus que ne le seroit notre Monarque, parce que l'intérêt est le plus grand Monarque de la terre. Il dit ensuite: Vous voyez à Paris un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du Jugement, & qui travaille sans cesse, & accourcit sa vie pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Comme tout est cher à Paris, il n'y a pas jusqu'aux morts qui ne payent un droit pour obtenir la sépulture. Ainsi un homme qui se meurt, est moins embarrassé de mourir que de payer le Médecin qui le tue, & le Curé qui l'enterre.

Les Gens de Lettres y sont en aussi grand nombre que les ignorans à Constantinople. Il y a deux fameuses Académies, celle de la Langue Fran-

çoiſe, & celle des Sciences; les bons eſprits s'y épurent, & les faux s'y évaporent.

On voit fourmiller les Livres nouveaux; les Auteurs qui en font qui font creux & vuides de ſens, leur donnent des titres ſinguliers : l'un appelle ſon ouvrage *Grenier à Sel :* l'autre voulant encherir là-deſſus, donne à une brochure le titre extravagant de *Magazin à Poudre pour le génie.* Ils s'imaginent qu'en plaçant de l'eſprit dans un titre, ils ſont diſpenſés d'en mettre dans le Livre. Un peuple de critiques ſans ceſſe à l'affut, fond d'abord ſur un Livre qui réuſſit pour l'étouffer, s'il pouvoit, dans ſa naiſſance.

Les Alchymiſtes y ſont en auſſi grand nombre que les Cuiſiniers, mais ils ne reçoivent de leurs travaux que de la fumée.

Je ne ſçavois ces jours paſſés ſi l'on mangeroit encore du pain; celui qui étoit allé pour en acheter, me vint dire que le pain tortillé que j'aimois n'étoit plus à la mode; c'eſt la mode qui eſt le véritable démon qui tourmente cette Nation, juſques-là qu'ils n'aiment plus les femmes comme ils

faiſoient autrefois ; l'on regarde comme une imbécillité un tendre attachement. On ne finiroit jamais ſi on parloit des variétés que la mode introduit ſans ceſſe dans les habits, elle autoriſe la bizarrerie elle-même, la ſingularité, l'affectation, & elle donneroit des charmes à la difformité & au vice le plus odieux. Les François ſont ſes véritables eſclaves.

On trouve à Paris tout ce qu'on peut demander, & on le trouve ſur le champ, l'on met en uſage mille moyens pour goûter tous les plaiſirs de la vie. Les Péripatéticiens, les Stoïciens n'ont jamais tant travaillé pour réformer les mœurs, que les Cuiſiniers travaillent pour ſatisfaire le ventre. Toujours ſauſſes nouvelles, & ragouts inconnus, les François fatigués de ſe nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moyen d'amollir les os décharnés des animaux, & d'en faire des mets délicieux. Le pain eſt bon, il eſt blanc, bien fait.

Quoiqu'on ſoit dans une Ville ſi abondante, qui n'a rien n'a rien; c'eſt-à-dire, que l'eau & le feu ſont interdits à ceux qui n'ont point d'argent, comme ils l'étoient aux crimi-

nels du tems des Romains. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un enfer plus terrible que d'être pauvre à Paris, & de se voir continuellement au milieu des plaisirs sans en pouvoir gouter aucun. Parmi cette grande abondance, on y trouve une infinité de misérables qui se font un art de mendier.

On vend toutes choses excepté l'art de taire un secret; les François disent que c'est la profession d'un Confesseur, & que pour eux ils ne taisent que les choses indifférentes qu'on ne leur confie point, & dont ils ne sentent aucune démangeaison de parler.

La civilité est plus étudiée en France, que dans le Royaume de la Chine; on la pratique avec beaucoup d'agrément parmi les personnes de qualité, les Bourgeois y mêlent de l'affectation, & le peuple s'en acquitte grossiérement: chacun en fait un art à sa mode. On trouve des Maîtres qui montrent les cérémonies, & ces jours passés je rencontrai une femme bien faite qui s'offrit de me vendre des complimens, & de me les donner à bon marché. Cette femme va dans les maisons, elle y déploie sa marchandise, & gagne de quoi vivre,

On aime les Etrangers, on leur procure tous les plaisirs qui peuvent flater les ſens excepté l'odorat. Comme le Roi n'aime pas les ſenteurs, tout le monde ſe fait une néceſſité de les haïr, les Dames affectent d'évanouir à la vue d'une fleur. Ainſi les perſonnes les plus délicates refuſent de ſe ſatisfaire dans les odeurs que nous autres Italiens aimons parfaitement, & que les Eſpagnols & les Aſiatiques eſtiment ſi précieuſes. Auſſi eſt-on continuellement englouti à Paris de la mauvaiſe odeur des rues, & de la puanteur des cloaques.

On trouve pluſieurs Maîtres qui enſeignent les Langues étrangeres; l'Italienne & l'Eſpagnole ſont plus à la mode que les autres, & elles ont des ſectateurs même parmi les Dames qui en ſont curieuſes.

On tient tous les ans en Carême une Foire fameuſe appellée la Foire Saint Germain, c'eſt dans un grand lieu tout rempli de Boutiques, où une infinité de Marchands étalent toutes les marchandiſes les plus belles & les plus riches qu'on faſſe dans cette grande Ville. On y trouve auſſi toutes ſortes de liqueurs, de vins, de confitu-

res, & l'on y vend toutes ſortes de meubles précieux. Toute la Ville y va, mais bien plutôt pour ſe divertir que pour y acheter. Les Amans les plus ruſés, les filles les plus jolies, les filoux les plus adroits y font une foule perpétuelle. Il n'y a ni larcin de cœur, ni larcin de bourſe qu'on n'y faſſe; & comme l'affluence y eſt toujours grande & continuelle, il y arrive des aventures aſſez ſingulieres pour le vol & pour la galanterie: les bourſes ont le même ſort que les ames de Pythagore, elles paſſent de l'un à l'autre par une tranſmigration inviſible. Le principal divertiſſement y régne la nuit, où une infinité de lumieres rangées dans toutes les Boutiques rendant la Foire plus brillante & plus magnifique, cachent plus facilement les défauts du viſage des Dames.

L'invention d'éclairer une Ville pendant la nuit dans des fanaux de verre ſuſpendus en l'air, a échapé aux Grecs & aux Romains, qui n'ont rien imaginé de pareil pour la police & la ſureté d'une Ville. Ces feux nocturnes répandus par tout, font à Paris un agréable ſpectacle.

Je reviens au Jardin des Tuileries,

dont la beauté charme jusqu'aux aveugles qui s'y vont promener : l'entrée en est interdite aux laquais & à la canaille ; il est situé sur le bord de la Seine ; la vue de cette riviere, des collines & des campagnes voisines forme une belle perspective.

Les Dames y étalent leurs agrémens & leur luxe, les hommes n'y oublient rien pour leur plaire, tout y est rempli de Dianes qui charment des Endimions. Je crois que c'est dans ce Jardin que se trouva Armide pour désarmer Renaud, & pour le mettre dans ses chaînes. S'il y avoit une plus grande abondance d'eaux, & plus de belles statues, on n'y trouveroit rien à désirer. Ce Jardin est peuplé de Nouvellistes qui en sont les insectes qui le désolent l'Eté & l'Hiver.

Jamais on ne vit tant d'Abbés, ils sont d'une grande ressource pour le sexe à cause de leur discrétion ; si on retranchoit tous ceux qui n'ont d'Abbayes que dans le concave de la lune, on les réduiroit à un très-petit nombre : on les appelle les troupes auxiliaires de la galanterie, les Dragons noirs des Dames.

On trouve sur le Pont-Neuf une infinité

infinité de perſonnes qui ont de beaux ſecrets ; les uns remettent les dents tombées, les autres font des yeux de cryſtal, il y en a qui guériſſent des maux incurables, celui-ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir & pour embellir le viſage : celui-là aſſure qu'il rajeunit les vieillards, il s'en trouve qui chaſſent les rides du front & des yeux ; s'ils pouvoient ſe flater d'être crus, ils diroient qu'ils reſſuſcitent les morts.

Voulez-vous être homme de bien à Paris pendant ſix mois ſeulement, & après vivre en ſcélérat, changez de quartier, & perſonne ne vous connoîtra. Voulez-vous vivre inconnu toute votre vie, allez loger dans une maiſon où il y ait huit ou dix familles. Celui qui demeurera le plus près de vous ſera le dernier à ſçavoir qui vous êtes. Vous prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or & demain habillé de bure, perſonne n'y prendra garde, & vous pouvez marcher par la Ville vêtu en Prince, ou en faquin.

Il y a dans chaque quartier un eſpéce de Juge qu'on nomme Commiſſai-

re, qui décide sur le champ des petites contestations, & qui contient le peuple qui est nourri dans la crainte de Dieu & du Commissaire.

Au reste le chocolat, le thé & le caffé sont extrêmement à la mode; mais le caffé est préferé aux deux autres, comme un remede qu'on dit être souverain contre la tristesse. Aussi derniérement une Dame apprenant que son mari avoit été tué dans une bataille: *Ah! malheureuse que je suis*, dit-elle, *vite qu'on m'apporte du caffé.* Elle en prit, & elle fut entiérement consolée. La mode est une divinité à laquelle les François sacrifient leurs maitresses, leurs amis; je ne dis pas leurs femmes, car elles ne tiennent à rien.

Je finis ma Lettre par ce trait qui les caractérise parfaitement.

Je suis, &c.

¶ M. de Marivaux a entrepris de nous peindre les mœurs & le caractére des habitans de Paris. Nul Ecrivain ne met plus d'esprit dans ses Ouvrages, il y a dans ses portraits des traits délicats, naturels tout ensemble: mais

il y en a qui ſont ſi recherchés, qu'ils en ſont affectés ; l'affectation eſt dans la choſe & dans l'expreſſion.

Il peint aſſez bien le peuple de Paris, quand il dit qu'ils ſe querellent, ſe battent, ſe tendent la main, ſe rendent ſervice, & ſe deſſervent tout à la fois ; un moment voit renaître & mourir leur amitié ; ils ſe raccommodent & ſe brouillent ſans s'entendre.

Le peuple a des fougues de ſoumiſſion, de reſpect pour le grand Seigneur, & des ſaillies de mépris & d'inſolence contre lui. Un denier donné par-deſſus ſon ſalaire, vous en attire un dévouement ſans reſerve ; ce denier retranché, vous en attire mille outrages ; quand il eſt bon, vous en auriez tout ſon ſang, quand il eſt mauvais, il vous ôteroit tout le vôtre.

M. de Marivaux peint auſſi heureuſement les femmes du peuple.

Une choſe m'a toujours ſurpris ; deux femmes s'accuſent de mauvaiſe vie, citent les lieux, les circonſtances ; les aſſiſtans croient tout, la querelle finit, & ne leur a fait aucun tort.

Les femmes entr'elles ne rougiſſent

pas de l'opprobre dont elles se chargent ; leur motif de honte, est d'avoir été vaincues en coups & en injures.

Plus une femme a la voix vigoureuse, plus celle avec qui elle se querelle a de tort. Plus une querelle a de témoins, plus elle s'échauffe ; ce n'est plus tant alors une vraie colere, qu'une émulation d'invectives.

On inspire aisément de la confiance au peuple : mais quand il la perd, il vous deshonore.

L'union des gens mariés parmi le peuple, est la chose du monde la plus divertissante ; vous diriez à les entendre parler & se répondre, qu'ils ne peuvent se supporter, & qu'ils souffrent de se voir.

Un mot plus haut que l'autre, brouille des époux honnêtes gens, pourquoi cela ? C'est que leur commerce est ordinairement honnête ; cette honnêteté cesse-t-elle un moment, l'union s'altere ; les gens mariés d'entre le peuple, se parlent toujours comme s'ils s'alloient battre : cela les accoutume à une rudesse de manieres qui ne fait pas grand effet quand elle est serieuse, & qu'il y

entre de la colere. Une femme ne s'alarme pas de s'entendre dire un bon gros mot, elle y eſt faite en tems de paix, comme en tems de guerre. Le mari de ſon côté n'eſt point ſurpris d'une réplique brutale; ſes oreilles n'y trouvent rien d'étrange; le coup de poing ſeulement avertit que la querelle eſt ſerieuſe, & leur façon de parler en eſt toujours ſi voiſine, que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement.

Il faut que M. de Marivaux ne ſoit pas ſorti de Paris; car s'il avoit voyagé, il auroit vu en Province, que parmi le peuple les gens mariés ſont partout tels qu'il les a dépeints.

Il dit que le peuple de Paris eſt un vrai Cameléon, qui reçoit toutes les impreſſions des objets qui l'environnent; qu'il n'a pas une méchanceté de réflexion, mais de hazard; qu'il devient méchant comme il devient bon, ſans le plus ſouvent être ni l'un ni l'autre.

Il raconte enſuite qu'on alloit un jour faire mourir deux voleurs de grand chemin, il vit une foule de peuple qui couroit à ce triſte ſpectacle avec une avidité curieuſe, qui ſe

joignoit à un ſentiment de compaſſion pour ces malheureux; qu'il vit même une femme, qui la larme à l'œil couroit tout autant qu'elle pouvoit, pour ne rien perdre d'une exécution, dont la penſée lui mouilloit les yeux de pleurs.

M. de Marivaux dit que ces mouvemens n'appartiennent qu'à la populace de Paris, qu'ils ne ſont ni dureté ni pitié. Il entreprend d'en expliquer la cauſe : Je gagerois, dit-il, que le peuple pourroit en même tems plaindre une perſonne deſtinée à la mort, avoir du plaiſir en le voyant mourir, & lui donner mille malédictions.

Il n'a pas fait attention que ce portrait du peuple de Paris eſt le portrait du peuple de Province, qui penſe là-deſſus & agit de même. On va plus loin, on lui dira que les honnêtes gens ſont la plupart comme le peuple dans cette occaſion. Dans le fond de l'ame, on déteſte, on abhorre le voleur qu'on va pendre; mais ce voleur tient à nous par les liens de l'humanité; ſon ſupplice nous retrace un homme qui va ſouffrir une mort infamante : eſt-il étrange que la compaſſion s'empare de notre cœur, &

qu'elle céde dans de certains momens à l'horreur que son crime nous inspire ? La singularité de l'exécution excite notre curiosité ; ainsi je parirois contre M. de Marivaux lui-même, que dans une pareille conjoncture il seroit compatissant pour le criminel, irrité contre le crime, & curieux pardessus le marché.

Il dépeint à merveille les Harangeres. Il dit que dans les marchés publics elles parlent comme elles veulent, & ne craignent personne. Achetez-vous quelque chose d'elles, votre honneur, votre visage, votre taille y sont à la discrétion des Marchandes ; il faut opter ou d'être dupé, ou d'être maltraité dans ces endroits qu'on pourroit appeller l'empire des Amazones. Vous avez autant de Juges & de parties qu'il y a de femmes, si la colere d'une d'entre elles vous déclare coupable, ç'en est fait, toutes les autres vous condamnent sans délibérer, & vous exécutent à la même heure : toute la liberté qu'on vous laisse c'est de vous sauver ; & vous ressemblez en ce cas à ces soldats qui passent par les baguettes en courant.

Ce qu'il dit ensuite de la Religion

du peuple, convient également au peuple de Province.

Une grosse voix dans un Prédicateur les persuade; ils ne comprennent rien à ce qu'il dit, mais il crie beaucoup, les voilà pénétrés.

Je ne trouve point dans le portrait qu'il fait du Bourgeois de Paris, des traits aussi heureux que dans celui du peuple. Il a pourtant bien saisi un de ses foibles.

Il ne faut point, dit-il, le tâter sur la bourse, le Bourgeois se feroit un principe de sagesse & d'habileté de vous fuir, il se croiroit votre dupe s'il vous avoit obligé.

Je connois, poursuit-il, un homme qui avoit été long-tems en commerce d'amitié avec un Bourgeois. Il eut un jour un besoin pressant de quelque somme d'argent, il écrivit au Bourgeois, & le pria de la lui prêter: je me trouvai chez lui quand il reçut la Lettre: il lui répondit qu'il lui étoit impossible de lui faire ce plaisir. Lorsque le Laquais fut parti, Monsieur .... me demande de l'argent à emprunter, me dit-il, malpeste qu'il est fin avec ses amitiés: mais j'en sçais autant que lui. Monsieur, répondis-je, il n'y a

pas grande finesse à avoir besoin d'argent & à en demander à ses amis. Bon ! ses amis, reprit-il, il en a cinquante comme moi : mais il n'aura garde de leur proposer la chose, il sçait bien qu'il n'y auroit rien à faire, & il m'a cru plus sot qu'un autre : Peut-être plus généreux, répondis-je : Il n'y a plus que les bêtes qui le sont, me dit-il.

Il dépeint ensuite les Bourgeoises, mais à mon sens il ne réussit bien que dans le portrait des Marchandes.

Un jour, dit-il, un Provincial nouvellement débarqué entre dans la boutique d'une Marchande du grand air. D'abord salut gracieux, étalage empressé, la marchandise ne lui plaisoit pas, il étoit déterminé à la refuser, & n'osoit prononcer le refus; la reconnoissance des honnêtetés dont on l'accabloit, l'arrêtoit; plus il hésitoit, plus la Marchande chargeoit le personnage de nouveaux motifs de reconnoissance. De dépit de lui voir prendre tant de peine & de n'avoir pas la force d'être ingrat, il se leve & tire sa bourse : Tenez, Madame, lui dit-il, votre marchandise ne me convient pas, & je n'ai nulle envie

D v

de la prendre : vous m'avez comblé d'honnêtetés, & j'en enrage ; je n'ai pas le front de ſortir ſans acheter : voilà ma bourſe, je vous laiſſe la liberté de me vendre ou de me renvoyer, le dernier m'obligera davantage. Il crut le pauvre homme avoir trouvé le ſecret de ſe tirer d'affaire avec honneur, mais il ſe trompa : ſon diſcours ne démonta point la Marchande. Ce que vous me dites eſt trop obligeant, lui dit-elle, je n'ai pas le cœur moins bon que vous, & je ne puis mieux répondre à la bonté du vôtre qu'en vous vendant ma marchandiſe ; j'en ſçais la valeur, & vous feriez aſſurément trompé ailleurs. Là-deſſus elle ouvrit la bourſe, en prit ce qu'il falloit, fit couper la marchandiſe, la livra ſans donner le tems au Provincial de ſe reconnoître.

M. de Marivaux dit enſuite que la boutique de ces Marchandes, eſt un coupe-gorge pour les bonnes gens qui n'ont pas la force de dire non. Etes-vous belle & jeune, elles vous cajolent ſur vos appas en déployant leurs marchandiſes ; ces complimens ne ſont point étrangers à la vente, on diroit qu'ils ſont partie de la mar-

chandise même : vous êtes cajolée, vous écoutez, vous leur en sçavez gré, vous vous prévenez pour elles, tout cela sans que vous vous en apperceviez. Etes-vous vieux ou vieille, elles sçavent saisir votre foible ; êtes-vous jeune homme, elles vous amusent par des traits de galanterie ; pendant ce tems-là la bourse se délie, l'argent est jetté sur la table.

En parlant des femmes galantes, il dit que la vue d'une Bourgeoise coquette, magnifique, va triompher de la vertu de cinquante de ses semblables qui la verront, & qui n'auront pas autant de parure qu'elles. Mais cette magnificence est le fruit des appas de cette Bourgeoise, & si celles qui lui envient sa parure, & qui la voudront avoir au même prix, n'ont rien de séduisant ; elles aimeront encore mieux conserver leur vertu, que de la livrer lorsqu'elles ne trouveront point de seducteur. Il falloit donc dire que la vue de cette jeune & jolie Marchande richement parée, prêchoit seulement d'exemple aux Marchandes aimables, & augmentoit la mauvaise humeur des laides & des vieilles.

M. de Marivaux fait le caractére d'un homme de qualité, infatué de son rang, & d'une femme aimable qu'on surprend dans son négligé à sa toilette. Il y a des traits heureux dans ces deux caractéres, mais ils sont noyés dans un fatras d'expressions affectées qui gâtent tout.

Je ne rapporterai que les traits heureux.

L'homme de qualité, dit-il, caresse son inférieur, lui tend la main, lui sourit, familiarise avec lui, pourvu qu'il y ait des témoins; c'est un Acteur qui veut être applaudi, il lui faut du spectacle. Il vous trouve, il a des spectateurs, vous êtes la victime de sa gloire, vous êtes caressé, marqué de honte, confirmé petit, insulté par la considération que s'acquiert le perfide qui vous sacrifie, qui a joué le public, & qui s'est joué lui-même. Il jouit de l'applaudissement, sans se douter que c'est un bien mal acquis.

M. de Marivaux parle d'un homme de qualité, enivré du même orgueil, qui entra dans une compagnie où on lui prodigua des déferences. Messieurs, dit-il, point de cérémonie, je vis sans façon par tout où je vais,

c'eſt m'obliger que de n'en point faire.

Cela bien interprêté, dit M. de Marivaux, ſignifioit : On doit des reſpects à mon rang, je le ſçais, je ſuis charmé que vous ne l'ignoriez pas : mais je vous en fais grace, vous vous êtes mis en état, cela me ſuffit.

La Dame dans ſon négligé fut ſurpriſe à ſa toilette par un Cavalier : Laiſſez-moi, lui dit-elle, je me ſauve, je ſuis faite comme une folle. Voici comme M. de Marivaux interprête ce langage. Regardez-moi, je ne ſuis point parée comme les femmes doivent l'être, mon bon air & la grace de ma taille ne ſont point équivoques; tout naît de moi, c'eſt moi qui donne la forme à mon habit, & non mon habit qui me la donne. Je ſçais combien je ſuis aimable & touchante en cet état, mais je dois paroître ne le pas ſçavoir, c'eſt une grace de plus que d'ignorer celles qu'on a; on les voit, on les ſent, on croit qu'elles m'échapent, croyez-le de même; je me ſauve, je ſuis faite comme une folle : j'ajouterois qu'elle penſe que dans cet état elle eſt propre à faire bien des fous.

Si M. de Marivaux lorſqu'il a peint la nature, ne l'abandonnoit pas pour nous repréſenter de fauſſes images, tracées par une imagination alambiquée, il ne ſeroit pas inférieur à la Bruyere. Il y a par exemple de l'eſprit & du naturel dans l'interprétation qu'il nous donne du langage de cet homme de qualité, & de cette femme aimable; cela eſt bien dévelopé. Cette figure plaît par la ſurpriſe qu'elle cauſe, en vous expliquant des ſentimens cachés par le voile d'une fauſſe modeſtie.

Je quitterois M. de Marivaux du portrait qu'il fait des gens d'eſprits, qui fourmillent, comme il dit, dans Paris. Il y a trop d'art dans ce tableau, & c'eſt d'un pareil ouvrage que je dirois volontiers : Il faut avoir bien de l'eſprit pour tenir une ſi fauſſe route dans l'art d'écrire.

¶ Du Freny dans ſes Amuſemens ſerieux, comiques, entreprend de nous faire un portrait de Paris; voici ce qu'il nous dit du Palais : Dans cette boutique, on vend un ruban; dans l'autre boutique, on vend une terre par décret; vous entendez à droite, la voix argentine d'une jolie Mar-

chande, qui vous invite d'aller à elle ; & à gauche, la voix rauque d'un Huissier qui crie des encheres, quel contraste !

Il dit que la Justice est une belle Vierge déguisée, & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

Il dit en parlant des Juges, que la partie leur est suspecte, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait. A tous risques, ajoute-t-il, j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Voici comme il dépeint les habitans de l'Opéra : Ce sont, dit-il, des peuples un peu bizarres, ils ne parlent qu'en chantant, & ne marchent qu'en dansant, & fort souvent l'un & l'autre quand ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du Souverain de l'Orquestre, Prince si absolu qu'en baissant, ou haussant un sceptre en forme de rouleau qu'il tient à sa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces

peuples; comme ils ont la tête pleine de musique, ils ne pensent qu'à des chants, & n'expriment que des sons; cependant ils ont poussé si loin la science des notes, que si le raisonnement pouvoit se noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert.

Tous ces traits-là sont ingénieux, mais ils sont un peu chargés; ce sont des grotesques qui conservent pourtant un air de ressemblance, quoiqu'ils soient outrés.

Le même Auteur dit, qu'aux Tuileries on y est tourmenté de plusieurs insectes, des mouches en Eté, des cousins en Automne, & des Nouvellistes en tous tems.

Il nous représente les femmes qui y sont, comme une volée nombreuse d'oiseaux: Ce sont, dit-il, des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour; ils sont volages d'inclination, foibles de tempérament & forts en ramage.

Ils ne voient le jour qu'au Soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre, & touchent les nues de leurs superbes hupes. En un mot, la plupart des femmes sont des Paons dans des promenades, quelques-

unes ſont des Pigriéches dans leur domeſtique, & des colombes dans le tête à tête. Dans le tems que du Frény les dépeignoit ainſi, elles arboroient ſur la tête de grands clochers; à préſent leurs coëffures ſont plates, mais elles ont de monſtrueux paniers dans leſquels elles emboëtent la moitié de leur corps; c'eſt une eſpéce de fort qu'elles ont conſtruit qui leur ſert plutôt d'ornement que de défenſe.

Il s'écrie fort ſpirituellement & fort ſenſément: Pourquoi faut-il que la raiſon ne vienne qu'après que la jeuneſſe, la beauté, & le péril ſont paſſés, puiſqu'elle eſt faite pour défendre la vertu?

Une jolie & jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſpérance de plaire, eſt bien embarraſſée. Quel parti prendre pour réuſſir dans le monde? Eſt-elle ſimple? on s'en dégoute; prude? on la fuit; coquette? on l'abandonne. Pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, & ſimple, & coquette tout enſemble: la ſimplicité attire, la coquetterie amuſe, & la prudence retient. La fineſſe de l'art

de l'Ecrivain s'allie dans ce morceau-là heureusement avec la vérité.

Il dit encore un trait de beauté d'un grand prix, c'est la pudeur, & c'est le plus facile à perdre.

C'est avec le même art & le même naturel qu'il dépeint une coquette.

Tout est reglé chez une femme qui sçait son monde; celui qui perd son argent par complaisance, cede la place à celui qui prête son carrosse pour la promenade. Le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini : tel qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange; & quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Il remarque dans le mariage que la Bourgeoisie est plus fertile que la Noblesse; c'est peut-être, dit-il, parce que la Noblesse se plaît moins chez elle que chez ses voisins.

Tel, dit-il, qui se marie à sa fantaisie, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vu. Le pays du mariage, poursuit-il, a cela de particulier, que les étrangers

ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilés.

Il dit que dans une cause de séparation le mari a tort d'avoir appris au public que sa femme avoit tort.

Il dit avec beaucoup d'esprit que le veuvage est un état fort triste, parce que les veuves sont obligées de feindre une tristesse continuelle. La même légereté de stile, la même finesse, les mêmes antithéses heureuses régnent dans ce qu'il dit de l'Université & de la Faculté de Médecine. Il compare les Médecins aux Intendans des Grands-Seigneurs : Les maisons ruinées, dit-il, enrichissent les Intendans, les corps ruinés enrichissent les Médecins.

On peut dire que les amusemens serieux, comiques, petillent par tout de traits fins & délicats, dont la pointe satyrique s'insinue agréablement dans l'esprit.

¶ L'Auteur des Lettres Persanes peint plaisamment l'inconstance de la mode qui régne en France parmi les femmes.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un

tems que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient preſque cette place, les talons faiſoient un piédeſtal qui les tenoit preſque en l'air. Qui pourroit le croire ? les Architectes ont été ſouvent obligés de hauſſer, de baiſſer, d'élargir les portes ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement, & les régles de leur art ont été aſſervies à ces fantaiſies. On voit quelquefois ſur un viſage une quantité prodigieuſe de mouches, elles diſparoiſſent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en eſt pas queſtion. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en diſe la critique, les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Le contraſte qu'il met dans le tableau qu'il fait d'une jolie femme a beaucoup de grace.

Le rolle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe ; il n'y a rien de plus ſerieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette au milieu de ſes domeſtiques. Un Général d'ar-

mée n'emploie pas plus d'attention à placer ſa droite, ou ſon corps de réſerve, qu'elle en met à placer une mouche qui peut manquer, mais dont elle eſpére ou prévoit le ſuccès.

Quelle gêne d'eſprit, quelle attention pour concilier ſans ceſſe les intérêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eſt livrée à l'un & à l'autre, & ſe rendre médiatrice de tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire venir parties de plaiſir ſur parties, les faire ſuccéder & renaître ſans ceſſe, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Les femmes qui veulent plaire ſont un ſujet intariſſable pour un homme qui a l'uſage du monde, & qui joint à cela une belle imagination ; les images les plus gracieuſes & les plus intéreſſantes s'offrent à lui.

¶ Un beau mot de Tertullien ; *Nemo tam pater quàm Deus.* Perſonne n'eſt ſi pere que Dieu. On ne peut faire une priere plus efficace, que de nous préſenter devant Dieu comme ſes enfans. C'eſt de cette maniere que commence l'Oraiſon Dominicale.

Isaïe dit, ch. 64. ℣. 8. *Et nunc, Domine, Pater noster es tu, nos verò lutum : & fictor noster tu, & opera manuum tuarum omnes nos.* Seigneur, vous êtes notre pere, nous sommes un limon que vous avez formé, nous sommes les ouvrages de vos mains.

Le Seigneur dans Jérémie, ch. 3. ℣. 4. dit : *Ergo saltem amodo voca me : Pater meus ... tu es.* Dites-moi donc, Vous êtes mon pere. Et plus bas ℣. 19. *Et dixi : Patrem vocabis me.* J'ai dit : Vous m'appellerez votre pere. Dieu n'est-il pas jaloux de ce titre ? N'avons-nous pas une grande ressource de tendresse dans son cœur paternel ?

¶ Un Pseaume touchant & pathétique, est celui qui commence par *Super flumina Babylonis.** Les Israëlites transportés à Babylone y gémissoient dans une affreuse captivité, & ils regretoient le séjour de Jérusalem leur patrie ; c'est ainsi qu'ils parlent dans ce Pseaume : *Super flumina Babylonis, illic sedimus & flevimus, cùm recordaremur Sion : in salicibus in medio ejus, suspendimus organa nostra : quia illic interrogaverunt nos, qui captivos duxerunt nos, verba cantionum ; & qui ab-*

* Pseaume 135.

duxerunt nos : Hymnum cantate nobis de canticis Sion. Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea : adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî : si non proposuero Jerusalem, in principio lætitiæ meæ. Memor esto, Domine, filiorum Edom, in die Jerusalem. Qui dicunt : Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea. Filia Babylonis misera : beatus, qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis. Beatus, qui tenebit, & allidet parvulos ad petram.

Aſſis ſur les bords du fleuve de Babylone nous pleurions amerement en nous ſouvenant de Sion. Nous ſuſpendions nos inſtrumens à des arbres. Ceux qui nous ont emmenés captifs nous demandoient des cantiques : Chantez-nous, nous diſoient-ils, les hymnes que vous chantiez à Sion ; mais comment pouvons-nous dans une terre étrangere chanter le Cantique du Seigneur ? Si je t'oublie, Jéruſalem, & ſi tu n'animes pas toute la joie que je puis reſſentir, que j'oublie l'uſage de ma main droite, que ma langue s'attache à mon goſier ſans pouvoir ſe délier. Seigneur, ſouvenez-vous des fils d'Edom, & des jours

heureux de Jérusalem ; nos ennemis disent, Anéantissez Jérusalem, ensevelissez ses fondemens. Ah! méprisable fille de Babylone, heureux qui te rendra l'horreur, la désolation où tu nous a jettés; heureux celui qui plein de fureur prendra tes enfans pour les écraser contre la pierre !

Ce Pseaume est semé d'images vives qui expriment bien l'extrême tristesse des Israëlites, & qui excitent une compassion qui déchire le cœur.

LETTRE CRITIQUE
DE CLELIE
A DAMON,

Sur les Mémoires de la Vie du Comte de Grammont.

TU me demandes, mon cher Ami, quelles sont mes occupations, je vais t'en rendre compte, non pas comme à un époux qui prendroit avec moi un air d'autorité : mais comme à un ami qui attend cela de ma complaisance. Je t'ai promis que je me souviendrois du passage de S. Paul, dont les maris se prévalent, pourvu que

S. Paul aux Ephésiens, ch. 5.

que tu l'oubliasses, & que j'obéirois à tes prieres; en un mot, que je recevrois toujours tes loix, quand ton amour me les donneroit.

Après ce préambule qui est utile à mes intérêts, s'il ne l'est pas au récit que je te vais faire, je te dirai que dans les intervalles que m'ont laissé les soins de mon petit ménage, je me suis amusée à lire les Mémoires de la Vie du Comte de Grammont. Croirois-tu que j'ai fait bien des remarques sur cet Ouvrage ? Je vais t'en faire part. Ne t'avise pas de montrer ma Lettre à ces femmes ensevelies dans leur ménage, qui veulent interdire à leur sexe tous les Ouvrages d'esprit; elles me regarderoient en pitié. Pour moi, je les compare à ces fourmis vigilantes & laborieuses, qui amassent du bled en été pour se nourrir pendant l'hiver. Est-ce l'instinct qui les conduit ? est-ce la raison ? Cela n'est pas décidé. Venons à nos Mémoires.

J'ai trouvai dans cet Ouvrage une faute essentielle dans le dessein. Le Comte de Grammont est le Héros du Livre; c'est son histoire qu'on nous promet; cependant sa vie, ses amours

ne sont traités que légérement, tandis que l'Auteur fait une histoire exacte, circonstanciée des amours du Roi Charles II, du Duc d'Yorck, & de plusieurs Seigneurs de la Cour d'Angleterre. Il a fait une faute pareille à celle que feroit un Peintre, qui mettroit dans le lointain celui qui devroit être le principal personnage de son tableau, pendant qu'il approcheroit ses autres figures.

Mémoires de la vie du Comte de Grammont, p. 100.

Voici le portrait que l'Auteur fait du Comte de Grammont. *Estimé des Courtisans, recherché des beautés qu'il ne servoit pas, redoutable à celles qu'il servoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, toujours gai, toujours vif; dans les commerces essentiels, toujours honnête homme.* Il y a de l'art dans ce portrait & une opposition qui me fait plaisir. Mais cet éloge s'accorde-t-il bien avec la vie de ce Héros? & un homme qui ne joue pas trop fidélement, mérite-t-il la derniere louange qui termine le portrait? L'Auteur ne dit-il pas: *Que le jeu rendoit à merveille, & que le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.* Y a-t-il quelque Casuiste qui permette à un homme généreux de laiss-

ser glisser sa main dans le jeu, afin de répandre ensuite sur plusieurs personnes les fruits de ses gentillesses.

L'Auteur ne veut pas même que l'on puisse douter de l'adresse du Chevalier dans le jeu. Il le met aux prises avec un habile personnage ; & malgré le proverbe, *Corsaires à Corsaires s'attaquant ne font pas leurs affaires*, les stratagêmes de l'Antagoniste du Chevalier, mettent pavillon bas devant les siens, & il s'enrichit dans ce commerce : n'est-ce pas de ces sortes de victoires qu'on pourroit dire au vainqueur, N'avez-vous pas honte d'avoir vaincu ? Voilà quelles sont mes maximes. Comme je ne suis point dans le monde, je ne sçais point si l'on n'aura pas prescrit contre ces loix de probité, & si l'on n'en aura point secoué le joug incommode. Dans ce cas-là, je serois prise pour dupe, & lon me renverroit à la probité moisie de nos peres qui ne seroit pas plus d'usage que leurs collets montés, & les vertugadins de leurs femmes.

Définissez-moi, je vous prie, le caractére de Matta, l'ami du Chevalier de Grammont. L'Auteur lui donne page 8.

un esprit des plus fins & des plus déliés. Cependant cet homme si fin joue le rolle d'un homme naïf, auprès de la Marquise de Senante. Dès le second jour de la connoissance, il lui serre la main, & la prie d'avoir pitié
page 43.
de sa souffrance. Le Chevalier de Grammont est obligé de convenir que cet homme fin est un peu naïf. Mais ne soutient-il pas bien le caractére d'un homme ingénu, quand il s'excuse auprès de sa Maitresse du compliment qu'il lui a fait ? *Il jure qu'il n'a demandé du secours que par nécessité, qu'il ne la trouvera pas plus aimable au bout d'un mois, qu'elle lui paroît dans ce moment. Il la prie de se souvenir de lui quand l'occasion s'en pré-*
pag. 46. 47.
sentera. Cette excuse seroit tout-à-fait plaisante, si on la mettoit dans la bouche d'un homme naïf : mais on ne la reçoit point, parce qu'on la prête *à un esprit fin & délié.* Cet *esprit fin & délié* n'est pas fort souple ; car il ne peut pas prendre sur lui d'avoir la moindre complaisance pour le mari de sa maitresse. Elle a beau lui insinuer cette conduite ; envain pour la lui persuader, lui récite-t-elle un
page 52.
Rondeau. Matta lui répond : *Ma foi,*

Madame, le Rondeau dira tout ce qu'il lui plaira, il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot.

Cet esprit fin & délié est trompé le plus facilement du monde par le Chevalier de Grammont qui le supplante auprès de sa maitresse. Matta se persuade que c'est pour son compte que le Chevalier de Grammont fait des présens à cette Dame. Je suis très-étonné de voir un homme extrêmement fin, métamorphosé dans un homme naïf, crédule, & un peu sot, n'en déplaise à l'Auteur des Mémoires. Il me semble que je lis Ovide où l'on voit les personnages de ses fables prendre tout-à-coup la forme d'une bête.

L'Auteur de gaieté de cœur traite fort mal la Nation Portugaise; car il lit de Dom Pedro Francisco Correo e Sylva, *qu'il étoit beaucoup plus fier e ses noms que de sa bonne mine, & t'il étoit plus fou que tous les Portugais semble.* Suivant l'Auteur, voilà un mme logé à la dixiéme maison de folie; cependant il dit que le Duc Boukinkham enchérissoit sur la ie de ce Portugais. Il ne me pa- pas difficile d'enchérir sur la page 116.

ſageſſe d'Auteur, qui attribue ſi légérement la folie à une Nation entiere.

J'ai rencontré dans ces Mémoires pluſieurs termes précieux; d'autres qui friſoient le galimathias, des expreſſions baſſes, plates, obſcures: il y en a même qui ne ſignifient rien. L'Auteur dit que Madame de Mon-

page 140. ſery *avoit un viſage aſſortiſſant, qui mettoit la derniere main au déſagrément de ſa figure.* Cela n'eſt-il pas précieux?

page 327. Il dit que Germain eſt *un trophée mouvant des faveurs & des libertés du beau ſexe.*

Mais un vrai modéle du ſtile vicieux, eſt cette période de longue halaine qui commence par ces termes:

page 3·4. *C'eſt ce relief incompréhenſible.* Je la rapporterois ici, & tu verrois qu'elle ſe ſoutient mal dans tous ſes membres: mais je te pourrois donner la migraine. Je me contente de t'indiquer l'endroit, quand tu voudras ſatisfaire ta curioſité, arme-toi d'une grande patience, & choiſi un tems où tu auras l'eſprit ſerein & tranquille.

L'Auteur ne friſe-t-il pas le galimathias, lorſqu'il dit que Milord Arling-

ton *avoit une emplâtre remarquable qui s'étoit tellement accommodée à l'air mystérieux de son visage, qu'elle sembloit y ajouter quelque chose d'important & de capable?* Il fait feminin *emplâtre* qui est masculin. Qui comprend cet Auteur, lorsqu'il dit que ce Milord *avoit une stupidité impénétrable pour le secret?* page 197. page 168.

J'appelle *harpiller*, une expression basse. *La Price*, dit-il, *& la Blake s'harpilloient au sujet de Dongam. S'accrocher de conversation*, est une expression qui me choque. *Sa rivale*, dit-il, *n'auroit pas manqué de l'accrocher de conversation.* page 149. page 156.

Quelle expression est-ce-là? *Dès ce moment elle eût fait à lui.* C'est de la Marquise de Senante & de Matta dont il parle. Il dit que Madame de Monsery *avoit la taille de toutes sans l'être.* Je donne à une personne plus habile que moi à deviner cette phrase. J'ai assez bonne opinion de moi pour croire qu'une phrase que je ne comprens pas est obscure. Ai-je raison? Qu'en pensez-vous, Monsieur mon époux? Un Auteur obscur me met de mauvaise humeur, je le trouve aussi ridicule qu'un homme qu'on page 52. page 130.

verroit masqué dans une promenade publique.

Le terme favori de l'Auteur que j'examine, c'est *tracasserie*. Il me semble que s'il lui falloit un favori, il en devoit choisir un qui fût plus digne de ses bonnes graces.

Je n'approuve point cette expression qu'il emploie, *faire souffrir mort & passion*. Cette phrase est trop commune. Un esprit délicat évite comme un écueil des phrases usées. Rien n'annonce mieux l'indigence & la stérilité de l'esprit que de tomber souvent dans ce défaut. Les phrases sont les habits de nos pensées, & un habit usé est la livrée de la misere.

L'Auteur après avoir fait le portrait des Seigneurs de la Cour d'Angleterre, dit : *tels étoient les Héros de la Cour, pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en avoir*. Quoi de plus commun que cette expression, *on ne pouvoit s'y tourner ?* Elle ne peut être réclamée que par un homme du peuple. Ne dérobons point au peuple son langage, gardons-nous sur-tout dans un Ouvrage d'esprit de lui enlever les termes qui font ses délices.

Aimerois-tu cette phrase des *caresses*

qui ne font que croître & embellir ? Elle a le dôn de me déplaire au dernier dégré ; j'ai fait en la lisant une mine qui ne m'embellissoit point. L'Auteur dit encore dans un autre endroit des *soupçons qui ne font que croître & embellir.* Je te dis librement ce que je pense. Le stile précieux est si contagieux, que j'ai failli à dire qu'en t'étalant la petite vanité de ma censure, je te montrois mon esprit dans son deshabiller. Quand j'ai quelque tentation d'employer une phrase trop recherchée, je pense d'abord à Moliere le fléau des Auteurs précieux, son idée seule chasse bien loin la tentation. page 213.

Ne passerai-je point pour une Provinciale, en condamnant le mot de *gracieuseté*, dont se sert l'Auteur ? Quoique je sois reléguée depuis longtems dans une des plus affreuses Villes du Royaume, dans une de ces Villes où le destin envoie les gens quand il veut qu'on enrage ; je n'ignore pas que le mot de *gracieux*, est du bel usage ; mais je ne crois pas qu'on doive écrire *gracieuseté.*

Je ne dois point laisser passer cette affectation de mettre à chaque page

du Livre plusieurs mots en italique, même les plus communs; cela fait une bigarrure qui ne plaît point. J'approuve la délicatesse d'un Auteur qui met en italique quelques termes qu'il hazarde, ou qui ne sont pas fort usités, & l'Auteur pouvoit habiller
page 314. de cette sorte le terme de *contaminé*, qu'il a mis dans le caractére ordinaire. C'est se méprendre extrêmement, que de croire que la variété qui doit régner dans un Livre, est celle du caractére. Je me rappelle la fable du Léopard & du Singe. La variété du premier n'étoit que dans la peau; celle du dernier qui étoit dans l'esprit, lui fit donner la préférence. On peut dire que ces pages mouchetées ressemblent à la peau du Léopard : si l'Auteur n'avoit pas joint à cette variété-là celle du Singe; ma foi, je serois sa très-humble servante.

Un défaut, selon moi, essentiel dans un Auteur, c'est de n'avoir point de mœurs. Vous avez vu que l'Auteur des Mémoires ne blâme point dans son Héros l'art de tromper dans le jeu. Il traite fort mal Mademoiselle Jennings, à laquelle il donne la vertu
page 285. de résister au Duc d'York. *Que faire*,

dit-il, *pour apprivoiser une impertinente qui n'entendoit point raison ? Il y avoit de la honte à laisser échaper une petite étourdie, dont les penchans devoient tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans ses manieres, & qui se mêloit d'avoir du solide quand on ne lui en demandoit pas.* Il appelle encore cette Demoiselle, *une malicieuse petite bête*, parce qu'elle secouoit son manchon, lorsque le Duc d'York y glissoit des billets. Voilà la vertu des filles tournée en ridicule. Que de raisons elles ont pour succomber ! Raisons de curiosité, raisons de penchant & de plaisir ; & par-dessus cela, selon l'Auteur, la crainte d'être ridicules, si elles résistent. Sérieusement parlant, cet Auteur n'est pas excusable de travailler à désarmer les jeunes filles de leur sagesse. Je m'attens bien à entendre dire à la malignité qu'il n'est pas nécessaire de leur arracher des armes qu'elles rendent souvent après un foible combat, je le veux ; mais pourquoi rendre encore plus glissant un chemin qui ne l'est déja que trop ? Si l'on n'y met ordre, on va dorénavant tomber tout d'un coup, au lieu qu'on auroit du moins balancé quel-

que tems, & qu'on auroit pu venir au secours de la vertu chancelante. Je ne ferai point lire ces Mémoires à mes filles, sans leur donner le contre-poison.

Au reste, voilà pourtant toute ma mauvaise humeur exhalée. J'ai passé légérement sur les défauts de cet Ouvrage, j'en ai même laissé échaper plusieurs : mais je m'arrêterai davantage sur les endroits excellens. Je n'ai point cette seve maligne d'Adam, qui ne fait goûter qu'un plaisir médiocre en lisant des Ouvrages bien écrits.
page 9. Voici un récit joliment détaillé : *Une grosse chere, une petite œconomie, des domestiques infidéles, une fortune ennemie; tout cela s'unissant ensemble pour déranger le ménage; la table alloit tout doucement se réformer d'elle-même.* Cet Auteur a certaines phrases cavalieres qui plaisent; c'est ainsi qu'il fait raconter à son Héros son entrée
page 13. dans le monde. *On me lâcha par la Ville pour perdre l'air de la campagne, & trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire.*

Il est Peintre jusques dans les moindres récits. Le Chevalier raconte com-

ment il prit à Brinon son valet l'argent qu'on n'avoit remis à ce domestique, que pour s'en servir dans les besoins pressans du maître. *Je me sentis plus léger & plus gai depuis le dépôt dont je l'avois soulagé ; lui au contraire parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avois mis 400 livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ces 400 pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il alloit pesamment ; & se retournant de tems en tems, Monsieur le Chevalier,* me disoit-il, *ce n'est pas ainsi que Madame l'entend.* page 17.

L'Auteur paroît avoir puisé dans la source de la bonne plaisanterie, il fait dire fort agréablement au Chevalier qui avoit secoué le joug que Brinon lui avoit imposé. *J'étois devenu insolent avec mon valet, depuis que je m'étois emparé de l'argent.* page 19.

Il a des expressions pleines de feu qui enchérissent sur la nature. Le Chevalier dit qu'il sentit *petiller* son argent, quand cet Etranger qui le trompa lui parla de cartes. Cette expression *petiller* est poëtique, & exprime parfaitement l'ardeur & l'impatience d'un joueur.

Mais afin de garder une espéce

d'ordre dans l'examen que je fais, je parlerai d'abord des narrations qui sont faites avec art, & je viendrai ensuite aux portraits qui sont le plus bel ornement de ces Mémoires.

Le récit du filou travesti en Suisse qui demande pardon de la liberté grande, & qui dépouille le Chevalier, me divertit beaucoup, tout cela me paroît bien peint. J'ai ri de tout mon cœur de la réponse de Matta, lorsque le Chevalier lui reproche d'avoir envoyé grossiérement à sa
page 48. maitresse deux perdrix rouges. *Pourquoi non!* répond Matta, *faudroit-il point qu'elles fussent bleues, à cause de la cocarde & du nœud d'épée que tu me mis l'autre jour.* Cette cocarde & ce nœud d'épée étoient bleus, & c'étoit la couleur de la maitresse de Matta.

La conversation de Senante & de Matta fait rire jusques dans le fond de l'ame. Senante comme un mari
page 63. commode, dit: *Je connois la tendresse de Madame Senante pour moi, sa sagesse envers tout le monde, & plus que tout cela mon propre mérite.* Matta qui est à table, & qui va toujours son train, répond à Senante: *Vous avez-là de belles connoissances, je les salue toutes trois. A votre santé.*

Mais il semble que j'applaudis au ridicule qu'on donne aux maris commodes. Si j'étois coquette, j'entendrois mal mes intérêts ; passons, cette matiere est délicate quand on la traite en présence d'un mari. Je m'imagine que tu fais la mine, & que tu t'allonges le visage prodigieusement. Que de plis je te vois sur le front ! Pourquoi gâtes-tu un front que j'ai toujours respecté ? Va, mon ami, rassure-toi, tout mon feu est dans l'esprit, & tu sçais bien que ce feu-là éclaire sans bruler. Reprenons le fil de notre critique.

On ne peut pas réciter plus délicatement la défaite de Madame de Senante vaincue par le Chevalier qui trahissoit Matta. *La tendre Senante reçut le Chevalier chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnoissance, & s'il y a des occasions on l'on déteste le traître, tandis qu'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas.* Voilà, selon moi, quel est l'art de tout dire, en ne disant rien, ce semble. Ne nous arrêtons pas là-dessus plus long-tems que l'Auteur ; franchissons le précipice, & laissons-y Madame de Senante.

page 76.

Après avoir chargé le portrait de
page 141. la Blake, l'Auteur dit : *qu'elle se seroit tenue long-tems en embuscade pour surprendre des cœurs sans l'arrivée du Marquis de Brisacier, qui crut que les longues paupieres de cette Demoiselle n'avoient jamais couché que lui en joue.* Il
page 142. dit ensuite que *ces mêmes paupieres s'humilioient par reconnoissance & par pudeur, lorsqu'elle entendoit des chansons qu'elle croyoit être pour elle.* Un des secrets de l'art de narrer, est de relever quelquefois jusqu'à la moindre circonstance.

L'Auteur ne paroît pas avoir la même estime pour le Duc d'YORCK que pour le Roi son frere. Il ne donne pas beaucoup d'esprit au premier. Il lui fait jouer un mauvais rolle auprès de Mademoiselle Hamilton, dont il le rend amoureux. Ce Prince parle à cette belle personne le langage de la chasse, au lieu de lui parler de sa
page 158. passion. Il dépeint le Roi d'Angleterre comme un Monarque qui a de grandes qualités, il nous le montre ensuite peu curieux de la fidélité conjugale. Ce Prince s'attendrit néanmoins dans la maladie de la Reine son épouse. L'Auteur dit fort plaisam-

ment, que ce Monarque *sans s'imaginer* page 172.
qu'elle le dût prendre au mot, la conjura 173.
de vivre pour l'amour de lui.

L'empressement des deux Maitresses du Roi pour paroître dans une calêche brillante que le Chevalier de Grammont avoit donnée à ce Monarque, est représenté fort agréablement. *La Calstelmaine étoit grosse, & ména-* page 177.
çoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence; Mademoiselle Stuart protesta que jamais on ne la mettroit en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette derniere menace l'emporta sur l'autre. Mademoiselle Stuart plus habile que sa rivale tenoit le Roi en haleine, sage par artifice plutôt que par vertu, elle ne vouloit se laisser vaincre qu'après avoir bien enchaîné son vainqueur. Une coquette qui entend ses intérêts, se défend de prendre de l'amour, de peur qu'il ne dérange ses projets. Avoue que ce n'est pas mal entendre la théorie d'un art, dont tu sçais bien que j'ignore la pratique.

Le morceau d'histoire du siége de page 182.
Lerida défendu par Grégoire Brice, est fort curieux. L'Auteur nous dit que ce brave Gouverneur fut mis à

l'Inquisition, & il nous fait un mystére de son crime. Je n'aime point ces Auteurs qui font les mystérieux, je leur dirois sans mystére qu'ils me déplaisent. Il les faut renvoyer à la civilité Françoise, qui défend de parler mystérieusement en compagnie. Un Auteur imprimé n'est-il pas en compagnie, & dans une compagnie nombreuse, puisqu'il parle au Public ?

L'Anecdote de la Duchesse d'Yorck m'a fait beaucoup de plaisir. Le Duc d'Yorck incertain s'il doit épouser Mademoiselle Hyde, consulte le Comte d'Arran, Germain, Talbot & Killegrew qui avoient été amans de cette Demoiselle. Ces Seigneurs pressés de dire ce qu'ils sçavent, déposent qu'ils ont été favorisés par Mademoiselle Hyde, les uns plus, les autres moins; ils s'attendent ensuite à la disgrace de celle dont ils ont déclaré les faveurs. Le Duc d'Yorck les fait venir le même jour en présence
page 201. de cette Demoiselle. Ses yeux mouillés de larmes, l'air bouffi du Chancelier son pere, l'émotion du Duc; tout cela prépare un facheux dénouement pour elle. Le Lecteur croit deviner la catastrophe, il se trompe;

le Duc annonce à ces Seigneurs qu'il épouse Mademoiselle Hyde. Rien n'est page 203. plus grand que le procédé de cette Duchesse, qui ne témoigne aucun ressentiment à ceux qui l'ont déchirée. Je sçais que la malignité dira que la Duchesse étoit ravie que le Public sçût qu'elle avoit attaché à son char plusieurs Amans distingués par leur mérite & par leur naissance, que c'étoient autant de titres de sa beauté. Que les Dames sacrifient facilement à ces titres-là ceux de leur vertu; qu'ainsi la Duchesse n'avoit aucun ressentiment d'une injure qui flatoit sa vanité. Est-ce qu'il ne s'élevera point pour le sexe quelque zelé & habile défenseur qui fera taire la malignité ? Plusieurs Dames l'attendent comme les Juifs attendent le Messie.

De peur de te rendre serieux, je n'ose pas dire que j'ai ri de tout mon cœur du rendez-vous du Duc d'Yorck avec la femme de Southask. L'Auteur dit agréablement *que le Diable qui ne* page 204. *devroit pas être malin dans cette rencontre amena Southask.* Ce Milord alloit interrompre ces Amans; mais Talbot qui ne le connoît point pour

être l'époux de cette Dame, & qui croit seulement qu'il en est Amant, lui apprend qu'il a un terrible rival : il le met dehors, en lui disant qu'il est trop son ami & son serviteur pour ne le pas chasser, & il lui conseille d'aller chercher fortune ailleurs. Lubin dans George Dandin chasse ce mari incommode, en lui faisant confidence de son infortune : Pardonne-le moi, si je dis que ces sortes de confidences faites à des maris dans de pareilles conjonctures sont fort réjouissantes. Entre nous tu en dois rire pour ton honneur & le mien ; car ton sérieux feroit croire d'étranges choses. L'aventure des Mémoires me paroît plus jolie que celle de George Dandin, parce que la méprise me plaît davantage dans un homme d'esprit que dans un sot. Je ne doute point qu'elle ne fît un grand effet sur le théâtre. Revenons aux maris, pourquoi rit-on de les voir trompés ? Pourquoi les femmes vertueuses en rient-elles ? C'est le levain d'Adam qui nous fait applaudir au crime que nous condamnons au fond du cœur. Que de gens dans qui ce levain-là a corrompu toute la masse ! A la bonne

heure que l'on rie quand l'on voit trompés certains maris jaloux, bizarres, ridicules. Ces tromperies sont naturellement si plaisantes, que le récit qu'on en fait, nous prend d'abord par les entrailles : mais de rire de voir tromper un mari honnête homme, franchement cela n'est pas bien. Je trouve ce ris-là féroce ; c'est insulter au malheur d'un homme qui ne l'a pas mérité. Tu dois d'autant plus être content de mes réflexions, que tu vois que je parle de l'abondance du cœur.

L'Auteur paroît avoir battu le pays de l'amour ; c'est le jugement que j'en ai ouï porter à une femme plus habile que moi. Hamilton amoureux de Madame Chesterfield, apprend qu'elle le trompe : il lui écrivit une Lettre très-piquante ; mais en la lui rendant, il est tout d'un coup désarmé, parce qu'elle lui serre la main. *Il lui sembla alors*, dit l'Auteur, *qu'il n'y avoit rien de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit, il auroit voulu ravoir sa Lettre.* On prétend qu'on ne peut mieux dépeindre ce qui se passe dans le cœur en une pareille conjoncture. page 220.

Rien ne me paroît plus délicat &

plus naturel que le langage que Madame Chesterfield tint le lendemain
page 221. à Hamilton. *N'est-il pas vrai*, lui dit-elle, *que vous êtes dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit, vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez & vous la craignez également, je vous en ai pourtant fait une!* Ce discours de Madame Chesterfield vaut mieux que la Lettre qu'elle avoit écrite à Hamilton. Ce Seigneur y fait une réponse pleine d'excuses. L'Auteur
page 223. s'écrie: *que cette Lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon, que quand on offense.* Rien n'est plus vrai que cette réflexion. La colere prête son feu à l'imagination: d'un seul trait on fait alors une peinture; mais le regret d'avoir fait une faute refroidit nos pensées, notre esprit nous abandonne quand il faut nous humilier.

L'Auteur s'écarte quelquefois de la nature. Car il n'est point vrai, com-
page 226. me il le dit, *que le dépit & le ressentiment s'allument dans un cœur amoureux, à mesure que la tendresse s'y éteint.*

Au contraire la tendreſſe s'augmente alors, quoique la bienveillance diminue. C'eſt un amour qui devient violent, furieux ; le dépit le nourrit bien loin de l'éteindre. Jamais une infidéle n'eut aux yeux d'un Amant tant de charmes que dans le tems qu'il eſt le plus piqué. Nous ne connoiſſons véritablement le prix d'un bien que lorſqu'il nous échape. Hermione dans Andromaque aime Pyrrhus avec fureur dans le tems qu'elle croit qu'il eſt perdu pour elle. Racine ce grand maître qui ſçait ſi bien manier les paſſions, nous dépeint dans Hermione irritée toute la violence de l'amour. Elle conſpire la perte de Pyrrhus ſéduite par ſon dépit, mais dès qu'elle apprend la mort de ce Prince, elle ne lui peut ſurvivre ; la paſſion peut-elle aller plus loin ? Une preuve que le dépit ne fait qu'allumer la tendreſſe, c'eſt qu'on eſt déſarmé par le moindre retour de la perſonne infidelle, & c'eſt ce que ſçavent ſi bien repréſenter les Auteurs qui connoiſſent la nature, témoin Moliere. L'Auteur lui-même ne nous montre-t-il pas Hamilton déſarmé, parce que Madame Cheſterfield lui ſerre la main ? Il

nous dépeint le Roi d'Angleterre saisi d'un violent dépit contre Mademoiselle Stuart ; elle le rappelle néanmoins très-facilement, & le dépit n'a servi qu'à rendre les empressemens du Roi plus vifs. C'est dans ces occasions que l'on peut dire ce que Madame Chesterfield écrit si naturellement à Hamilton, *que je vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur !* Aussi voit-on les habiles coquettes être si tranquilles dans les orages de dépit de leurs Amans. Elles sçavent que la même passion qui a excité la tempête rappellera le calme.

page 426.

page 241.

La vengeance que Madame Chesterfield prend d'Hamilton est si plaisante, qu'on aime mieux rire du tour qu'elle lui joue que de le plaindre. Ce rendez-vous qui s'évanouit, le bonheur imaginaire de cet Amant qui se dissipe, cela est assez de mon goût. Ces tours-là seroient plus fréquens s'ils ne coutoient pas tant aux coquettes. On n'aime pas à se venger quand on paye la moitié des frais de la vengeance.

L'Histoire de Marion de Lorme est un agréable Episode. Cette Anti-Vestale conserve bien son caractére,

lorsqu'elle

lorsqu'elle dit au Chevalier de Grammont : *Quand je vous aurois donné cinquante rendez-vous, c'est à moi de les tenir, si je veux, & à vous de vous en passer si je ne veux pas.* Ces coquettes outrées font tort aux coquettes mitigées. Otez la peine de conquérir, vous ôtez la gloire; ôtez la gloire, vous ôtez le plaisir. Que diras-tu de cette petite morale éveillée? C'est une étincelle de ce feu que j'ai dans l'esprit qui ne s'attache chez moi qu'à la superficie de l'ame. Ce sont de ces feux follets qui voltigent sans cesse, mais qui ne conduisent Dieu merci personne au précipice. page 253.

Mais puisque me voilà sur la morale éveillée, je viens à ce joli cas de conscience qui est proposé dans ces Mémoires au sujet d'une aimable femme. *Puisque son époux*, dit l'Auteur, *aimoit mieux vaquer aux études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme; il lui doit être permis d'écouter quelque Amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison; de maniere que le malin esprit n'eût rien à voir dans cette affaire.* page 334.

Qu'est-il besoin d'exposer ce cas de la maniere la plus favorable ? puisque le seul Casuiste que les coquettes consultent, c'est leur cœur, & ce Casuiste-là décide toujours au gré de leurs désirs. Je voudrois du moins qu'elles ne condamnassent leurs maris qu'après leur avoir donné le tems de s'amender. Puisque j'ai épousé un Avocat, je puis bien parler chicane ; je voudrois qu'elles ne pussent lever un défaut contre leurs époux, qu'après certains délais les maris pourroient encore purger le défaut. Ne défigurai-je point les termes de l'art ? Il faudroit donc qu'il y eût un Code pour l'amour. Mais on prendroit garde que ce Code n'eût le même sort que celui des Ordonnances, où la chicane, comme je t'ai ouï-dire plusieurs fois, a trouvé de nouvelles ressources.

L'aventure de la Monsery est narrée avec beaucoup d'agrémens. Voici comment l'Auteur décrit la maniere dont on habilla cette ennemie des graces.

page 355. *Ce n'étoit pas trop de l'adresse de Mademoiselle Hamilton & de sa cousine Withnel pour mettre quelque sorte de symmétrie dans la taille de la Monsery, dont la grossesse étoit fort avancée. Mais*

ayant fait tenir un oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jetté sur la gauche, elles penserent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit la mieux du monde. Un génie plaisant, habille ses moindres récits des livrées de la plaisanterie.

Voici l'aventure du Bal. *Ce fut donc en se demenant d'une maniere peu discrete que l'oreiller de la Monsery se défit sans qu'elle s'en apperçût. Il tomba dans le beau milieu de la premiere danse, le Duc de Boukinkam qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'envelopa de son juste-au-corps, & contrefaisant les cris d'un nouveau né, il alloit demandant une nourrice parmi les filles d'honneur de la Reine pour le pauvre petit Monsery .... Après cet accident, la Monsery étoit efflanquée du côté droit & biscornue de l'autre.* Rien n'est plus propre à faire rire, la gravité même, que cette petite histoire. Faire chercher au Duc de Boukinkam une nourrice parmi les filles d'honneur de la Reine; cela s'appelle servir à la malignité du Lecteur un mets bien friand. Ibid.

La description de la noce de cam-

pagne d'un Gentilhomme eſt trés-comique. *Ces livrées tranchantes, ce clinquant rouillé, ces paſſemens ternis, ce taffetas rayé.* Tout cela marque parfaitement le mauvais goût de la campagne : mais que veut dire l'Auteur avec *ces petits yeux & ces groſſes gorges que l'on voyoit par tout ?* Comme ſi la nature plaçoit plutôt ce qu'elle a de beau, dans les femmes de Ville, que dans les femmes de campagne. Car je ne veux pas abandonner entiérement le parti de ces dernieres, puiſque ma deſtinée m'oblige de vivre à la campagne. La beauté eſt rare, & la laideur eſt commune par tout; je dois pourtant dire que l'air & les manieres diſtinguent la Ville de la Campagne; Paris de la Province: je m'imagine auſſi que par-là la Cour eſt diſtinguée de Paris, & qu'elle lui rend avec uſure le mépris qu'il a pour la Province.

page 377.

Cette Mariée qui avoit *quatre douzaines de mouches & dix ſerpenteaux de ſes cheveux qui déroboient preſque la vue de ſon viſage;* tout cela me paroît vraiſemblable : car je comprens fort bien qu'une femme de campagne peut pouſſer juſques-là le ridicule de ſon ajuſtement.

Je ne dois pas oublier la confusion de Termes, lorsque le Chevalier de Grammont reconnoît sur le Marié l'habit que ce valet lui avoit volé. Les raisons que Termes apporte pour se justifier, sont originales. Il décharge son chagrin sur le Marié, en disant fort plaisamment, *que ces cocus-là se fourrent par tout.* page 381. Au moins ce n'est pas moi qui me sers de cette épithéte à double face, car elle est triste & plaisante; c'est Termes qui l'emploie, prens-y garde. Après tout, je puis bien avoir ce mot-là sur la langue, sans l'avoir dans la tête, ou, si tu l'aimes mieux, sans l'avoir dans le cœur.

On peut dire en général que l'Auteur a découvert dans la plaisanterie plusieurs veines nouvelles. Il est tems de venir aux portraits, rien n'est si difficile selon moi, que ce genre d'écrire, il faut saisir l'air de la ressemblance, il faut trouver des expressions qu'il semble que la langue refuse. Le Peintre peint plus le visage que l'ame; l'Ecrivain peint plus l'ame que le visage. On peut transporter sur la toile ce que les yeux apperçoivent: mais comment dépeindre ce qui ne tombe

pas sous les sens ? Il ne suffit pas à un Ecrivain en peignant une personne de dire comment elle est, il faut qu'il le dise d'une maniere nouvelle. Voici comment l'Auteur peint Mademoi-
page 40. selle Saint-Germain. *Elle laissoit aller ses agrémens comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la nature. Son esprit, son humeur étoient faits pour assortir le reste, tout y étoit naturel, tout y étoit agréable, c'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance, tout cela couloit de source, point d'inégalité.* Il dit plus bas de la même personne :
page 52. *Ses agrémens multiplioient à vue d'œil, elle se couchoit avec mille charmes, & le lendemain elle paroissoit avoir quelque chose de nouveau. La phrase de croître & d'embellir sembloit n'avoir été faite exprès que pour elle.*

L'Auteur dit dans le portrait de
page 40. Madame Senante, *qu'elle passoit pour blonde*, & il ajoute finement, *qu'il ne tenoit qu'à elle de passer pour rousse :* mais continue-t-il, *elle aimoit mieux se conformer au goût du siécle, que de respecter celui des anciens.* Il donne à cette belle blonde, *un mari que la sagesse même eût fait conscience d'épargner.*

La force de l'exagération montre bien l'excès du ridicule du mari. C'est dommage que l'Auteur n'ait pas une autorité suprême, il accorderoit facilement des lettres de dispense, de fidélité aux femmes qui ont des époux ridicules.

Mais le pinceau de l'Auteur n'est pas seulement propre à peindre de belles femmes, il réussit également dans les portraits des grands hommes. Il dit du Cardinal Mazarin : *Que sa politique n'étoit ni sanguinaire ni vindicative ; que ses maximes favorites étoient d'assoupir le mal plutôt que d'employer les derniers remédes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur l'ennemi ; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien, & de pousser la minorité aussi loin qu'il lui seroit possible.* page 79.

Le portrait de la Cour de Cromwel est bien touché. *Une partie de la Noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale : tout cela n'offroit que des objets tristes & serieux dans la plus* page 107.

belle Ville du monde. Paris ne passera pas ce dernier titre à Londres.

Le Roi d'Angleterre est peint en beau, le Duc d'Yorck n'auroit pas été content de son portrait, la Duchesse son épouse est ornée dans le sien de belles qualités ; c'est la mere de la Reine Marie & de la Reine Anne.

Rien ne marque mieux la beauté & la richesse de l'esprit que la variété que l'on répand dans un Ouvrage. Elle régne dans les portraits des Seigneurs de la Cour d'Angleterre. L'Auteur dit délicatement du Chevalier de
page 112. Barclai, favori du Roi, *qu'il étoit si poli qu'il paroissoit humilié par la faveur.* En parlant de l'aîné des Hamilton, il
page 113. dit : *Que personne n'étoit si coquet ; mérite*, ajoute-t-il, *que l'on comptoit pour quelque chose dans une Cour qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie.*

Voici le portrait qu'il fait d'un génie borné ; c'est de Germain dont
page 114. il parle. *Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit.*

Mais venons aux portraits des fem-

mes, je les rapporte ici, parce que ce ſont des morceaux que tu ne ſeras pas fâché de voir raſſemblés. Je choiſirai les meilleurs traits. C'eſt charmer un pareſſeux comme toi que de lui faire voir pluſieurs belles choſes d'un coup d'œil.

Voici la Midleton. *On s'endormoit aux ſentimens de délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre. Elle ennuyoit en voulant briller, à force de ſe tourmenter elle tourmentoit les autres, & l'ambition de paſſer pour bel-eſprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuſe qui ſubſiſtoit long-tems après ſa beauté.* Quel ſupplice d'eſſuyer la converſation d'un génie médiocre, qui s'érigeant en bel-eſprit, eſt toujours en embuſcade d'un bon mot, d'une belle penſée ! Ce ſont des gens qui vous fatiguent la vue en vous expoſant ſans ceſſe un doigt où brille un diamant qu'ils ont emprunté. page 127.

Voici la Warmeſtré. *Elle avoit des regards agaçans qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir.* La coquetterie elle-même avoit ſans doute établi ſon trône dans les yeux de cette Angloiſe. Ibid.

L'Auteur fait d'un ſeul trait le por-

page 129. trait de Mademoiſelle Stuart. *On ne peut gueres avoir moins d'eſprit ni plus de beauté.* Il dit encore, *qu'elle avoit un air de parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape gueres.* Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de la beauté, il faut avoir encore cet air de parure. Et les hommes conviennent qu'une femme qui raſſemble ces deux préſens de la nature & de l'art, eſt un des plus beaux ſpectacles que l'on puiſſe voir.

Un beau modéle à propoſer aux coquettes, c'eſt la Comteſſe de Caſtelmaine, qui mépriſe les bruits deſavantageux auſquels elle donne lieu par le commerce qu'elle a avec un
page 131. célébre Danſeur de corde. *En les mépriſant*, dit l'Auteur, *elle n'en parut que plus belle.* Perdre ſon honneur, mais acquérir de la beauté, cela ſe compenſe dans l'eſprit des coquettes.

L'Auteur vient enſuite à Madame Shreeſbury, qu'il dit être plus ſemillante qu'une autre ; il donne une grande idée de ſa coquetterie, en di-
Ibid. ſant que, *comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir ſeul part à ſes bonnes graces ; perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.*

Mademoiſelle Hamilton qui eſt

l'héroïne du Roman, devoit avoir le plus beau portrait, ce n'est pas pourtant celui qui est le mieux travaillé. *Le Chevalier de Grammont*, dit l'Auteur, *la vit pour la premiere fois, il s'apperçut qu'il n'avoit rien vu à la Cour avant ce moment.* Que cette phrase est belle; mais qu'elle est usée! où ne la trouve-t-on pas? Si je voulois être plagiaire, je ne voudrois pas voler une pensée commune. Puisque je suis sur cette matiere, je dirai qu'un Auteur doit pousser la délicatesse jusqu'à ne pas se servir dans un Ouvrage des pensées qu'il a employées ailleurs. Je ne reçois point l'excuse de cet Auteur, qui s'étant dérobé lui-même, disoit; qu'il avoit suivi l'exemple d'une Dame qui avoit mis à sa bague un diamant qui étoit dans son coulant. Achevons le portrait. *Elle étoit dans cet âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Epanouir* est bien mis en œuvre. *Elle avoit le front blanc, ouvert, uni, les cheveux bien plantés, dociles pour cet arrangement naturel qui coute tant à trouver, une certaine fraîcheur que les couleurs trop empruntées ne sçauroient imiter, ses yeux n'étoient pas grands; mais ses regards signifioient*

page 136.
page 137.

tout ce qu'elle vouloit. A l'égard de son esprit sans avoir de ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit. Sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Quand on a ce genre d'esprit, on brille par le feu même du bon sens.

J'ai observé que la conscience de l'héroïne du Roman est bien plus pure & plus nette au milieu des dangers de l'amour, que celle du Héros dans les revers du jeu. Mademoiselle Hamilton est peut-être la seule Vestale de ces Mémoires, & je me suis écrié en les lisant: Qu'on ôte ce réjetton de sagesse, de la compagnie de ces coquettes, elles le corrompront! Ne sois pas surpris de la vertu que l'Auteur lui attribue. Elle devoit épouser le Héros du Roman; l'épouse de ce César ne devoit pas être soupçonnée.

Le Comte de .... dont tu connois l'enjouement, a eu là-dessus une idée qui pourra te réjouir. Il prétend qu'un homme qui trompe au jeu, mérite d'être trompé à un autre jeu. Il faut,

dit-il, dans un Roman régulier que le vice soit puni ; & pour rendre la punition plus sensible, je choisirois le tems que le Chevalier exerceroit son adresse dans le jeu, alors sa maitresse ou sa femme lui feroit parcourir autant de pays qu'il en feroit voir à ceux qui jouent contre lui. Tu fais voyager ton Joueur : hé bien tu voyageras. Je placerois ensuite une moralité, c'est toujours le Comte de .... qui parle, je fermerois par cet exemple la bouche aux scélerats qui soutiennent que le crime est impuni. Que de Joueurs dupés battroient des mains pour applaudir à une morale qui seroit plus utile que celle des Quatrains de Pibrac ! mais laissons-là le Comte .... & sa plaisanterie, & revenons aux portraits.

L'Auteur peint en laid aussi heureusement qu'il peint en beau. Voici comme il nous représente Mademoiselle Blake. *Son visage étoit de la dernière fadeur, & son teint se fourroit par tout avec deux petits yeux reculés, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt ; avec ces attraits elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs.* Voilà deux *avec* qui se suivent de page 140.

près. Quelle situation humiliante que celle d'une femme extrêmement laide ! Que les hommes sont heureux d'être dispensés d'être beaux ! On les tient quittes là-dessus, pourvu qu'ils n'abusent pas du proverbe qui demande que leur laideur le cede du moins à celle du Diable. Admirez l'adresse des hommes, d'avoir fait des loix fort commodes pour eux, & de les faire passer en proverbes.

L'Auteur dit qu'il y avoit dans le vieux Roussel, *un certain mêlange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une contre l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.* page 159.

page 160. Voici le jeune Roussel, *il étoit taciturne à donner des vapeurs, un peu plus ennuyeux, quand il parloit. Le Duc de Boukinkam étoit le pere & la mere de la médisance.*

page 128. Il caractérise parfaitement les petits-Maîtres, quand il dit ; qu'ils traitoient les Anglois d'étrangers dans leur propre pays *.

Mais voici des portraits mêlés où il y a du bien & du mal. *Le visage de Mademoiselle Wels, fait comme ceux* page 274.

* M. de Boissy a employé cette pensée dans sa Comédie du François à Londres.

qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le Ciel y avoit répandu un air d'incertitude, qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Mademoiselle Hubert avoit beaucoup page 282. *de vivacité dans une imagination peu réglée, beaucoup de feux dans des yeux peu touchans.* Il y a beaucoup d'art à exprimer de pareilles oppositions dans des portraits; c'est selon moi le merveilleux de ce genre d'écrire; & le portrait de Santeul, qui est à peu près dans ce goût-là, est le chef-d'œuvre de la Bruyere.

Mademoiselle Jennings parée des pre- page 282. *miers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur, ses cheveux étoient d'un blond parfait, quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche & le reste de ses appas portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.* On ne peut pas dire plus délicatement que ses yeux n'étoient pas ses plus beaux traits. L'Auteur poursuit, *avec cette aimable figure, elle étoit toute petillante d'esprit & de vivacité.* Voici une phrase que je n'aime point, parce qu'elle me

paroît un peu précieuſe. *Ses geſtes*, dit-il, *& ſes mouvemens étoient autant d'in-promptu.* Il quitte ce ſtile-là pour en prendre un meilleur, & il continue ainſi : *Comme ſon imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penſer ; ſes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop les choſes qu'elle penſoit.* Ce pléonaſme *beaucoup trop* ne déplaît pas. A tout prendre un caractére comme celui de Mademoiſelle Jennings, eſt plus agréable dans la converſation que celui de ces génies judicieux qui ſont pareſſeux à parler ; on aime mieux dans ce tems-là une vivacité un peu déréglée, qu'un eſprit ſenſé, mais froid, qui garde ſouvent un morne ſilence.

page 282. *Mademoiſelle Blaget avoit ce teint rembruni, qui plaît tant quand il plaît.*

page 319. *Mademoiſelle Bointon avoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près.* Ces ſortes de femmes doivent être placées dans une perſpective, celle du théâtre leur ſeroit avantageuſe.

Le portrait à mon ſens qui eſt le

chef-d'œuvre de cet Auteur, tant il paroît vrai & naturel; c'est celui de Madame de Withnel. *Cette Dame étoit ce qu'on appelle une beauté Angloise, toute pétrie de lys & de roses, de nége & de lait quant aux couleurs, faite de cire, à l'égard des bras, des mains, de la gorge, des pieds; mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons; mais c'étoit toujours le même visage. On eût dit qu'elle le tiroit tous les matins d'un étui, pour l'y mettre en se couchant, sans s'en être servi toute la journée. Que voulez-vous? la nature en avoit fait une poupée dès son enfance, & poupée jusqu'à la mort, resta la blanche Withnel.* Cette belle Angloise étoit en divorce avec les graces. Sans elles la beauté même ne peut plaire, avec elles la laideur est agréable, témoin cette Demoiselle de Bretagne qu'on appelloit la belle laide, parce que malgré ses traits irréguliers, les graces l'animoient jusques dans son sommeil. Ah le beau fard que celui qu'elles donnent! page 342.

Un portrait qui est beau, parce qu'il est horrible; c'est celui du Prince Robert. *Poli jusqu'à l'excès, quand l'occasion ne le demandoit pas, fier, & même* page 352.

brutal, quand il étoit question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir; mais dans sa mauvaise humeur, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé. L'Auteur dit du Duc de Mont-
page 387. mouth, *que chaque trait de son visage avoit son agrément & sa délicatesse particuliere.* Parler des portraits de ces Mémoires, c'est les montrer par le bel endroit. L'Auteur a réussi dans un ouvrage fort difficile, & où ce semble il n'y a point de régles.

Quoique je sois une Provinciale, pour ne pas dire une campagnarde, je sens qu'il a des expressions qui prouvent qu'il a un usage du grand
page 175. monde. *Hydepark est le cours de Londres: tout ce qui avoit de beaux yeux & des équipages s'empressoit à ce rendez-vous.* Il a l'art de faire valoir une expression proverbiale, en parlant de Mademoiselle Jennings, qui ne recevoit point les lettres de ceux qui l'ai-
page 286. moient; il dit: *Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffroit point le papier.*

Je ne devois pas oublier la louange délicate qu'il donne au Chevalier de

Grammont. *Les Généraux*, dit-il, *le trouvoient dans toutes les occasions où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres.* page 33.

Cet Auteur aime l'antithése : j'ai toujours pensé qu'il falloit user sobrement de cette figure, que dès qu'on l'employoit fréquemment, le stile devenoit affecté. Il se brise contre un autre écueil, il donne quelquefois dans le précieux. Je t'ai oui-dire plusieurs fois que le sublime étoit voisin du ridicule. Je pense aussi que les expressions délicates sont voisines de celles qui sont précieuses. On veut pousser un peu trop loin la délicatesse d'une pensée, l'on tombe dans le raffinement, l'on devient précieux.

Il ne régne pas dans ces Mémoires une grande pureté de stile, & je soupçonnerois que l'Auteur est étranger, car il n'est pas encore bien familier avec le génie de notre langue. J'ai eu plusieurs scrupules sur des constructions de phrase, sur des répétitions, qui certainement ne sont pas en grace, ces fautes-là fourmillent dans ce Livre. La discussion que j'en ferois seroit séche & te fatigueroit.

Je m'en tiens aux remarques que j'ai faites. Je pense que dans ces Mémoires il y a d'excellens morceaux ; mais les parties de cet Ouvrage ne composent pas un tout fort régulier. J'en ai assez dit à un Docteur comme toi, je t'ai tenu ce que je t'avois promis. Je t'ai promis aussi une Lettre tendre, mais j'ai des raisons pour ne pas payer. Quel profit retirerois-je de ma tendresse ? Tu es à cent lieues de moi, cela s'appelleroit tirer des coups perdus ; approche-toi, je pourrai mieux viser à ton cœur. Adieu, mon Seigneur & mon Maître, C. D. P.

Sur le Tombeau des Grands.

Vers grands & nobles.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flateurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Fit leurs Adorateurs.

MALHERBE.

Le bien de la Fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable :
Plus on est élevé, plus on court de dangers,

Les grands Pins ſont en butte aux coups de
la tempête,
Et la rage des vents briſe plutôt le faîte
Des Palais de nos Rois, que des toits des
Bergers.

RACAN.

Corneille dans Cinna en faiſant raconter à ce Romain la conjuration contre Auguſte, le fait ainſi parler :

Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, & d'Empereur,
Vous euſſiez vu leur front s'enflammer de
fureur,
Et dans un même inſtant par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de
colere.

Racine fait dire à Porus ſur Aléxandre.

Loin de le mépriſer j'admire ſon courage,
Je rens à ſa valeur un légitime hommage ;
Mais je veux à mon tour mériter les tributs,
Que je me ſens forcé de rendre à ſes vertus.
Oui, je conſens qu'au Ciel on éléve Aléxandre :
Mais ſi je puis, Seigneur, je l'en ferai deſcendre ;
Et j'irai l'attaquer juſques ſur les Autels,
Que lui dreſſe en tremblant le reſte des
mortels.

Porus dit encore :

L'honneur parle, il suffit, ce sont-là nos
oracles,
Les Dieux sont de nos jours les Maîtres
souverains ;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos
propres mains
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres
suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels
comme eux-mêmes ;
Et laissant faire au sort, courons où la
valeur
Nous promet un destin aussi grand que
le leur.

Ne trouve-t-on pas dans ces Vers que Racine est devenu Corneille ?

Vers tendres & naturels.

¶ On a eu raison de donner pour modéles de Vers tendres, ces Vers que Segrais met dans la bouche d'un Amant qui veut fléchir sa Maitresse.

Arrête fugitive : Hé quoi, suis je à tes yeux
Un Tigre dévorant, un monstre furieux ?
Ce que tu crains en moi n'est rien qu'une
étincelle
Du beau feu qui t'anime & qui te rend si
belle,
Mais il brule en tes yeux & brule dans mon
cœur,
Il cause ta beauté comme il fait ma langueur.

¶ Voici des Vers de Quinaut, qui sont fort naturels & fort tendres.

Vous juriez autrefois que cette onde rébelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine,
C'est le même penchant qui toujours les entraîne,
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Ce qu'il fait dire à Pluton est encore fort tendre.

Je suis Roi des Enfers, Neptune est Roi de l'Onde,
Nous regardons avec des yeux jaloux
Jupiter plus heureux que nous.
Son Sceptre est le premier des trois Sceptres du monde :
Mais si de votre cœur j'étois victorieux,
Je serois plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers dans une paix profonde,
Que Jupiter le plus heureux des Dieux,
N'est content d'être Roi de la terre & des Cieux.

¶ La tendresse anime ces Vers de Bachaumont & de la Chapelle.

Sous ce berceau qu'amour exprès,

Fit pour toucher quelqu'inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces Vers sur un Cyprès.
Hélas! que l'on seroit heureux,
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toujours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit toujours amoureux
Avec elle passer la vie.

¶ Voici une Poësie naturelle qui fait une peinture bien gracieuse.

Tantôt il se promene au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines,
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons:
Tantôt il se repose avecque les Bergeres,
Sur des lits naturels de mousse & de fougere,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

RACAN.

Vers qui sont vrais. ¶ Regnier le Satyrique fait une peinture bien naturelle de ces Poëtes, qui comme dit Boileau, *pour un bon mot vont perdre vingt amis.*

Il parle librement, il a le mot pour rire;
Mais au reste après tout c'est un homme à Satyre;

Vous

Vous croiriez à le voir qu'il vous veut adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous deshonorer.
Ces hommes médisans ont le feu sous la lévre,
Ils sont patelineurs, prompts à prendre la chevre,
Et tournent leur humeur en bizarres façons,
Puis ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.

Despréaux dit fort naturellement :

La simplicité plaît sans étude & sans art;
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.

¶ Voici des Vers qu'on peut appeller vrais, semblables à ces tableaux dont la vérité fait le principal ornement.

Nous autres faiseurs de chansons
De Phébus sacrés nourrissons,
Peu prisés au siécle où nous sommes,
Sçaurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.

VOITURE.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat,

Ce feroit paroles exquifes,
Si c'étoit un Grand qui parlât.

MOLIERE.

Je ne prens point pour vertu
Les noirs accès de trifteffe
D'un Loup garou revêtu
Des habits de la Sageffe.
Plus légere que le vent,
Elle fuit d'un faux Sçavant
La fombre mélancolie,
Et fe fauve bien fouvent
Dans les bras de la folie.

ROUSSEAU.

Aux ardeurs de mon bel âge,
L'Amour joignit fon flambeau,
Mes ans de ce Dieu volage
Ont fait tomber le bandeau :
J'ai vu toutes mes foibleffes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles Maitreffes,
Envvré de leurs careffes,
Je ne les poffedois pas.

CHAULIEU.

¶ Moliere fait parler dans ce caractére de vérité Chrifale un bon Bourgeois, à des Sçavantes ridicules.

Vos Livres éternels ne me contentent pas,
Et hors ce gros Plutarque à mettre mes rabats,

Vous devriez bruler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux Docteurs de la Ville.

Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire:
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brule mon rôt en lisant quelque Histoire,
L'autre rêve à des Vers quand je demande à boire:
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, & ne suis pas servi.

Et le raisonnement en bannit la raison.

Voilà d'où le Grondeur a tiré cette pensée, lorsqu'il dit:

J'aime bien un Valet raisonnable, mais non pas un Valet raisonneur.

¶ Chrisale défend sa servante que sa femme veut chasser, parce qu'elle a dit un mauvais mot.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas.
J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant les herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et rédise cent fois un bas ou méchant mot,

Que de bruler ma viande, ou saler trop
mon pot.
Je vis de bonne soupe & non de beau langage :
Vaugelas n'apprend point à faire un bon
potage,
Et Malherbe & Balsac si sçavans en bons
mots,
En cuisine peut-être auroient été des sots.

¶ Voiture dit fort sensément au grand Prince de Condé :

Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort,
Et Seigneur, c'est fort peu de chose
Qu'un demi Dieu quand il est mort.

¶ L'Abbé de Chaulieu dit avec beaucoup d'agrément qu'il se laissa gagner par Bacchus & par l'amour.

J'avois juré, quelque cher qu'il m'en conte,
De par le Chef de Monsieur Saint Martin,
Que pour guérir les douleurs de ma goute,
Je ne boirois de mes jours plus de vin.
Bien me trouvois de ce sage régime.
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà * ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Aï ne faisoit que de naître.
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux !
A peine le vis-je paroître,

* *Jà*, vieux mot, qui signifioit ou maintenant ou deja.

Que soudain de ma bouche il passa dans mon
cœur,
Il y remit battement & chaleur;
Puis réchauffant tout à coup ma pensée,
Par l'eau déja toute glacée,
Il rappella par ces douces vapeurs,
Muses & Vers, d'aimables rêveries,
Les bois, les fleurs, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs:
Mieux fit encor, me rappella vos charmes;
De nos plaisirs le tendre souvenir.
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant qu'autrefois tant de lar-
mes,
Entre nous deux n'avoient pu retenir,
Et jurai bien, soit folie, ou sagesse,
Que passerois avec ces fripons-là,
Quelques beaux jours qu'encor me laissera
Le triste hiver qu'on appelle vieillesse.

¶ On trouve dans Quinaut plusieurs Vers purs & harmonieux, témoins ceux-ci: *Vers purs & harmo-nieux.*

Les superbes Géans armés contre les Dieux,
Ne nous causent plus d'épouvante,
Ils sont ensevelis sous la masse pésante
Des Monts qu'ils entassoient pour attaquer
les Cieux,
Nous avons vu tomber leur Chef audacieux,
Sous une montagne brulante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mouvante.

Ce dernier Vers est d'une grande beauté.

¶ J'aime bien encore ces Vers du Marquis de la Fare.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille & délicate,
Qui lui fit savourer la molle oisiveté.

Passages de l'Ecriture Sainte.

¶ Je l'ai déja dit, & je ne me puis passer de le redire. Nulle part on ne trouve des images plus vives & de plus beaux traits de Poësie que dans l'Ecriture-Sainte. C'est la source des pensées sublimes & des figures nobles. Dieu dit dans Isaie, ch. 66. ℣. 1. *Hæc dicit Dominus : Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum; quæ est ista domus, quam ædificabitis mihi ?* Le Seigneur dit, Le Ciel est mon trône, & la terre l'escabeau de mes pieds; quel Temple m'éleverez vous ? Pour exprimer la joie extrême dont Jérusalem sera remplie, le Seigneur dit dans le même chapitre, ℣. 10. 11. 12. 13. 14. *Lætamini cum Jerusalem, ut sugatis, & repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis & deliciis affluatis ab omnimodâ gloriâ ejus. Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis,*

& quasi torrentem inundantem gloriam gentium, quam sugetis : ad ubera portabimini, & super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ego consolabor vos, & in Jerusalem consolabimini : videbitis, & gaudebit cor vestrum, & ossa vestra quasi herba germinabunt. Réjouissez-vous avec Jérusalem, afin que vous suciez & que vous vous remplissiez du lait de l'alégresse qui est dans sa mammelle, & qu'en étant alaités vous soyez enivrés de délices, vous regorgiez de toute sa gloire. Je répandrai sur Jérusalem comme un fleuve de paix, comme un torrent qui l'inondera & où se perdra la gloire de toutes les autres Nations : vous vous en nourrirez, & vous vous attacherez aux mammelles de Jérusalem, qui comme une mere tendre vous tiendra sur ses genoux & vous caressera. Je conspirerai avec Jérusalem pour vous rendre heureux, & votre cœur sera livré à la joie, & vos os même germeront comme une plante nouvelle.

Y a-t-il rien de plus éloquent que cette plainte que le Seigneur fait contre Jérusalem dans Jérémie, ch. 2. ℣. 12. 13. *Obstupescite Cœli super hoc,*

& portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus : duo enim mala fecit populus meus : Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, & foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. Cieux, soyez frapés d'étonnement, portes du séjour céleste, quelle doit être la véhémence de votre désolation! Mon peuple a commis deux grands maux, il m'a abandonné, moi qui suis la vraie source d'une eau vive & pure, & il s'est creusé des cîternes qui sont comme des vaisseaux percés, dont l'eau s'échape de tout côté. Voilà des images qui se gravent profondément dans l'esprit & dans le cœur.

Cette expression : Il est couvert d'ignominie, est tirée de l'Ecriture-Sainte. *Operiet nos ignominiâ nostrâ.* Jérémie, ch. 3. ℣. 25.

Sur Corneille & sur Racine.

¶ Racine a été plus jaloux de sa gloire que Corneille ; il n'a rien voulu donner de médiocre au Public. Il fut si mécontent du discours qu'il fit à sa réception à l'Académie, qu'il ne l'a point fait paroître, quelque instance que lui fît là-dessus l'Académie, qui lui témoigna même qu'elle étoit offensée de son refus. Mais peut-être

que sa gloire souffre autant par le préjugé qu'il a donné contre ce discours, que s'il l'avoit fait imprimer. Nul ouvrage plus difficile que le discours qu'un nouvel Académicien doit faire à sa réception. Il faut louer le Cardinal de Richelieu, le Chancelier Seguier, Louis XIV. dont les éloges sont épuisés. Il faut pourtant, si l'on veut briller, dire des choses nouvelles : quel écueil ! Quoi de plus pitoyable que le discours que fit le grand Corneille lorsqu'il fut installé dans la place d'Académicien. Despréaux, ce grand Critique, si amer, si épineux, quel remerciment à l'Académie nous a-t-il donné ? Rien n'est plus commun, on y cherche Despréaux sans le trouver. Racine nous a bien dédommagé du discours dont il nous a privés, puisqu'il nous a donné celui qu'il prononça lorsque Thomas Corneille fut reçu : là, il a déployé les trésors de l'éloquence ; louant le grand Corneille, il a atteint son sujet, & son éloquence est de niveau avec le mérite de ce Poëte.

¶ Le grand Prince de Condé demanda un jour à Racine ce qu'il pensoit de Corneille ; Racine lui répon-

dit qu'il s'estimoit heureux que son nom marchât après celui de ce grand Poëte. Vous le dites par modestie, lui repartit ce Prince; mais je ne vous dissimulerai point que vous ne nous paroissez un grand Tragique, que parce que vous avez eu l'adresse de monter sur les épaules de Corneille.

¶ Ce grand Prince aimoit Nicomede; quand il alloit à la Comédie, il demandoit toujours qu'on jouât cette Piéce; elle ne se soutient que par la noblesse des sentimens. Laodice qui aime Nicomede, est une Héroïne que l'amour qu'elle avoit pour ce Héros a formée. Elle pense & parle comme lui; l'Héroïsme frape extrêmement dans une femme. Nicomede étoit la Piéce favorite de Corneille; ce n'est pourtant pas sa plus belle Tragédie. Ainsi un pere a une prédilection pour un de ses enfans qui ne sera pas le plus parfait. Despréaux qui a cru bien louer Racine en lui disant, qu'il sçavoit consoler Paris de la vieillesse de Corneille, a voulu insinuer que Racine étoit supérieur à Corneille, en disant que non-seulement on ne trouvoit point mauvais qu'on lui comparât Corneille; mais qu'il se trouvoit

même quantité de gens qui le lui préféroient. Tant pis pour ceux qui donnent cette préférence à Racine qui en auroit rougi lui-même. Je dirai avec un Poëte qui parloit d'une représentation d'Andromaque où il assista :

Qu'on mette en un creuset Racine & tous ses Vers,
Pour qui ses partisans ont tant crié merveille ,
On n'en tireroit pas une once de Corneille.

Corneille sera toujours Corneille, c'est-à-dire, supérieur à Racine, malgré Despréaux & quelques zélés partisans de ce dernier Tragique.

¶ Rien n'est plus éloquent que le plaidoyer du vieux Horace, qui est obligé de défendre son fils victorieux, dont on demande la mort, parce qu'il a tué sa sœur qui lui a reproché sa victoire.

Lauriers sacrés, rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait cheoir les méchans sous la main du Bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme,

Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être
Rome ?

Il s'adresse ensuite à celui qui poursuit la mort de ce Héros, il lui dit :

Di, Valere, di-nous, puisqu'il faut qu'il
périsse,
Où pense-tu choisir un lieu pour son supplice ?
Sera-ce entre les murs que mille & mille
voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors de ces murs, au milieu de ces
places,
Qu'on voit fumer encore du sang des Curiaces ?
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ
d'honneur,
Témoin de sa vaillance & de notre bonheur ?
Rien ne peut dérober l'éclat de sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de
sa gloire.

Cette interrogation est peut-être un des plus grands mouvemens que l'éloquence ait jamais produit.

Une imprécation poussée avec la derniere force, est celle que Camille fait éclater dans cette Piéce, lorsque Horace son frere lui apprend qu'il a tué son amant pour sauver la gloire de Rome.

Rome l'unique objet de mon reſſentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler ton amant,
Rome qui ta vu naître, & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés,
Sapper ſes fondemens encor mal aſſurés!
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie,
Que cent peuples unis des bouts de l'Univers,
Paſſent pour la détruire, & les Monts & les Mers,
Qu'elle même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles!
Que le courroux du Ciel allumé par mes veux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feu!
Puiſſai-je de mes yeux voir tomber cette foudre,
Voir ſes maiſons en cendre & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir!

Voilà le comble de la fureur. L'amour dans les accès d'un violent déſeſpoir ne peut s'exprimer avec plus d'énergie.

¶ Mademoiſelle Princeſſe de Dombes préſenta à Louis XIV. M. de Seve-Laval, Premier Préſident de ſa Souve- Mademoiſelle appellée Madame.

raineté. Ce Magiſtrat en la remerciant devant le Roi, l'appella Madame ; les Courtiſans ſe mirent à rire : Vous vous trompez, leur dit le Roi, M. de Seve en parlant à Mademoiſelle doit l'appeller Madame, parce qu'il parle à ſa Souveraine.

Quel eſt le rolle du mari & de la femme.

¶ Un Artiſan battoit ſa femme, je voulus mettre les holas, j'appaiſai la querelle ; je demandai enſuite au mari pourquoi il en étoit venu à cet excès : C'eſt parce que, dit-il, ma femme ne veut pas être la Maitreſſe ; ce ſujet-là me parut nouveau. Oui, Monſieur, reprit le mari, elle veut être le Maître & ne veut pas être la Maitreſſe, elle veut repréſenter mon perſonnage, au lieu de jouer le ſien.

Caractére d'un Sçavant.

¶ M. Hacode eſt un abyme de ſcience, mais dans le commerce ordinaire de la vie, il ſemble qu'il n'ait pas le ſens commun. Son eſprit élevé dans les plus hautes régions des ſciences n'en deſcend jamais qu'il ne rempe à terre ; il ne s'abaiſſe point qu'il ne faſſe une chute pitoyable ; il eſt naïf, ingénu, crédule, badin, mauvais plaiſant. On a dit de lui, Otez-lui ſa ſcience, c'eſt l'homme du monde le plus ſtupide.

¶ Le Théâtre Italien fait cette définition bizarre d'une femme. Portrait d'une femme.

Voulez-vous sçavoir ce que c'est qu'une femme, figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux & qui choque la raison, qui plaît & qui rebute, qui est Ange au-dehors, Harpie au-dedans : mettez ensemble la tête d'une linote, les yeux d'un basilic, la langue d'un serpent, les inclinations nocturnes d'un hibou ; joignez-y le brillant du Soleil & les inégalités de la Lune ; envelopez tout cela d'une peau bien blanche, donnez-lui des bras, des jambes, *& cætera ;* & vous aurez une femme bien complette. Voilà un grotesque bien capricieux. J'aime mieux la définition que le même théâtre Italien fait d'un Amant :

C'est un animal qui s'approche en chien couchant, qui mord en mâtin, & qui s'enfuit en lévrier.

¶ Ailleurs, le Théâtre Italien définit une femme, une machine parlante qui met tout en mouvement, & qui s'émeut par les ressorts de la tendresse.

¶ Arlequin dit que c'est un petit animal doux & malin, moitié caprice

& moitié raiſon. C'eſt un compoſé harmonique où l'on trouve quelquefois bien des diſſonances. Il pourſuit en diſant : C'eſt un animal timide qui ne laiſſe pas de ſe faire craindre.

Beau trait d'un Magiſtrat.

¶ M. Dugas Prévôt des Marchands à Lyon, raſſemble les qualités d'un parfait Magiſtrat. Les Boulangers ſe flatant de le gagner, lui demanderent la permiſſion d'enchérir le pain : il leur répondit, qu'il examineroit leur demande. En ſe retirant ils laiſſerent nonchalamment ſur la table une bourſe de deux cens louis ; ils revinrent ne doutant point que la bourſe n'eût plaidé efficacement leur cauſe. M. Dugas leur dit : Meſſieurs, j'ai peſé vos raiſons dans la balance de la Juſtice, & ne les ai pas trouvées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût par une cherté mal fondée faire ſouffrir le peuple : au reſte, j'ai diſtribué votre argent aux deux Hôpitaux de cette Ville ; je n'ai pas cru que vous en vouluſſiez faire un autre uſage. J'ai compris que puiſque vous étiez en état de faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas comme vous le dites dans votre métier. Voilà un exemple à propoſer à ceux qui diſpenſent la Juſtice.

Passages de l'Ecriture-Sainte.

¶ Cette figure de l'Ecriture-Sainte est belle. *Extenderunt linguam suam quasi arcum mendacii.* Ils ont tendu leur langue comme l'arc du mensonge. *Jérem. ch. 9. ℣. 3.*

Ces idées que ce même Prophête donne de la puissance de Dieu sont frapantes. *Qui facit terram in fortitudine sua, præparat orbem in sapientia sua, & prudentia sua extendit cœlos. Ad vocem suam dat multitudinem aquarum in cœlo, & elevat nebulas ab extremitatibus terræ: fulgura in pluviam facit, & educit ventum de thesauris suis*, ch. 10. ℣. 12. 13. Le Seigneur en déployant sa force a créé la terre, il l'a préparée & formée par sa sagesse & par sa prudence; il a donné aux Cieux une étendue immense. Par une seule parole il tient une mer suspendue dans l'air. Il éleve de toutes les parties de la terre des nuages, il les résout en pluies précedées d'éclairs, il tire les vents de ses trésors.

Une comparaison sensible qui persuade bien ce que Dieu veut dire à son peuple, est celle-ci: *Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas: & vos poteritis bene-*

facere, cùm didiceritis malum. Jéremie, ch. 13. ✠. 23. Si l'Ethiopien peut devenir blanc, & si le léopard peut n'avoir pas la peau bigarrée & mouchetée, vous pourrez pratiquer la vertu, quoique vous soyez formés dans l'école du vice.

Rien ne marque mieux la dépendance où nous sommes à l'égard de Dieu, que cette comparaison du même Prophête. *Et descendi in domum figuli, & ecce ipse faciebat opus super rotam: & dissipatum est vas, quod ipse faciebat è luto manibus suis: conversusque fecit illud vas alterum, sicut placuerat in oculis ejus ut faceret: & factum est verbum Domini ad me, dicens: Nunquid sicut figulus iste, non potero vobis facere, domus Israel, ait Dominus? ecce sicut lutum in manu figuli, sic vos in manu mea domus Israel.* Jérem. ch. 18. ✠. 3. 4. 5. 6. Je suis entré dans la maison du Potier qui travailloit sur sa roue; le vase d'argille qu'il avoit formé dans ses mains, il l'a détruit, & il en a fait un autre vase tel qu'il a voulu. Le Seigneur me dit alors: Ne suis-je pas comme ce Potier, & le peuple d'Israël n'est-il pas dans ma main comme l'ar-

gille à qui je puis donner la forme que je veux ?

Il n'eſt pas poſſible de lire les Lamentations de Jérémie ſans être pénetré d'une vive douleur ; puiſque c'eſt la douleur elle-même qui a pris le pinceau pour exprimer la déſolation de Jéruſalem. *Jérem. Lam. ch.* 1. ℣. 12. 14. 16. 17. 20. *ch.* 2. ℣. 1. 4. 11. 13.

O vos omnes, qui tranſitis per viam, attendite ... ſi eſt dolor ſicut dolor meus : quoniam vindemiavit me, ut locutus eſt Dominus, in die iræ furoris ſui O vous tous qui paſſez ſans vous arrêter, conſiderez s'il y a une douleur pareille à la mienne ; triſte exemple de la fureur du Seigneur ; j'ai été, ainſi qu'il l'a dit, vendangée & foulée aux pieds dans le jour que ſa colere a marqué. Les verſets ſuivans ſont des tiſſus d'expreſſions vives qui repréſentent le ſort lamentable de Jéruſalem. Cette déplorable Sion dit que ſes iniquités l'ont accablée ſous le joug, que ſes élus ont été foulés dans un preſſoir. *Vigilavit jugum iniquitatum mearum, ... impoſitæ ſunt collo meo . . . . . ut contereret electos meos : torcular calcavit.* Que ſes yeux verſent des torrens de larmes, parce que ſon

consolateur l'a abandonnée. *Oculus meus deducens aquas : quia longè factus est à me consolator.* Qu'elle a étendu en vain ses mains vers le Seigneur qui ne l'a point consolée. *Expandit Sion manus suas, non est qui consoletur eam.* Mon cœur, poursuit-elle, est renversé au-dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume. *Subversum est cor meum in memetipsa, quoniam amaritudine plena sum.*

Puis le Prophête s'écrie : Comment le Seigneur dans sa fureur a-t-il couvert la fille de Sion d'épaisses ténébres ? *Quomodo obtexit caligine in furore suo Dominus filiam Sion ?* Comment a-t-il fait descendre du Ciel & jetté contre terre celle qui étoit si brillante dans Israël ? Comment a-t-il oublié dans le jour de sa fureur celle qui lui servoit d'escabeau à ses pieds ? *Projecit de cœlo in terram inclytam Israel, & non est recordatus scabelli pedum suorum.* Il a tendu son arc comme un ennemi implacable, il a livré aux horreurs de la mort tout ce qui charmoit les yeux dans le tabernacle de la fille de Sion. Son indignation s'est répandue & a fait le même progrès que le feu. *Tetendit arcum suum,*

quasi inimicus, ... occidit omne quod pulcrum erat visu in tabernaculo filiæ Sion, effudit quasi ignem indignationem suam. Puis le Prophête revient toujours aux expressions de sa douleur. *Conturbata sunt viscera mea, defecerunt præ lacrymis oculi mei : effusum est in terra cor meum super contritione filiæ populi mei.* Mes entrailles frémissent, mes yeux sont éteints à force de répandre des larmes, mon cœur est serré & flétri en voyant la consternation de la fille de mon peuple. Il dit ensuite : A qui te comparerai-je ? à qui t'égalerai-je, fille de Jérusalem ? ta douleur est grande comme la mer ; qui sera ton Médecin ? *Cui comparabo te ? cui exæquabo te ? magna est velut mare contritio tua, quis medebitur tui ?* Tout le reste des Lamentations est sur ce ton vif, il est semé d'images qui saisissent & frapent le Lecteur.

Dieu nous menace du Médecin comme d'un fléau de sa colere. *Qui delinquit in conspectu ejus qui fecit eum, incidet in manus Medici.* Celui qui péchera en présence de celui qui l'a créé, tombera entre les mains du Médecin. *Ecclésiastique, Chapitre* 38. ỳ. 15.

Naturellement un homme eſt ennemi d'un autre homme, les liens du ſang les plus forts n'étouffent point cette inimitié, elle n'eſt que déguiſée, ou ſuſpendue, elle ſe réveille de tems en tems. *Quia filius contumeliam facit patri, & filia conſurgit adversùs matrem ſuam, nurus adversùs ſocrum ſuam: & inimici hominis domeſtici ejus.* Michée, chap. 7. ℣. 6. Le fils injurie ſon pere, la fille s'éleve contre ſa mere, & la belle-fille contre ſa belle-mere, les ennemis de l'homme ſont ceux qui habitent avec lui. Dans le verſet précédent le même Prophête dit: *Nolite credere amico, & nolite confidere in duce: ab eâ, quæ dormit in ſinu tuo, cuſtodi clauſtra oris tui.* Ne vous fiez point à votre ami, ni à celui qui vous gouverne, défendez la barriere de votre bouche contre celle qui dort dans votre ſein. Le Prophête veut déſigner une épouſe, ce conſeil eſt fort ſalutaire. Une bouche qui en baiſe une autre laiſſe ſortir dans ce moment le ſecret qui eſt ſur la langue.

Le Prophête Nahum fait une deſcription horrible de Ninive. *Væ civitas ſanguinum, univerſa mendacii dilaceratione plena: non recedet à te rapina.*

Malheur à vous Ville de sang, toute emplie des cruautés de la calomnie ; la rapine ne s'éloignera point de vous. Chap. 3. ℣. 1.

Rien n'est plus propre à bannir la défiance de la bonté de Dieu dans quelque déréglement que nous soyons plongés, que ce que dit Tobie, ch. 3. ℣. 13. *Cùm iratus fueris, misericordiam facies.* Lorsque vous serez irrité contre nous, vous nous ferez miséricorde.

On ne doit point plaisanter sur les defauts du corps.

¶ La politesse veut qu'on ne dise rien dans une conversation qui rappelle l'idée des défauts du corps des personnes à qui nous parlons. Un Magistrat borgne étoit en dispute avec un Commissaire de quartier qui étoit boiteux ; ils prirent pour Juge un de leurs amis qui leur dit d'abord : Je ne vous flaterai point, je ne suis ni pour le borgne, ni pour le boiteux ; l'ardeur de plaisanter lui fit lâcher ce Proverbe. Ce même Magistrat voulant décider seul une contestation épineuse, le même Plaisant lui dit : Croyez-moi, empruntez les lumieres d'un de vos Confreres, deux yeux valent mieux qu'un.

¶ Damon jouant à l'Ombre avec le

Noble, accusé de crime pendable, manqua de lui faire faire la bête; il lui dit ensuite sans y faire attention: Vous avez bien frisé la corde; le Noble pâlit & rougit; quand on a fait de pareilles fautes, il faut bien se garder de faire des excuses, ce seroit une seconde faute pire que la premiere.

Le Noble avoit beaucoup d'imagination; mais son feu n'étoit pas réglé: dans une de ces aventures galantes dont il a regalé le Public, il a peint d'après le Ragotin du Roman Comique de Scarron, un de ses personnages qu'il appelle Siflotin: rien n'est plus plaisant que la description qu'il fait de cet original qui étoit à cheval.

On vit venir de loin un cheval qui s'avançoit au trot, & sur lequel on ne découvroit qu'un grand chapeau qui se remuoit au mouvement de la bête; à mesure que cet objet s'avança, ils découvrirent que deux grandes jambes armées de bottines se balançoient des deux côtés comme des ressorts de pendule: ce qui fit juger que quoiqu'ils ne vissent point de corps, il devoit y en avoir un auquel ces jambes étoient

toient attachées; & en effet la monure étant plus à portée du discerneient, ils reconnurent que c'étoit M. iflotin qui pour venir à Antoni avoit mprunté l'un des plus gigantesques hevaux que la Frise eût jamais porté. ur le dos de ce cheval il avoit fait iettre une large & profonde selle, ans l'abyme de laquelle il avoit telleient emboëté ses deux bosses, que arçon de derriere couvroit le chinon de son cou, & celui de devant uchoit son menton, ce qui faisoit ie son chapeau rasant presque la selle e son cheval, servoit de couvercle à in petit corps, & le déroboit aux ux. Cela est peint & bien recheré. Ce qui frape dans ces sortes de escriptions, c'est lorsque l'Ecrivain isit jusqu'aux moindres choses, & u'il les représente avec des expresons vives & naturelles tout à la is.

¶ Rousseau fait une peinture natulle & poëtique tout ensemble de umour. Peintures vives & naturelles.

'un foible enfant il a le front timide,
ans ses yeux brille une douceur perfide;
ouveau Protée à toute heure, en tous lieux,

Sous un faux maſque il abuſe vos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble, captif, il rempe, il s'inſinue.
Puis tout-à-coup impérieux, vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur,
Les trahiſons, la noire tyrannie,
Le déſeſpoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent ſon char de ſoupçons entouré.

Peut-on mieux peindre l'hypocriſie que l'a fait ce même Poëte.

Humble au-dehors, modeſte en ſon langage,
L'auſtere honneur eſt peint ſur ſon viſage,
Dans ſes diſcours régne l'humanité,
La bonne-foi, la candeur, l'équité.
Sa cruauté paroît douce & tranquille,
Ses vœux au Ciel ſemblent tous adreſſez;
Sa vanité marche les yeux baiſſez,
Le zéle ardent maſque ſes injuſtices,
Et ſa moleſſe endoſſe les cilices.

Tour d'un filou.

¶ Un filou étoit à Paris dans une boutique, où pluſieurs perſonnes étoient aſſemblées, le Marchand à cauſe de la nuit venoit de fermer, & comme il alloit congédier tout le monde, on entama une converſation qui ſuſpendit ſon deſſein, on parloit des tours ſubtils, adroits des voleurs; le filou alors prit la parole, & dit: Meſſieurs, je vais vous raconter une

gentilleſſe d'un voleur aſſez plaiſante. Il étoit dans une Boutique comme celle où nous ſommes ; voici comme il s'y prit pour voler deux flambeaux d'argent. Le filou feignant de repréſenter ce qu'il racontoit, mit ſon chapeau ſur un bureau, prit les deux flambeaux d'argent qui y étoient, il les éteignit, en diſant que le voleur en avoit uſé ainſi, & puis, dit-il, il les emporta : notre Hiſtorien les emporta auſſi gagnant l'allée qui conduiſoit dans la rue. Il ſe déroba bien vîte à ſes Auditeurs, qui attendant qu'il revînt, furent quelque tems ſans s'imaginer que le voleur eût voulu faire un larcin ; quand ils ouvrirent les yeux, il ne fut plus tems de courir après lui.

¶ Le Guignard, dit-on, eſt un manger délicieux, on ne trouve cette eſpéce d'oiſeau que dans le Pays de Chartres. Deux Gaſcons qui aimoient les bons morceaux, ſe rendirent exprès dans cette Ville pour y manger du Guignard. Mais ils y arriverent lorſque la ſaiſon de ces oiſeaux étoit paſſée ; ils ne purent en trouver qu'un, quelque perquiſition qu'ils fiſſent ; alors l'un deux dit : Il ne faut point Gaſconnade.

le partager, il faut que l'un de nous le mange tout entier, gardons-le pour le lendemain, celui qui aura fait le plus beau ſonge mangera ſeul ce mets friand ſans en faire part à l'autre; la propoſition eſt acceptée. Nos Gaſcons après avoir ſoupé ſe coucherent. Le plus gourmand ſe leva fort matin, fit rôtir le Guignard & le mangea; il alla enſuite éveiller ſon camarade, qui dès qu'il ouvrit les yeux lui dit: Le Guignard doit être pour moi, car j'ai ſongé qu'un chœur magnifique d'Anges m'enlevoit & me conduiſoit avec pompe dans la gloire; l'autre l'interrompit, en lui diſant: Je t'ai vu quand tu prenois ton eſſor vers le Ciel, & alors ai-je dit, il ne ſe ſoucie pas du Guinard, il aura bien d'autres mets délicieux dans la gloire, & je ſuis allé dans la cuiſine, où j'ai fait mettre le Guignard à la broche; dès qu'il a été rôti je l'ai mangé en admirant le bonheur ſuprême dont tu jouiſſois.

Bon conſeil donné à un Plaideur.

¶ M. le Premier Préſident de Lamoignon avoit un Gentilhomme de ſes parens pour qui il s'intéreſſoit extrêmement: ce Gentilhomme avoit deux grands procès ſur les bras. M. de

Lamoignon assembla chez lui trois fameux Avocats, à qui il demanda leur sentiment sur les deux procès ; ces Jurisconsultes après les avoir bien examinés le Gentilhomme présent, jugerent que l'un des deux étoit bon, & que l'autre étoit mauvais. Dès qu'ils se furent retirés, M. de Lamoignon dit à son parent, voici ce qu'il faut faire, accommodons le bon procès, il ne le faut pas hazarder : dans un accommodement vous aurez toujours un parti avantageux, parce qu'on ne choisira que des arbitres habiles, au lieu que dans la Justice on compte les voix, on ne les pese point, les suffrages des ignorans prévalent par le nombre, & font gagner de mauvaises causes. A l'égard du mauvais procès, il le faut plaider, nous le gagnerons peut-être, on le sollicitera, on se servira d'un habile Avocat qui pourra faire illusion aux ignorans. En un mot il le faut risquer, parce que par l'accommodement on ne vous feroit pas un grand avantage ; le conseil fut suivi, l'événement le justifia, l'accommodement rendit presque autant au Gentilhomme que s'il avoit gagné sa cause, & le mauvais procès réussit par

hazard, grace à l'ignorance des Juges. Je regarde le procès comme un jeu, où le plus habile, où le plus heureux gagne la partie.

Trait d'un Gascon.

¶ Un Gascon Parasite qui étoit dans le Service avoit soin de se trouver toujours à la table du Général; il étoit si diligent & prenoit si bien ses mesures, que malgré la foule des aspirans il sçavoit toujours occuper une place. Le Général fatigué des assiduités de ce Gascon, voulut adroitement le chasser. Monsieur, lui dit-il, dès que le Gascon fut assis à table: Sçavez-vous faire l'Exercice? Apparemment qu'oui, dit le Gascon. Hé bien, dit le Général, faites donc un demi-tour à droite. Le Gascon toujours assis sans quitter sa chaise fit le demi-tour: Faites un demi-tour à gauche? continua le Général. Le Gascon exécuta l'ordre: Allez-vous-en, poursuivit le Général. Ah! Monsieur, lui dit le Gascon, vous avez oublié l'ordre de l'exercice, il falloit me dire, Remettez-vous: en disant cela il se remit à table avec une extrême promptitude.

¶ Bouchet rapporte ce Quatrain.

Au tems passé dans l'âge d'or,
Crosse de bois, Evêque d'or:

En ce tems sont autres les loix,
Crosse d'or, Evêque de bois.

¶ Un Paysan alla consulter un Avocat, sur un Procès qu'il vouloit entreprendre. Il tenoit son écu à la main, & il témoignoit qu'il souhaitoit avec ardeur, que le conseil fût conforme à son envie. L'honneur d'un Avocat ne lui permet pas d'avoir cette lâche complaisance pour le client qui le consulte, dût-il être privé de son honoraire. Le Paysan s'adressa à un Avovat, qui sourd à tous les signes muets qu'il lui faisoit, le condamna. Il rengaina son écu, tira sa revérence, s'en alla. L'Avocat piqué de l'injustice du Manant, vit bien qu'il falloit ruser pour n'être pas dupe: Il appella le Paysan qui étoit dans sa cour, & le fit remonter: Mon ami, dit-il, dès qu'il le vit, toutes les affaires ont deux faces; je viens de refléchir sur la vôtre, & en la regardant sous un certain côté, je juge que vous la pourrez gagner: il lui apporta une raison frivole qui parut excellente au Paysan, qui charmé du conseil doubla la dose; au lieu d'un écu, il en donna deux à l'Avocat.

Leçon donnée à un Paysan.

Celui-ci lui dit alors : Je vous ai donné deux conseils, vous n'avez pas payé le premier, vous avez payé le second; gardez-vous bien de le suivre : car il est mauvais, mais suivez le premier, c'est le bon. Si le Paysan eût osé, il auroit demandé qu'on lui rendît ses deux écus, mais il fut si étonné qu'il se retira sans rien dire.

Palaprat met cette histoire sur le compte de son pere qui étoit Avocat.

La valeur des Cloches.

¶ M. Masure, Curé de Saint Paul, disoit en parlant des cloches de son Eglise : *Tantùm valent quantùm sonant.* Elles ne valent qu'autant qu'elles sonnent.

M. de Sillery ne veut pas être jugé.

¶ M. de Sillery Chancelier, accusé auprès d'Henri IV. de concussion, de péculat, dit à ce Monarque qui lui demanda s'il vouloit qu'on lui fît son procès : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, parce que nul ne peut être juste en votre présence. Apparemment M. de Sillery ne se sentoit pas la conscience fort nette.

Bon mot de Pie IV.

¶ On parloit de la pluralité des Bénéfices devant Pie IV. & comme on la

condamnoit : Je ne suis pas dans ce cas, dit le Pape, car je n'en ai qu'un.

¶ Alfonse Roi d'Arragon, disoit : Les Livres sont parmi mes Conseillers ceux qui me plaisent davantage ; la crainte ni l'espérance ne les empêchent point de me dire ce que je dois faire. Sentimens d'Alfonse Roi d'Arragon.

Le même Roi disoit que les Conseillers des Princes pour se bien détacher des intérêts particuliers devroient ou être Rois, ou en avoir l'esprit & le cœur.

¶ M. de Lamoignon Premier Président, disoit que la plus facheuse circonstance d'un procès criminel pour un accusé coupable, étoit sa présence dans le tems qu'on instruisoit son procès.

¶ Un Poëte présentant des Vers Latins rimés à Léon X. qui étoit Poëte, ce Pape lui repartit sur le champ en mêmes rimes. Ce Poëte fit cet impromptu : Heureuse repartie.

Si tibi pro numeris, numeros fortuna dedisset,
Non esset capiti tanta Corona tuo.

Si le sort eût payé tes Vers par d'autres Vers,
On ne te verroit pas maître de l'Univers.

Le Pape excité fit ſentir ſa libéralité au Poëte.

Jolie penſée du Cardinal du Perron.

¶ Le Cardinal du Perron eſt le premier qui a dit en parlant d'une réponſe de Coëffeteau : Elle n'auroit pas été ſi longue, s'il eût eu le loiſir de la faire plus courte. Paſcal dans ſa ſeiziéme Lettre des Provinciales a mis en œuvre la même penſée. Je ſuis ſurpris que le Pere Bouhours qui s'eſt fait un plaiſir de découvrir les larcins de pluſieurs Auteurs, ait paſſé celui-là ſous ſilence ; il étoit bien diſpenſé de traiter Paſcal en ami.

Plaiſanterie d'un Poltron.

¶ Le célébre Duc de Guiſe qui fut Chef du Triumvirat Catholique, reprocha à Villandry, que quoiqu'il fût armé de toutes piéces, on ne l'avoit trouvé nulle part dans un combat qui venoit de ſe donner. Je vous prouverai, lui dit fierement Villandry, que je m'y ſuis trouvé, & même dans un endroit où vous n'euſſiez oſé paroître. Le Duc piqué de ce reproche lui alloit répondre vivement, lorſque Villandry l'appaiſa en lui diſant : J'étois, Seigneur, avec le bagage, où votre courage ne vous eût jamais permis de vous cacher.

¶ Un jeune Seigneur disputoit contre le Cardinal de Berulle, & soutenoit qu'il ne croyoit point de démons; sa grande raison étoit qu'il n'en avoit point vûs. Si cette raison-là étoit bonne, lui dit le Cardinal, je serois bien fondé à croire que vous n'avez ni esprit ni jugement, car je ne vois rien de tout cela.

Bon mot du Cardinal de Berulle.

¶ Le Marquis de Leganès Gouverneur de Catalogne ne réussit point dans la défense de cette Province; il écrivit à Philippe IV. Sire, deux personnes ont gâté toutes vos affaires; le Comte Duc d'Olivarès en me promettant merveilles, & moi en le croyant.

Le Marquis de Leganès avoue sa faute.

¶ La Marquise de Liche ayant été avertie que son mari faisoit venir pour sa Courtisane un étoffe magnifique, elle la fit enlever & s'en fit faire un habit: elle le montra ensuite à son mari, & lui en demanda son sentiment. Voilà un belle étoffe, dit le mari piqué, mais elle est mal employée. Tout le monde en dit autant de moi, repartit froidement la Marquise. Elle n'étoit pas de l'humeur de la Duchesse d'Holstein, dont le mari étoit fort coquet, elle disoit: Je ne

Femmes dont les maris sont coquets.

me soucie pas que mon mari promene son cœur pendant tout le jour, pourvu que le soir il me le rapporte.

Grands appointemens mal payés.

¶ Deux jeunes Seigneurs s'entretenoient sur les gages qu'ils donnoient à leurs domestiques; l'un d'eux dit: Je donne cent pistoles à mon Maître-d'Hôtel, un autre dit qu'il en donnoit deux cens; Et moi, dit un de ces Messieurs: Je donne quatre mille livres au mien. On se récria là-dessus, ces gages parurent exhorbitans. Quelqu'un de la compagnie s'avisa de lui demander; Mais le payez-vous? Oh non, dit-il.

Bon mot sur Philippes II.

¶ Un homme de qualité voyageant en Espagne, alla voir l'Escurial; & comme il visitoit ce Couvent superbe, le Supérieur qui le conduisoit lui dit, que le Roi Philippes II. l'avoit fait bâtir pour satisfaire à un vœu qu'il avoit promis d'accomplir, s'il étoit victorieux à la bataille de Saint Quentin. Mon Pere, dit le Voyageur, il falloit que ce Roi eût bien peur lorsqu'il fit un si grand vœu.

Bon mot de Louis XI.

¶ Louis XI. compara un homme qui avoit un belle Bibliothéque qu'il ne lisoit point, à un bossu qui porte sa bosse derriere le dos sans qu'il la voie jamais.

¶ Ce Prince qui n'avoit d'autre conseil que sa tête donna lieu à un bon mot du Sénéchal de Brezay, qui lui dit le voyant monté sur une haquenée : Sire, vous êtes monté sur la plus forte bête de votre Royaume : Comment cela ? dit le Roi : C'est qu'elle porte Votre Majesté & tout son Conseil.

Bon mot sur Louis XI.

¶ Le Cardinal de Mazarin faisoit long-tems attendre les graces qu'il promettoit : on disoit qu'on lui étoit plus obligé qu'à un autre, parce qu'en faisant plaisir de si mauvaise grace, il dispensoit de la reconnoissance.

Le Cardinal de Mazarin obligeoit de mauvaise grace.

¶ M. le Maréchal de la Meilleraye passant par Angoulême, fut harangué par le Maire de la Ville qui lui fit un beau discours, dont le Maréchal fut fort satisfait : en repassant par la même Ville le même Orateur le harangua ; mais ce second discours étoit très-inférieur au premier ; le Maréchal lui témoigna ce qu'il en pensoit. Ce n'est pas ma faute, Monseigneur, dit naïvement le Maire, c'est la faute de celui qui m'a composé ces deux harangues, prenez-vous-en à lui.

Orateurs dont on compose les harangues.

¶ M. de Verdun Premier Président

tint à-peu-près le même langage : sa mémoire lui fit faux bond dans une harangue qu'il prononçoit. La peste, dit-il, de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il fait si longue ?

Modestie d'un Officier. ¶ Un Colonel avoit battu un gros parti ennemi avec une petite troupe. Il avoit fait des merveilles, & avoit joué parfaitement le rolle de Capitaine & de Soldat. Comme chacun racontoit ses exploits au Général, le Colonel gardoit le silence. A en juger par le récit que cette troupe faisoit, toute la gloire étoit pour elle, sans qu'on en fit aucune distribution au Colonel; le Général lui demanda à la fin : Et vous, Monsieur, qu'avez-vous fait ? Pour moi, Monsieur, dit-il, j'y ai été tué.

Tout le monde craint la mort. ¶ On dit, Cet homme ne craint pas la mort. Cette expression peut avoir deux sens. Cette crainte comprend ou la séparation de l'ame d'avec le corps, ou les suites de cette séparation qui sont le passage à un autre vie, ou si l'on veut le séjour dans un autre monde. Nul homme, quelque intrépide qu'il soit, qui ne frémisse dans le moment de cette séparation, s'il n'a pas perdu le sentiment; ainsi il est faux

que dans ce ſens-là on ne craigne pas la mort.

Dans la ſeconde opinion on s'attache à la Religion : l'on craint toujours la mort, parce que notre Religion nous inſpire de faire notre ſalut avec crainte & tremblement, qu'elle nous dit que perſonne ne ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine ; & qu'on peut par conſéquent appréhender d'entrer dans une vie malheureuſe ; mais la crainte que la Religion nous inſpire eſt toujours mêlée d'eſpérance, elles ſubſiſtent enſemble & s'entretiennent l'une & l'autre.

On peut toujours aſſurer que dans quelque ſens qu'on entende cette expreſſion, *la mort*, ou la ſéparation de l'ame d'avec le corps, ou ſes ſuites, dans quelque état que l'on ſoit, quelque opinion qu'on ait embraſſée, l'on craint la mort. Que veut-on dire quand on dit d'un brave homme, d'un Chrétien parfait qu'ils ne craignent pas la mort ? On veut dire que cet intrépide, quoique ſenſible à cette ſéparation, ne perd pas le jugement, & ne laiſſe pas de faire ſon devoir dans un grand danger ; que le Chrétien parfait, quoiqu'il tremble, ne ſe dé-

courage point dans les horreurs de la mort, & entre avec confiance dans la région de l'éternité.

¶ Arlequin en parlant d'un Espagnol qui avoit une Litanie de noms, dit : Il faut que cet homme-là ait eu bien des peres, puisqu'il porte tant de noms. J'aime mieux la réponse naïve que fit un Hôte à un Espagnol qui heurta la nuit à son hôtellerie : il lui demanda par la fenêtre qui il étoit, l'Espagnol enfila la Kirielle de ses noms. L'Hôte l'interrompit en lui disant : Retirez-vous, je n'ai point de lit pour tous ces gens-là. §

Eloge de M. de Mesmes, Premier Président.

¶ M. de Mesmes Premier Président du Parlement avoit gagné tous les cœurs. Une politesse exquise faisoit son caractére. Voici l'éloge que Damon a fait de ce premier Juge :

Tu vois un Magistrat digne Tuteur du Roi *,
Chef du Sénat auguste où Themis rend sa loi :
Du célébre Davaux nous retraçant la gloire,
Il finit le tableau que nous en fait l'histoire,
Les esprits sont frapés d'un rapport si parfait,
L'on diroit en voyant ce fidéle portrait,

§ Malgré la plaisanterie nous n'avons qu'un pere.
* Le Parlement prend le titre de Tuteur des Rois pendant leur minorité.

Que l'esprit de Davaux chez de Mesmes
repose,
Platon croiroit y voir une Metempsycose.

¶ Le Prince de Conti bisaïeul de celui ci, porta ce jugement sur les fameux Sonnets de Voiture & de Benserade qui étoient en concurrence.

Jugement du Prince de Conti sur deux Sonnets célèbres.

L'un est plus grand, plus acheyé,
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Le premier jugement est pour le sonnet de Voiture, & le second jugement est pour le sonnet de Benserade. C'est donner une préference délicate à ce dernier ouvrage. Le Pere Tarteron Jésuite qui nous a traduit Horace & Juvenal, a appliqué ces deux Vers à ces deux Auteurs : le premier est pour Horace, & le second pour Juvenal.

¶ Il faut plutôt songer à amasser du bien pour mourir que pour vivre, parce que le bien est nécessaire pour être malade tranquillement & mourir sans inquiétude.

Réflexion sensée.

¶ Voici la peinture qu'on a faite de la vie que menent ceux qui prennent les Eaux à Bourbon.

La vie de ceux qui prennent les Eaux à Bourbon.

Toujours boire sans soif, faire mauvaise
chere,

Du Médecin Griffet demander le conseil ;
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misere.

Si-tôt qu'on a dîné ne sçavoir plus que faire,
Eviter avec soin les rayons du Soleil,
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire.

Quoi qu'on meure de faim n'oser manger son sou,
Tendre docilement les pieds, la main, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braise.

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon ;
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise :
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de Bourbon.

Femme hautaine mise à la raison.

¶ Une femme hautaine avoit épousé un Gentilhomme ; elle avoit pris un si grand empire sur son mari, qu'il souffroit d'être traité comme un domestique, elle l'avoit relégué dans un grenier ; dans les écussons de leurs armes adossés l'un contre l'autre, elle avoit fait mettre le sien à droite ; elle ne vouloit pas que son mari commandât à ses enfans, qu'il leur parlât mê-

me familiérement : Point de comparaison, lui disoit-elle, entr'eux & vous, ne vous oubliez point. On ne sçavoit ce qu'on devoit le plus admirer ou l'extravagance de cette femme, ou la docilité du mari qui dégéneroit en imbécillité. Etant devenue veuve, elle épousa un Officier qui entreprit de domter son arrogance. Dès le lendemain de sa noce il lui dit : Madame, je veux partir pour ma campagne, disposez-vous à y aller ; elle résista ; l'Officier lui dit, Je le veux, vous partirai absolument, ou vous éprouverez, je ne dis pas ma colere, mais ma fureur. Il monte en même tems à cheval, il fait prendre sa femme & la fait mettre en croupe derriere lui malgré elle. Je vous prie, Madame, lui dit-il d'un ton sec, ne m'obligez point à venir à des extrêmités fâcheuses. Dans ce tems-là un fort beau chien de chasse d'un grand prix faisoit fête à son Maître qu'il voyoit à cheval, il s'élançoit sur lui pour le caresser, & exprimoit sa joie par ses aboiemens réiterés ; le Maître lui dit brusquement : Retire-toi, & comme le chien n'obéit point, il lui cassa la tête d'un coup de pistolet, &

l'étendit roide morr. Cela rabatit la fierté de la Dame, elle rentra dans elle-même, & craignit un pareil sort si elle résistoit davantage à son mari; elle se laissa conduire en gardant un profond silence. Quand il fut à deux cens pas de son Château, il descendit de cheval, & aida sa femme à descendre, sous prétexte qu'il avoit bronché plusieurs fois, il lui fit la même destinée qu'au chien. La femme fut alors entiérement vaincue par ces deux exemples d'une insigne brutalité. Ils arriverent enfin au Château: après le souper il s'allerent coucher, il s'enferma avec elle dans la chambre, il se fit déchausser par sa femme qui n'osoit pas lever les yeux sur lui, & qui ne faisoit aucun mouvement qu'il ne l'eût ordonné. Ensuite il lui dit: Madame, asseyez-vous; quand elle eut pris un siége il la déchaussa à son tour. Je suis bien aise, lui dit-il, Madame, de vous apprendre que je vous rendrai les mêmes devoirs que vous me rendrez. Je ne veux point dominer sur vous, mais je ne veux pas que vous dominiez sur moi. Je ne vous souffrirai pas la moindre hauteur, je ne m'en permettrai aucune à

otre égard ; ſoyez raiſonnable, je le
rai, ſoyez déraiſonnable, je ſerai le
us brutal de tous les hommes, je
eſurerai ma complaiſance à la vôtre,
t je vous prendrai pour modele de
es bonnes manieres. Il fit ſuccéder
nſuite le rolle d'un amant à celui
'un brutal, & dans les tendres careſ-
es du mariage, il ſe montra un mari
aſſionné. Elle comprit qu'elle ſeroit
ès-heureuſe ſi ſa raiſon prenoit le
eſſus. Elle ſe fit autant eſtimer qu'el-
e avoit été mépriſée.

¶ Les Négres qui ne comprennent point l'art d'écrire, croient qu'une ettre eſt une eſpéce de magie. Un Négre dans la Martinique qui avoit ait un vol à un François, fut envoyé vec une Lettre à un autre François our être châtié. Celui-ci, à qui la ettre s'adreſſoit, l'ayant lue, lui particulariſa d'abord toutes les circonſ-ances de ſon vol : le Négre qui le it ſi bien inſtruit diſoit, Le papier eſt orcier, à peine ce Monſieur l'a-t-il u qu'il a ſçu tout ce que j'ai fait : il ut puni comme il le devoit être. Naïveté.

¶ Le même Négre fut chargé de orter ſix bouteilles de vin à un Fran-ois, il fut tenté en chemin d'en boire

une : afin de tromper la vigilance de la Lettre qu'il portoit qu'il appelloit le papier ſorcier, il la cacha bien, il expédia enſuite ſa bouteille, & l'enterra, après quoi il alla reprendre ſa Lettre ; quand il fut arrivé, celui à qui il la rendit ne voyant que cinq bouteilles, lui demanda où étoit la ſixiéme ? Comme il vit le Négre embarraſſé : Ah ! lui dit-il, tu l'as bue ; alors le Négre qui avoit apperçu que ce François n'avoit eu cette connoiſſance qu'après avoir lu la Lettre, s'écria : Ce diable de papier, quoique je l'euſſe caché, a deviné ce que j'ai fait.

Homme qui entend bien raillerie.

¶ Le Sieur de Sauverin entend bien raillerie, on ne le déconcerte pas facilement. On entreprit dans une compagnie de le faire paſſer pour impuiſſant. En bute à tous les traits de pluſieurs Cavaliers & de pluſieurs Dames, il ſoutint l'aſſaut avec beaucoup de fermeté, & faiſoit de tems-en-tems de vigoureuſes ſorties ſur ſes adverſaires ; l'un lui diſoit : Perſonne n'eſt plus propre que vous à être Juge ; car on dit qu'un Juge doit toujours être neutre, voilà votre caractére. L'autre lui diſoit : Comme dans le Jugement

ernier tous les hommes ressuscite-
ont, & que ceux qui ont quelque
nperfection auront alors un corps
arfait, je crois que vous attendez ce
igement-là avec une grande impa-
ence. Une Dame ajouta : Monsieur,
u'on peut dire mort, quoiqu'il soit
ivant, fera alors deux résurrections.
Jne autre Dame dit : On pourroit
ire l'Epitaphe de Monsieur dès à
résent en écrivant sur lui-même :
'y gît jusqu'au jour du Jugement.
'omme on le traita d'original, la
ıême Dame qui venoit de le railler :
'est un original, dit-elle, dont on
e peut tirer de copies ; enfin il tint
oujours bon, & ne s'étonna pas de l'o-
ige des railleurs ; il le soutint parfai-
ement bien tant qu'il dura.

¶ Un Gentilhomme étoit fort exact payer l'argent qu'on lui prêtoit sur a parole ; mais il ne payoit qu'à la erniere extrêmité celui qu'on lui rêtoit sur son obligation. Il disoit que l'argent prêté sur sa parole étoit rêté à sa personne, mais que l'argent rêté sur une obligation étoit prêté à a Justice, ainsi que c'étoit à elle à fai-e payer ces sortes de créanciers.

Débiteur exact à payer quand on se fioit à lui.

Le faste inconnu dans le dernier siécle.

¶ M. de Longueil a un bail de son Trisaïeul maternel Premier Président, passé avec son Fermier, où il est stipulé que ce Rentier sera tenu la veille des quatre bonnes Fêtes de l'année, & au tems des vendanges de lui amener une charrette couverte avec de bonne paille fraîche dedans; afin que Marie Sapin femme de ce Magistrat, & Geneviéve sa fille puissent s'asseoir commodément; comme aussi de lui amener une ânesse pour porter leur Chambriere, pendant que lui Premier Président marcheroit devant monté sur une mule, accompagné de son Clerc qui iroit à pied à ses côtés. Quelle distance de la simplicité de nos peres au luxe qui régne à présent!

Caractére d'un bon ami.

¶ M. N**, Avocat au Parlement, est le plus cordial de tous les amis. Il semble que la Fontaine ait fait son portrait dans ces Vers:

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même,
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Convenons que les qualités du cœur parent

arent bien un honnête-homme. M. I**, selon moi, est orné superbement.

¶ Voici une relation de la premiere impagne de Damon. Il a composé ette Lettre à dix-huit ans. Il faut bserver que l'enjouement qui y réne est celui d'un homme qui est dans ı premiere jeunesse.

Recit de la premiere Campagne de Damon.

A Monsieur l'Abbé Cotton.

J'ai été tenté, mon cher Abbé, : faire un petit apprentissage de ıerre, & de marcher sur les pas des ésars. M. des Brosses mon ami, Lieunant des Grenadiers du Régiment : Navarre, m'inspira le dessein de ire la guerre avec lui. Je mis la main usieurs fois sur mon cœur. Je sentois ıe j'avois des élancemens de coura- : qui pouvoient être funestes à nos ınemis. Je m'imaginai que la nature ıi ne fait rien en vain, ne m'avoit ›nné de la bravoure que pour l'employer au service du Roi & de la Pa-.e. J'allai à la Cour pour me prénter à M. de Barbezieux Ministre : la guerre : Je trouvai plusieurs ınes gens qui vouloient entrer dans

la même carriere que moi : nous allâmes tous ensemble à l'audience du Ministre. Un jeune Gentilhomme dont l'esprit étoit enseveli dans la matiere, vouloit être Cornette dans le Régiment de Danlezy, mais il ne pouvoit point retenir ce nom-là : un domestique l'exerça en vain pour lui apprendre à le repéter. Je m'offris d'être son souffleur dans l'occasion. Alors le Ministre parut ; ayant demandé à ce stupide personnage le Régiment où il vouloit entrer, ce Gentilhomme étonné défigura tellement le nom de Danlezy, qu'il le rendit entiérement méconnoissable. Je pris la parole, & je dis au Ministre hardiment que ce jeune homme avoit le défaut de ne pouvoir pas prononcer, qu'il étoit né bégue, & qu'il avoit voulu dire Danlezy. Cette excuse fut reçue. Le Ministre vint à moi, je satisfis aux demandes qu'il me fit ; mais je ne sçais à quoi je pensai, je ne lui donnai jamais le titre de Monseigneur, mais simplement celui de Monsieur. Le Ministre fut surpris qu'un aspirant à la Soulieutenance, tînt avec lui un pareil procedé. Comme il me trouvoit de la hardiesse & quelques lueurs

ſprit, il crut d'abord que j'agiſſois
· affectation. Il me fit pluſieurs
eſtions pour me déconcerter : il me
manda ſi je voulois ſervir dans le
rps, où dans des bataillons de cam-
gne. Ma foi cette demande paſſa
capacité ; le hazard voulut que je
ondiſſe aſſez juſte, en diſant que
voulois ſervir dans le ſecond batail-
n. M. de Barbezieux qui dans tou-
mes réponſes ne put point arra-
er le titre de Monſeigneur, jugea
ıe ma faute n'étoit qu'un pur oubli ;
m'accorda ce que je demandois.
ous mes concurrens qui avoient ſol-
ité comme moi qu'on leur ouvrît
carriere de la gloire, me firent après
départ du Miniſtre remarquer la
ute que j'avois commiſe. Je pris le
rroſſe d'Arras pour joindre en Flan-
es le Régiment où je devois entrer :
trouvai dans cette voiture ſept fem-
es, dont quatre étoient reſpectables
ır leur vieilleſſe, & trois autres
oient aimables par les agrémens de
beauté & de la jeuneſſe. Je fus pla-
é à la portiere avec une de ces belles
erſonnes : c'étoit une griſette qui
voit beaucoup d'éclat, j'en fus d'a-
ord ébloui : je lui fis un petit com-

pliment galant ; elle me répondit en jettant les yeux sur sa mere qui étoit une des vieilles vénérables ; Monsieur, laissez-moi. Je continuai la fleurette, la belle me repartit grossiérement, *arimais*. Je fus d'abord étourdi en voyant sortir un si vilain mot d'une si belle bouche : je repris cependant mes esprits, & je poursuivis le langage des douceurs : mais la belle sauvage me regardant avec une fierté stupide, me dit brusquement, *or ça*. *Arimais* & *or ça* éteignirent mon feu, & je sentis que tous mes sens étoient refroidis auprès de cette belle grossiere. A diner, je liai conversation avec les deux autres jeunes personnes ; c'étoient deux Dames mariées, dont l'une étoit une beauté très-réguliere ; elle étoit très-mélancolique, mais fort judicieuse : la seconde avoit tous les agrémens d'une jolie personne, beaucoup de vivacité dans l'esprit qui la servoit à point nommé dès qu'elle vouloit parler, & lui fournissoit mille plaisanteries, dont les dernieres encherissoient toujours sur les premieres. Ces deux belles me rebuterent d'abord, & me renvoyerent à la grisette qui m'avoit lâché *arimais* & *or*,

t: mais je ne pris point mon congé ;
on me pardonna la méprise que j'a-
ois faite, nous ne songeâmes qu'à
ous réjouir. La belle enjouée m'ex-
ta tellement, que j'étois surpris de
us les traits de belle humeur qu'elle
'inspiroit. Au milieu de tout cela je
ois que j'eus quelques impressions
'amour : mais à mon âge on ne con-
oît cette passion que par les ris & les
ux. Je fis jusqu'à Lille un voyage
rt agréable : la belle mélancolique
éfraya plusieurs fois avec esprit la
nversation. Le chagrin des vieilles
ie nous ne daignions pas appeller
ins notre petit commerce, donna
icore une nouvelle pointe à nos
aisirs. Je n'eus pas le loisir de voir
: qui distingue la belle Ville de Lille :
remarquai seulement que les rues
nt larges, les maisons régulieres :
ut ce qui s'offrit à ma vue m'annon-
. une Ville digne de sa réputation.
: pris congé des belles voyageuses,
fis des complimens respectueux aux
eilles, je me rendis à Ypres. Un
rabas, c'est-à-dire, une charrette
uverte fut la magnifique voiture
ii me conduisit dans cette Ville. Je
angeois à tout moment ; parce que

les cahots terribles qu'on essuie sur le pavé dans le *Sarabas*, précipitent la digestion. N'attendez pas, mon cher Abbé, que je vous fasse une description de la Ville d'Ypres; je vous renvoie aux Dictionnaires Historiques & Géographiques: mais qu'est-il besoin que je vous y renvoie, vous qui les avez lus & relus? Je vous dirai seulement que j'observai que dans un cabaret où je logeai, qu'on appelle la Châtelenie, il y a une porte qui s'ouvre également des deux côtés; il ne paroît pas qu'elle ait des gonds: mais quand on l'ouvre d'un côté, elle tient de l'autre, & fait tout le jeu d'une porte qui a des gonds scellés dans la muraille. Je joignis l'armée commandée par M. le Maréchal de Villeroy: elle étoit campée à Winandal; elle n'a fait que trois campemens cette campagne; d'abord à Till, puis à Maclem, & enfin au dernier endroit que je vous ai nommé. Le camp de Maclem a fait beaucoup d'honneur à M. le Maréchal de Villeroy: la science avec laquelle il a sçu s'emparer de ce camp, & s'y maintenir malgré l'ennemi, a persuadé à tout le monde que ce Général possedoit l'art de bien cam-

ıer, qu'on prétend être une partie les plus utiles de l'art militaire. A rotre avis, pour un apprenti guerrier, e crois que je ne défriche pas mal le angage de la guerre, ma foi je n'en léfriche pas si bien le Pays. Je fus de *hambrée* avec M. Desbrosses, je reçus presque en arrivant mes Lettres le Soulieutenant: je fus ravi de me voir en commerce avec la Cour, & je commençai à bâtir en idée l'édifice l'une grande gloire. Je voyois de loin e bâton de Maréchal de France, il me paroissoit si petit, que j'avois peine à e discerner. La grande distance qui étoit entre cet objet-là & moi produisoit cet effet. Un Soulieutenant qui veut devenir Maréchal de France a bien du chemin à faire; c'est un voyageur que la nuit surprend avant que l'arriver au gîte, à moins qu'il ne vole avec les ailes de la Fortune.

Je fus reçu Soulieutenant à la tête le la Compagnie: M. Raousset Major du Régiment pour m'enflammer e courage, me dit que cette nouvelle lignité me mettoit au-dessus de plus le deux cens mille hommes que le Roi avoit sur pied; que j'avois droit e leur commander suivant les occa-

ſions. Auriez-vous cru qu'un emploi auſſi mince que celui de Soulieutenance fût ſi élevé ? On peut le comparer à ces feux qui s'élevent au-deſſus de la terre à une certaine diſtance, & qui ſont infiniment éloignés des aſtres du firmament : ces aſtres, imaginez-vous que ce ſont les Officiers Généraux d'une armée. Vous me direz que vous êtes le très-humble ſerviteur de la Métaphore ; pardonnez-moi celle-là, redreſſez-moi comme il faut, ſi je fais une rechute.

Le lendemain de ma réception on m'apprit que je commandois la Compagnie, parce que le Capitaine & le Lieutenant étoient abſens. Il me ſembloit que la fortune me conduiſoit par la main aux honneurs : je me trouvai environné à mon lever d'une troupe de ſoldats, dont l'un me demanda des ſouliers, l'autre des bas, celui-ci un chapeau, celui-là du linge. Je fus ſurpris de me trouver à mon âge pere de famille & d'une famille ſi nombreuſe : mais comme je voulois avoir les honneurs ſans avoir les charges, j'envoyai tous ces enfans que la guerre me donnoit ſe pourvoir ailleurs. M. Deſbroſſes me repréſenta que mon

procedé n'étoit pas dans les régles, que je devois prendre un état de cette petite oie dont chaque soldat avoit besoin, & qu'ensuite je m'adresserois au Major, afin qu'il y mît ordre.

Je passai quelques jours assez tranquillement dans le camp : le métier de la guerre me paroissoit fort doux : Quoi ! disois-je, si on fait son chemin de la sorte, voilà un chemin bien uni. Il y avoit cinq ou six Officiers subalternes du Régiment qui rodoient autour de moi, je les trouvois à tous momens aux environs de ma personne, ils vouloient sonder ma bravoure. Quand on entre dans un vieux Régiment, il faut faire ses preuves de courage comme on fait ses preuves de Noblesse quand on veut entrer à Malte, & il faut dans le Régiment de Navarre que vos titres de bravoure soient en bonne forme. Dès que la valeur cloche un peu on la congédie ; elle peut, si bon lui semble, aller boiter dans quelque Régiment de Salade : Je me tins cela pour dit, & je cherchai les occasions de persuader que j'avois du courage. J'appris bientôt chez le Major qu'on devoit faire un détachement de l'armée pour sou-

tenir un grand fourrage, & qu'une partie de ce détachement qui étoit de six cens hommes, seroit composée d'une troupe du Régiment de Navarre. Je ne fus pas commandé, mais je demandai d'aller comme volontaire dans cette partie d'honneur : on m'accorda ma demande.

Nous partîmes sur le soir, & nous marchâmes tout le reste du jour. Je crus que nous irions coucher ou dans quelque Ville ou dans quelque Village, où nous pourrions faire bonne chere, & nous reposer commodément. M. Desbrosses qui marchoit avec moi, avoit la petite malice de me dissimuler notre sort. Quel fut mon étonnement! quand je vis que nous fîmes alte en pleine campagne pour y passer la nuit; & que nous étions destinés à avoir la terre pour matelats, des petites collines qui nous environnoient pour rideaux, & pour ciel-de-lit, le ciel même avec toutes les étoiles. Comment, disois-je, la gloire & la misere logent également leurs Officiers. La dureté de mon lit fut cause que je dormis d'un sommeil fort léger. Je m'attendois que j'allois être visité de quelque fluxion ou de quelque

iume, & j'aurois volontiers compo-
é pour un ſimple enchifrenement,
ont j'aurois été quitte par quelques
ternuemens qui m'auroient procuré
ien des ſaluts à droite & à gauche :
nais ma bonne fortune me ſauva non-
eulement le rhume, mais encore la
etite oie du rhume. Le jour en ſe
evant nous vit en marche. Auſſi il
iut tout dire, nous ne fûmes pas
ong-tems à notre toilette. Nous fû-
nes éveillés, habillés & à cheval en
uſſi peu de tems qu'on emploieroit
vous dire, La peſte vous creve, M.
Abbé. Excuſez la comparaiſon, c'eſt
our vous rendre la choſe plus ſenſi-
le. Tréve de plaiſanterie, nous en-
ons dans le ſerieux.

Nous avançons & nous arrivons
nfin auprès de l'Abbaye d'Ingelmun-
er, où il étoit queſtion de faire le
ourrage. M. Saillant Capitaine aux
iardes, & M. Dupont Capitaine de
irenadiers du Régiment nous range-
ent en bataille. Je remarquai que les
Officiers étoient placés quelques pas
evant les Soldats, & étoient par con-
équent plus expoſés qu'eux.

On ſe diſpoſa enſuite à forcer le
Château. Il me ſembla que tous les

Officiers étoient recueillis, & qu'ils donnoient toute leur attention à l'affaire à laquelle ils alloient travailler. Je trouvois que cette attention leur allongeoit le visage, que leurs traits se grossissoient, ils étoient pâles. Quelque brave que l'on soit, ma foi dans le danger nature pâtit, mais le courage surmonte tout; & cette premiere crainte dont l'ame est saisie n'altere point le jugement, & lui laisse toute la liberté d'agir & de prendre le meilleur parti. J'ai ouï-dire aux plus braves gens que ceux qui disent que le danger ne fait sur eux aucune impression, sont des fanfarons. Nous mîmes une marque blanche à nos chapeaux, & je me dis à moi-même:

Allons ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

Les ennemis qui étoient dans le Château au nombre de 150, nous firent d'abord essuyer le feu d'une petite mousqueterie qui ne fut pas indifférente. Je causois avec un Grenadier du Régiment qui s'étoit approché de moi, lorsqu'une balle de mousquet le vint apostropher, & lui donna directement au beau milieu du front. J'en-

endis le bruit ſourd de la balle qui me
iſfla aux oreilles, puis mon homme
ıprès que ſa tête eût fait quelques
nouvemens, comme ſi elle eût mena-
:é quelqu'un, tomba roide mort. Je
ıe pouvois pas croire que la mort pût
ouer de pareils tours ſans dire gare.
ſe dis à M. Deſbroſſes: Je crois, mon
Dieu, que ce Grenadier eſt ivre. Il
ne dit: Hé oui, nous pourrions bien
ous & moi tomber dans une pareille
vreſſe, tenons-nous bien. Dans le
noment j'apperçus que ce Grenadier
voit de cette même débauche plu-
ieurs camarades qui tomboient çà &
à dans les rangs. J'admirai ſur-tout la
liligence avec laquelle les valets-de-
hambre déshabillent à l'armée. Car
ous les Soldats qui étoient tombés
norts furent dans un inſtant dépouil-
és. Je ne crois pas que la mort puiſſe
e vanter de s'être emparée d'eux lorſ-
u'ils étoient habillés. Elle les frapoit,
ls étoient nuds.

Comme nous allions eſcalader le
Château, j'étois en vérité beaucoup
mbarraſſé du rolle que j'allois jouer
ans cette eſcalade; c'eſt une confi-
ence que je vous fais, mon cher Ab-
é, n'allez pas revéler mon ſecret. Je

dis à M. Dupont que je le priois de me dire comment je devois m'y prendre dans cette attaque. Il me répondit en m'appellant par mon nom, vous n'avez point d'esponton, mais votre épée vous suffit, vous monterez une des échelles que nous allons faire dresser, vous franchirez les échelons avec une extrême diligence. Le premier ennemi qui se présentera à vous, vous lui plongerez votre épée dans le corps, il tombera : il s'en offrira un autre à qui vous ferez le même *plongement*. Ainsi voilà tout le mystere, plonger dans le corps de l'un, plonger dans le corps de l'autre : vous voyez bien que cela n'est pas difficile à comprendre. J'en conviens, Monsieur, lui répondis-je, toute la difficulté n'est que dans l'exécution, nous allons voir comment tous ces *plongemens*-là réussiront : je répons pourtant du succès, pourvu qu'on ne plonge pas le plongeur. Je crois que j'aurois parlé plus juste si j'eusse dit le plongeant : mais on ne choisit pas les mots dans ces occasions.

Tout étoit disposé lorsque les ennemis quitterent la partie, ils abandonnerent le Château, ils gagnerent

ine redoute qui étoit à un demi-quart le lieue de-là. M. Dupont m'appella & me dit, qu'il me vouloit faire voir l'ennemi dans une mauvaise posture. J'allai à lui. Il me mena sur une petite hauteur où j'apperçus les ennemis qui ne fuyoient ; car je m'attribuois cette fuite. Puisque je suis en train, Monsieur l'Abbé, de vous faire des confidences, je vous dirai naturellement que je fus ravi de leur voir prendre ce parti. Je sentis que cela me rafraîchissoit le sang ; encore une fois, cela soit dit sous le sceau de la Confession. Nous fîmes un fourrage très-abondant, & nous retournâmes à notre camp. Cette expédition n'a pas laissé de me faire beaucoup d'honneur, & à bon marché : comme vous voyez. On observa ma contenance, & on jugea, soit que je me fusse bien déguisé, ou soit, comme cela se peut, que je sois brave réellement, on jugea, dis-je, que je m'étois comporté comme un homme plein de courage ; & on disoit que pour un jeune Officier qui voyoit le feu la premiere fois, j'avois bien payé de mine, & on jugeoit encore que j'aurois bien pu payer de ma personne. Si l'on étoit content de moi,

je l'étois bien aussi. Après cette épreuve, je me confirmai dans la pensée que j'avois d'abord eue que le chemin des Césars n'étoit point si raboteux qu'on le faisoit. On veut sans doute, disois-je en moi-même, faire valoir les Héros par les exagérations que l'on fait des dangers de la guerre, qui dans le fond ne sont que des jeux.

La Campagne finit peu de tems après, nous nous cantonnâmes, & puis notre Armée prit ses quartiers d'hiver : notre Régiment fut mis à Béthune, où je me rendis avec mes lauriers qui étoient d'autant plus verds qu'ils n'avoient point été teints de sang. On m'avoit fort recommandé de veiller sur la Compagnie, & d'arrêter tous les désordres. On me dit même que dans les occasions qui se présenteroient, j'avois au défaut des Officiers une pareille inspection sur les Soldats des autres Régimens, je retins bien cette leçon. Un jour que je vis dans la rue plusieurs Soldats qui avoient l'épée à la main, je courus à eux, ma présence suspendit le combat. Ils voulurent tous parler à la fois pour me dire leurs raisons, je

leur imposai silence, & leur ordonnai de me suivre, ils exécuterent mon ordre. Je les menai à la prison où je fis entrer tous les combattans l'un après l'autre, après leur avoir fait rendre leurs armes. Cette autorité d'Officier, sous le joug de laquelle ces Soldats plierent le cou sans peine, flatoit ma petite vanité. Mon cœur étoit aussi enflé, & peut-être davantage que celui d'un Général d'Armée. Après avoir resté quelques jours en garnison, j'obtins mon sémestre, je pris la poste, j'allai me dédommager à Paris des fatigues de la guerre. Voilà la vie d'un Officier, il y a bien du haut & du bas. Dans une Campagne ils encheriront sur les austérités d'un Anachorete : mais dans un quartier d'hiver ils imiteront, & peut-être surpasseront la mollesse d'un Financier.

Voilà, mon cher Abbé, le récit de ma premiere Campagne. Avouez que c'est-là un petit morceau d'histoire qui pourroit être cousu à la vie d'un Héros ; mais ôtez-en les confidences que je vous ai faites. Si dans la suite quelque Poëte s'avise de faire un Poëme épique de toutes les actions que

je ferai, pourvu que Dieu me prête vie, cette premiere Campagne pourroit donner de la matiere à un premier chant de douze cens Vers tout du moins, qu'en pensez-vous?

Je me suis arrêté sur beaucoup de petites circonstances: mais passez cela à un nouvel Officier charmé de son métier. Vous me trouverez plus rassis dans le récit des Campagnes suivantes, & vous admirerez mon phlegme. Pardonnez ici mon feu en faveur de l'ardeur avec laquelle je suis,

Votre très-humble, &c.

A Paris, ce 24 Février 1694.

Prédicateur trompé.

¶ Un Prédicateur qui prêchoit l'Avent dans une Paroisse de Paris, avoit un génie porté à faire des exagérations outrées. Il dit en parlant contre l'impureté: Autant de coups de pinceau qu'un Peintre donne à une nudité, autant de péchés mortels. Autant de coups de ciseau qu'il en faut pour construire une statue impure, autant de péchés mortels. Des Peintres & des Sculpteurs qui étoient à ce Sermon eurent recours à un Poëte

pour les venger. Le lendemain dans le tems que le Prédicateur montoit en chaire on lui donna un papier plié ; croyant que c'étoit quelque pauvre famille à recommander aux charités de son auditoire, ou quelque dévotion à annoncer ; d'abord qu'il eut achevé l'*Ave Maria*, il l'ouvrit : comme il sçavoit le stile : Messieurs, dit-il par avance, vous êtes avertis que .... que .... il ne voulut pas dire le reste, & fit bien. Au lieu de ce qu'il croyoit trouver dans ce papier, il y avoit ces quatre petits Vers :

Mon Pere, vous êtes sçavant ;
Mais vous ne prêchez pas de même.
Nous nous contentons de l'Avent,
Ne revenez pas le Carême.

Boursaut qui est le conteur de cette historiette, a sans doute été le Poëte.

¶ Le larcin est la passion dominante des Paysans ; quand on se plaint de leurs vols, ils répondent effrontément : Nous ne pouvons prendre qu'où il y a. Quand on considere leurs mœurs & leurs caractéres, on juge que ce sont des hommes manqués, que la nature a ébauchés à la hâte.

Passion dominante des Paysans.

SECONDE LETTRE.

De Clélie à Damon son époux, ou jugement sur les Poësies de Madame Deshoulieres.

JE me suis nourrie depuis quelque tems des Poësies de Madame Deshoulieres, & pour t'ôter le goût du mauvais repas que tu as fait, en lisant les Poësies de Gacon, je te vais regaler de celles d'une Dame qui fait tant d'honneur à mon sexe.

Je ne trouve point de meilleur modéle que ses Vers, ils ont l'air d'une belle Prose sans être prosaïques, & le coloris le plus beau & le plus gracieux de la Poësie; son expression est noble & naturelle, sans être ni fastueuse ni guindée, elle a quelquefois un éclat qui frape. Son principal objet est de nous peindre la nature, & de nous en faire des peintures, où la force & la grace soient réunies. Quand on voit cette Poësie où les rimes se placent si naturellement; & ces Vers, où l'on ne voit ni gêne ni contrainte, on souhaiteroit que la Prose de nos

)rateurs lui ressemblât. Je ne sçais 'il y a quelque Poëte qui ait mieux rouvé qu'elle ce caractere d'expres-ion, qui en distinguant la Poësie de a Prose, les fait ressembler, ce feu à jui le bon sens sert d'aliment, qui rille dans un Vers toujours égal, tou-ours soutenu, & qui assujettit si bien a rime à la raison, que dans le tems u'elle lui obéit, elle la pare & l'em-ellit. Mais la vérité de cet éloge se entira mieux par des exemples.

Dans cette belle imitation que Ma-ame Deshoulieres fait de la premiere)de d'Horace, elle dit :

ouverne qui voudra cet immense Univers ;
out est indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
e buveur dégagé de mille soins divers,
u culte de Bacchus sans réserve s'applique,
: bravant du bon sens le pouvoir tyranni-que,
Il met sa raison dans les fers.

Ce morceau nous fait d'abord con-oître quel est son caractére de Poësie ii n'est pas trop *saillante*, & qui plaît ır une noble simplicité. Voulez-vous ıe description où l'on voye une belle ıagination qui brille sans être trop hauffée ?

Je décrirai dans mes Vers
Entre de haut rochers dont l'aspect est terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds,
Une source orgueilleuse & pure
Dont l'eau sur cent rochers divers
D'une mousse verte couverts
S'épanche, bouillonne, murmure,
Des agneaux bondissans sur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.

Cela est peint avec vivacité : mais les coups de pinceau sont sages au milieu du feu qui transporte Madame Deshoulieres.

Ce qui donne du relief à cette peinture, c'est qu'elle met des sentimens dans cet ouvrage ; elle parle de la Fontaine de Vaucluse, où Petrarque qui aimoit la belle Laure alloit souvent avec elle.

Le tems qui détruit tout, respecte leurs plaisirs,
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les Zéphirs
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les transports

Que Petrarque ſentoit pour la divine Laure.
Il exprima ſi bien ſa peine & ſon ardeur,
Que Laure malgré ſa rigueur
L'écouta, plaignit ſa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Voilà le Poëte qui donne une ame aux choſes inſenſibles. Madame Deshoulieres leur en donne une pour inſpirer de l'amour. Elle nous fait deviner la défaite de la belle Laure.

Et fit peut-être plus encore.

Ce Vers- là laiſſe pourtant douter de toute la fragilité de la belle Laure : mais voici cette fragilité bien dévelopée :

Dans cet antre profond où ſans autres témoins,
Que les Naïades & les Zephirs,
Laure ſçut par de tendres ſoins
De l'amoureux Petrarque adoucir le martyre.
Dans cet antre où l'amour fut tant de fois vainqueur,
Quelque fierté dont on ſe pique,
On ſent élever dans ſon cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il alarme la pudeur.

Madame Deshoulieres veut que les lieux témoins des jeux de l'amour

l'enseignent à qui veut les entendre ; les oiseaux mêmes travaillent à nous séduire.

Les Rossignols, les Serins, les Pinçons
Repetent sur un verd ombrage,
Je ne sçais quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire,
L'un avec l'autre confondus,
Et l'ame à peine peut suffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inspire.

Quel charme est ici répandu !
A nous faire imiter ces amans tout conspire ;
Par les soins de l'amour leurs soupirs conservés
Enflamment l'air qu'on y respire,
Et les cœurs qui se sont sauvés
De son impitoyable empire,
A ces déserts sont reservés.

Rien n'est plus poëtique, & je ne pense pas qu'on voye ailleurs une fiction plus tendre & plus gracieuse... Qui peut se défendre de se laisser gagner à la beauté de ces Vers ? Jamais Madame Deshoulieres ne réussit mieux que

que lorſque ſa poëſie reſpire la tendreſſe; elle en rend les ſentimens les plus délicats avec un art qui eſt de la même délicateſſe.

Pourquoi me reprocher, Sylvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir?
Hélas! c'eſt moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre,
Pour remplir vos déſirs, j'attens un moment tendre,
Que ne le faites-vous venir.

Quand une Bergere parle de la ſorte, ſon cœur eſt atteint; pour peu que le Berger étudie les yeux de ſa Belle, il trouvera facilement ce moment dont parle Madame Deshoulieres.

On ne peut pas mieux repréſenter ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une femme qui aime bien un infidéle.

Il ne ſent plus pour moi ce qu'on ſent quand on aime,
L'infidéle a paſſé ſous de nouvelles loix,
Il me dit bien encor que ſon mal eſt extrême,
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le diſoit autrefois.

Revenez dans mon cœur paiſible indifférence,

Que l'amour a changée en de cuisans soucis,
Je ne reconnois plus sa fatale puissance,
Et grace à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tyrcis.

✣

Je ne veux plus l'aimer, ah discours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur ;
Amour redonnez-lui le dessein de me plaire,
Mais quoi que l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur.

Voilà comme l'amour se joue de toutes nos résolutions ; dans le tems même qu'il nous déchire le cœur, nous ne voulons pas nous défaire de lui. Quel secret a un ennemi si cruel pour se rendre si aimable ?

Madame Deshoulieres a bien exprimé encore le même sentiment dans une Chanson :

Je croyois que la colere
Avoit dégagé mon cœur ;
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas un fidéle amant
Se propose vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime ;
S'il se mutine aisément,
Il s'appaise tout de même.

A

Ce combat de la pudeur & de l'amour, d'abord la pudeur a l'avantage; mais l'amour se venge bien, tout cela est bien rendu par ce Madrigal.

Alcidon contre sa Bergere
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit plutôt que le sien,
Un flageolet caché sous la fougere.
La Bergere perdit, & pour ne point payer;
Elle voulut tout employer:
Mais contre un tendre amant c'est en vain qu'on s'obstine,
Si des baisers gagnés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

L'amour a besoin de la pudeur pour faire valoir ses graces; peu reconnoissant des services qu'elle lui a rendus, pour récompense il la sacrifie, il l'égorge; quelle ingratitude! la rougeur du visage d'une Belle qui est la couleur de la pudeur, est précisément ce qui la trahit, c'est ce que dit si bien Madame Deshoulieres.

Dans un bois sombre & solitaire,
Iris seule avec son Berger,
Sentit que s'il osoit devenir téméraire,
Elle courroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire,
Sur son beau teint se répandit;

Et le Bergér entendit
Ce que la rougeur vouloit dire.

C'est une passion bien dangereuse que l'amour, il se sert de tout. Personne n'a mieux possedé l'art de tout dire sans rien dire, que Madame Deshoulieres, de mettre un Lecteur sur les voies, de lui laisser deviner ce qu'on ne doit pas dire plus clairement. Qu'on lui sçait bon gré de ce ménagement! Qu'elle a bien connu notre goût & notre caractére, & qu'elle a bien conservé les bienséances du sexe! c'est un grand modéle dans cette finesse de l'art d'écrire. Ce qui donne beaucoup de prix à ses Ouvrages galans, ce sont les maximes qu'elle y a répandues.

Un peu de jalousie éveille
Un amour heureux qui s'endort,

Un amant sur d'être aimé,
Cesse toujours d'être aimable.

Quand le cœur se tait, Climene,
Tout parle inutilement.

Il en coute moins pour aimer,
Qu'il en coute pour être sage.

Le dessein général de plaire,
Fait que nous plaisons beaucoup moins.

Quelque jeune qu'on ſoit quand on a ſçu
bien vivre,
On a toujours aſſez vécu.

Les meſures qu'on prend pour paroître
moins vieux,
Font qu'on le paroît davantage.

Hé qu'il faut de raiſon & de force,
Quand on eſt né voluptueux,
Pour faire avec les ſens un éternel divorce !

Mais une Ode qui reſpire la galanterie, la tendreſſe, & dont les Vers ont beaucoup de douceur & d'harmonie, eſt l'Ode à Climene ; elle lui dit :

On fait bien quand on évite
Une tendre paſſion ;
Mais hélas en eſt-on quitte
En fuyant l'occaſion ?

Votre déſert eſt ſauvage,
Dans un plus ſauvage encor
Angelique fiere & ſage,
Rencontra le beau Medor.

Tout aime dans la nature,
Dans le barbare ſéjour
Où régne l'âpre froidure,
On ſent les feux de l'amour.

Mettez votre cœur en proye,
Aux amoureuſes langueurs,
Il n'eſt de ſolide joye
Que dans l'union des cœurs.

Ce qui eſt de ſingulier dans cette Ode, c'eſt que le Berger dit à ſa Bergere tout ce que l'amour lui peut inſpirer de plus éloquent pour l'engager à aimer ſans la perſuader ; cette éloquence perſuadera pourtant plus d'une Lectrice.

En voilà aſſez pour faire voir que Madame Deshoulieres a manié ce qu'il y a de plus flateur & de plus délicat dans la tendreſſe. Sa Poëſie a des graces ſi naturelles & ſi touchantes, qu'elle inſinueroit la tendreſſe dans le cœur le plus dur.

Mais à mon ſens ce qui éleve Madame Deshoulieres peut-être au-deſſus de tous nos Poëtes, (on me doit paſſer cet éloge en faveur d'une femme, qui eſt la gloire de mon ſexe) c'eſt ſa morale habillée des ornemens de la Poëſie.

Quel poiſon pour l'eſprit ſont de fauſſes louanges !
Heureux qui ne croit point à de flateurs diſcours !

Penser trop bien de soi fait tomber tous les
jours,
En des égaremens étranges.
L'amour propre est hélas ! le plus sot des
amours,
Cependant des erreurs il est la plus com-
mune.
Quelque puissant qu'on soit en richesses, en
crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on
écrit ;
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

On croit être devenu sage,
Quand après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage.
On s'abuse, d'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage.
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est
revêtu,
Qui tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir,
A quoi donc nous sert-elle ? à faire voir
d'avance
Les maux que nous devons avoir ;
Est-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque régle certaine
Qui pût les écarter de nous,

Je trouverois les ſoins qu'elle donne aſſez
doux :
Mais rien n'eſt ſi trompeur que la prudence
humaine,
Hélas ! preſque toujours le détour qu'elle
prend,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle
attend,
Eſt le chemin qui nous y mene !

Je tranſcrirois volontiers toute cette Piéce, qui a pour titre *Réflexions diverſes*, parce que toutes les ſtrophes ſont d'un goût exquis. Comme je n'aime pas les Pédans, je te rapporterai ce qu'elle dit dans cet Ouvrage contre eux :

Qui dans ſon cabinet a paſſé ſes beaux jours
A pâlir ſur Pindare, Homere, Horace,
Devroit y demeurer toujours ;
S'il entre dans le monde avec un tel ſecours,
Il y fera faute ſur faute ;
Il portera par tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain ſçavoir vivre, un eſprit
agréable
A la honte du Grec & du Latin fait voir
Combien doit être préferable
L'uſage du monde au ſçavoir.

Ailleurs dans une Piéce qu'elle adreſſe à Mademoiſelle Cheron, elle dit avec tant de nobleſſe :

Vaine réfléxions, inutile discours!
L'homme malgré votre secours,
Du frivole avenir sera toujours la dupe,
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair,
Et dans la vanité qui sans cesse l'occupe,
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.
N'être plus qu'un peu de poussiere,
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein,
Il a beau faire voir un visage serein,
Et traiter de sang froid une telle matiere.
Tout dément ses déhors, tout sert à nous prouver,
Que par un nom célébre il cherche à se sauver
D'une destruction entiere.

M. Nicole dans ses excellens Essais ne traite pas la morale avec cet art & cette délicatesse. Quelque peu de goût qu'on ait pour la Poësie, il n'est personne qui ne soit tenté d'apprendre par cœur ces strophes morales qui ont une si grande beauté. Une mémoire pleine de pareils Vers seroit un trésor.

On croira peut-être que j'ai montré la Poësie de Madame Deshoulieres, sous sa plus belle forme, & que je viens d'étaler ce qu'elle a de plus riche, on se trompe. Là où elle est originale, où l'on ne trouve aucun modéle parmi les Anciens, & où elle n'a

encore eu aucun imitateur, c'eſt dans ſes Idylles. Elle compare les hommes tantôt aux moutons, tantôt aux fleurs, tantôt aux oiſeaux, & tantôt à un ruiſſeau. Elle anime tout cela des traits de la plus belle morale. Qui ne ſçait pas par cœur ſon Idylle ſur les moutons, qui d'une voix unanime a paſſé pour un chef-d'œuvre de Poëſie ?

Son Idylle aux fleurs a de grands charmes pour moi, elle leur dit :

Plus heureux que nous, ce n'eſt pas le trépas
Qui vous fait perdre vos appas,
Plus heureux que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions, inutiles ſouhaits !
Quand une fois nous ceſſons d'être,
Aimables fleurs, c'eſt pour jamais.

Nous rentrons pour toujours dans le profond repos,
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuſe nuit qui confond les Héros,
Avec le lâche & le parjure.

Elle dit plus bas :

Mourir n'eſt pas le plus grand des malheurs ;
Cependant, agréables fleurs,

Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

L'Idylle aux oiseaux commence par une peinture, qui après avoir embelli son imagination, embellit celle de ses Lecteurs :

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides Palais,
L'hiver ne retient plus les Nayades captives;
Les Bergers accordant leur Musette à leurs voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante,
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits,
Mille & mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois,
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.

La Poësie n'a point de pinceau qui peigne plus gracieusement. Madame Deshoulieres s'écrie :

Quel Dieu chasse l'horreur qui regnoit dans ces lieux !
Quel Dieu les embellit ! le plus petit des Dieux,

Fait seul tant de métamorphoses,
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas,
Si l'amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.

Il est l'ame de l'Univers,
Comme il triomphe des hivers,
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs;
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'hiver est pour la terre.

Cette comparaison est si sensible qu'elle frape, mais elle frape encore plus un cœur tendre qu'un autre.

Que nous servent, hélas! de si douces leçons!
Tous les ans la nature en vain les renouvelle,
Loin de la croire à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contr'elle,
Nous aimons mieux par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premieres loix.

Que votre sort est différent du nôtre!
Petits oiseaux, qui me charmez,
Voulez vous aimer, vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il, vous passez dans un autre,
On ne connoît chez vous, ni vertus, ni défauts,

Vous paroissez toujours sous le même plumage,
Et jamais dans les bois on n'a vu les Corbeaux
Des Rossignols emprunter le ramage,
Il n'est de sincere langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.

C'est cette morale qu'elle amene avec tant de graces qui enleve dans ses Idylles.

Dans son Idylle au Ruisseau elle commence en disant :

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort,
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course & la nôtre !
Vous vous abandonnez sans remors, sans terreur,
A votre pente naturelle,
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle,
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur,
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort & plus beau,
Que vous n'êtes à votre source.
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

Elle pourſuit la deſcription du Ruiſſeau, & dit enſuite :

Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux,
Taiſez-vous, Ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la nature ;
De tant de paſſions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une,
Qui ne traîne après ſoi le trouble & la douleur
Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles ſont maitreſſes ;
Mais de ces fatales foibleſſes,
La plus à craindre c'eſt l'amour.
Ses douceurs même ſont cruelles,
Elles ſont cependant l'objet de tous les vœux,
Tous les autres plaiſirs ne touchent point ſans elles,
Mais des plus forts liens le tems uſe les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou paſſe à des amours nouvelles.
Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de Ruiſſeaux infidelles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre Ruiſſeau ſe mêle avec votre onde :

Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez
plus,
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose,
Dans votre sein il cherche à s'abymer,
Vous & lui jusqu'à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.

Après avoir traité les rapports que l'homme a avec le ruisseau & les differences qui les distinguent, elle brode son sujet d'une morale touchante; elle est la premiere qui ait imaginé ce genre d'ouvrage moral allégorique où elle excelle.

Ce qui distingue encore les Ouvrages de Madame Deshoulieres sont les louanges de Louis-le-Grand qu'elle y a répandues par tout; aussi dit-elle dans sa Préface :

Le grand nom de Louis mêlé dans mes Ouvrages,
Les conduira sans doute à l'immortalité.

Il est vrai que ses louanges sont excessives & dégénerent en flaterie; elle met ce Monarque sans façon au-dessus de tous les Héros de l'Antiquité.

Ces Conquérans qu'eurent Rome & la Gréce,
Ces demi-Dieux sur cent lyres chantés,

On eu le sort que trop de gloire laisse ;
On les a crus servilement flatez :
Tant de vertus qu'en eux l'histoire assemble,
Est, disoit-on, le prix de leurs bienfaits,
Et si vous seul sous qui l'Univers tremble,
N'eussiez plus fait qu'ils n'ont tous fait ensemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous assure,
Vous la rendez croyable en l'effaçant,
Un tel secours chez la race future,
Sera pour vous un secours impuissant.
Quelques efforts que la nature fasse,
Pour les Héros que sa main formera,
Loin d'en trouver qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

Voyez de combien Louis-le-Grand, selon Madame Deshoulieres, surpasse tous les Héros, puisqu'on peut être au-dessous de lui & les surpasser : c'est ce qu'elle dit au Duc de Bourgogne devenu depuis Dauphin de France.

Tu peux sans être égal à ton auguste Ayeul,
Passer tous les Héros que l'antiquité vante,

Quelque harmonieux que soient ces Vers, quelque grandes que soient ces pensées, elles n'ont pas une vraie beauté dès qu'elles sont outrées. Des-

préaux n'a eu garde de donner dans cet écueil, il a comparé Louis XIV. à Auguste, à Aléxandre : mais il ne l'a point mis au-dessus de ces Héros. Madame Deshoulieres parle souvent sur ce ton flateur quand elle veut louer ce Monarque, non qu'il n'y ait de grands traits dans ses louanges. Elle dit de lui après avoir loué ses grandes qualités :

Quoi que le Diadême ait de grand, d'agréable,
Des présens dont aux cieux on te voit redevable
Le moindre est de t'avoir fait Roi.

Et ailleurs :

Quelque soit le péril qui menace ses jours,
On ne sçait où l'homme se cache,
Mais le Héros paroît toujours.

Elle ne parle pas de la sorte des anciens Conquérans, qu'elle semble n'abaisser que pour élever Louis XIV. comme si elle ne le pouvoit louer qu'à leurs dépens.

Ces ambitieux Conquérans
Pour qui la terre eût été trop petite,
N'étoient pas des Héros véritablement grands,
Une valeur feroce étoit tout leur mérite.

S'ils n'avoient pris le cruel soin
De porter au bout de la terre,
Sans droit & sans pitié le flambeau de la guerre,
Leurs noms si respectés n'auroient pas volé loin.
Athènes dans ses murs, Persepolis & Rome
Ont vu par la grandeur des vices, des forfaits,
Que dans l'oisiveté d'une profonde paix,
Le Héros n'étoit plus qu'un homme.

Cette pensée n'est-elle point l'original de celle de Rousseau ?

Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe, l'homme reste;
Et le Héros s'évanouit.

D'abord on juge que la pensée est plus brillante dans Rousseau, mais on pense toujours que Madame Deshoulieres l'a dit avant lui. Cependant qui le croiroit ? ce brillant même n'appartient pas à Rousseau, il l'a volé à Madame Deshoulieres, en voici la preuve. Elle parle du Philosophe dans une Ode qu'elle adresse à M. L. D. D. L. R. Elle dit qu'aux approches de la mort,

Malgré sa force il montre
L'homme à travers le Héros.

Elle dit plus bas :

C'eſt-là que l'orgueil ſuccombe,
C'eſt-là que le maſque tombe,
Qui couvroit tous ſes défauts.

N'eſt-ce pas la même penſée de Rouſſeau ?

Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le Héros s'évanouit.

Lucrece avoit mis en œuvre la même penſée.

Eripitur perſona, manet res.

Rouſſeau ne s'amuſe pas à voler une Hapelourde, mais un Diamant d'un grand prix ; & comment pendant que les Poëſies de cette Dame ſont entre les mains de tout le monde, n'a-t-on pas apperçu le larcin de Rouſſeau ? Convenons que Rouſſeau eſt un heureux voleur : car la ſtrophe où il a mis en œuvre cette penſée qu'il a dérobée, vaut elle ſeule toute l'Ode dont elle fait partie.

Madame Deshoulieres nous a montré qu'elle avoit l'art de badiner, & qu'elle poſſedoit diverſes ſortes de badinages, l'un qui ne fait rire que

dans l'ame, & l'autre qui fait rire du bout des lévres; l'un qui plaît par des images naïves, gracieuſes, heûreuſes, l'autre qui ſaiſit par des traits ridicules, facétieux, comiques. Voici un exemple du premier badinage.

Madame Duſſé, fille de M. de Vauban, étoit extrêmement vive, elle étoit dans les premiers jours du printems d'une riante jeuneſſe. M. de Vauban pour exprimer la vivacité de ſa fille, dit : Elle *papillone* toujours, & il pria Madame Deshoulieres de la corriger de ce défaut. Voici comme elle raconte la choſe à Madame Duſſé.

Quelqu'un qui n'eſt pas votre époux,
Et pour qui cependant, ſoit dit ſans vous déplaire,
Vous ſentez quelque choſe & de vif & de doux,
Me diſoit l'autre jour de prendre un ton ſevere
Pour... mais dans vos beaux yeux j'y vois de la colere,
Loin de gronder appaiſez vous ;
Ce quelqu'un n'eſt, Iris, que votre illuſtre pere.

Elle *papillone* toujours,
Me diſoit ce grand homme, & rien ne la corrige ;

En attendant qu'un jour la raison la dirige,
Elle auroit grand besoin de quelqu'autre secours;
Employez tous les traits que fournit la satyre,
Contre une activité qui du matin au soir
La fait courir, sauter & rire:
Assez imprudemment je lui promis d'écrire.

Elle s'acquitte fort mal de sa commission, car elle loue l'activité qu'elle est chargée de blâmer.

Avecque * quatorze ans écrits sur le visage,
Il vous feroit beau voir prendre un air serieux.
Ne renversez point l'ordre établi par l'usage;
Hé, que peut-on faire de mieux
Que de folâtrer à votre âge?
Vous avez devant vous dix ans de badinage,
Qu'il ne s'y mêle point de momens ennuyeux.
Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule & se partage
Un tems si beau, si précieux.
Vous n'en aurez que trop, hélas! pour être sage.

M. de Vauban n'a pas mal choisi Madame Deshoulieres pour prêcher sa fille. Mais voici bien pis.

* Avecque quatorze ans, *que qua* Cacophonie.

Tout bien consideré, qu'est-ce que gâte en
vous.
L'activité qu'on vous reproche ?
Votre esprit n'en est pas moins doux,
Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux coups,
L'insensible qui vous approche.
Vous mene-t-elle à gauche, ou plus loin qu'il
ne faut ?
Non Iris, & plus je raisonne,
Et moins je trouve qu'un tel défaut
Ote les agrémens que la nature donne.
Par exemple voici des faits
Assez connus pour qu'on s'y fonde.
Les Zéphirs, les Ruisseaux ne s'arrêtent
jamais,
Par leur activité perdent-ils leurs attraits ?
Contre elle est-il quelqu'un qui gronde ?
Et voit-on qu'on trouve mauvais
Que ce Dieu que déja vous fournissez de
traits,
Aille sans cesse par le monde
Troubler des cœurs l'heureuse paix ?

Rien n'est plus ingénieux, & je ne sçais si l'on trouveroit parmi les Anciens des exemples de ce badinage galant. Elle ne s'en tient pas là, elle attaque M. de Vauban.

Que sur ses procedés, Iris, il refléchisse,
Et qu'il nous dise un peu s'il croit qu'il soit
permis
De considerer comme un vice
Ce courage agissant qu'en lui le Ciel a mis;

Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque
justice,
Ce ne sont que nos ennemis.

L'exemple du second badinage, ce sont des Vers qu'elle envoie à M. Case le jour de sa fête, qui étoit celle de Saint Jean, elle paroît d'abord fort embarrassée.

Je ne sçaurois tirer un seul Vers de ma tête,
Jean, que dire sur Jean ? c'est un terrible
nom,
Que jamais n'accompagne une épithéte
honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne.., où vais-je ? trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête.

Elle se jette sur les rapports que pourroit avoir M. Case avec les Saints qui portent ce nom, elle ne trouve aucun trait de ressemblance entre Saint Jean l'Evangéliste & M. Case. Elle dit ensuite du divin Précurseur :

Il prêchoit au désert, & vous dans les ruelles,
Une peau de chameau faisoit tous ses habits,
Vous donnez volontiers dans les modes
nouvelles.
Il se désalteroit dans un courant ruisseau,
Se nourrissoit de sauterelles ;
Vous ne quitteriez pas les Ortolans pour
elles,

Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que
l'eau,
Que boivent à longs traits les neuf doctes
pucelles.

Madame Deshoulieres fachée de ne pouvoir rien trouver sur le nom de Jean, dit fort plaisamment :

Si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithétes.

Elle dit ensuite dans sa colere :

Ah ! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage.
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure.
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais
augure !
Croyez-moi, débaptisez-vous.

Les beaux-esprits qui sont un peu peuple, & pour qui la Comédie Italienne a de grands attraits, aimeront beaucoup mieux ce second badinage que le premier ; mais les beaux-esprits qui ne sont pas si rieurs préfereront le premier badinage qui est beaucoup plus fin & plus délicat, c'est une raillerie exquise.

Dans le Soleil de la Poësie de Madame Deshoulieres qui paroît avec tant

tant d'éclat, ne trouverons-nous point de taches? Oh qu'oui! premiérement je ne lui pardonne point ses bouts rimés, toutes ses piéces sur les mêmes rimes en *ouille*, en *aille*, en *eille*, *ille*, *age*, bon Dieu! pourquoi augmenter la gêne de la rime? Ne fatigue-t-elle pas assez la raison? Veut-on qu'elle l'enchaîne comme une esclave, & la fasse servir à son triomphe? Voyons où a conduit Madame Deshoulieres la loi qu'elle s'est faite de ne versifier une Piéce que sur les rimes en *age*: elle dit au Duc de Vivonne.

Et son renom n'est noirci
Par aucun vilain tripotage.

Quelle expression en Vers *tripotage*! comment peut-elle échaper à une Muse aussi délicate que celle de Madame Deshoulieres?

Dans un autre Ouvrage dont toutes les rimes feminines sont en *ille*, elle dit de Louis XIV.

Que ce Monarque est grand, que son courage brille!
Ne l'avons-nous pas vu montrer un front serein
Dans de vives douleurs, dans un péril certain,

Et ne s'en ébranler non plus que la Bastille !

Quelle comparaison triviale ! voilà où la fureur de rimer en *ille* pousse un bel-esprit. Elle a fait un Sonnet en bouts-rimés sur ces rimes *omnibus*, *fâche*, *relâche*, *tribus*, *lâche*, *phœbus* *quibus*, *mâche*, *item*, *tu autem*, *ire*, *amo*, *lire*, *calamo*. Comment sur de si bizarres rimes Apollon lui-même pourroit-il penser & s'exprimer avec justesse ? Madame Deshoulieres qui, selon moi, vaut bien Apollon, dit néanmoins bassement au Duc de Saint Agnan, à qui elle adresse ce Sonnet grotesque, cet avorton de Poësie :

Tu sçais l'art d'employer noblement ton *quibus*.

Que signifient ces Vers ?

Le sort pour toi constant t'aime, te rit *item*;
Te destine un trésor, c'est-là le *tu autem*.

Qui croiroit que la Muse qui a fait ces Vers-là ait fait ceux-ci ?

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans nos champs sans soucis, sans alarmes ;
Aussi-tôt aimez qu'amoureux,

On ne vous force point à répandre des
larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la
nature,
Sans ressentir ses maux, vous avez ses
plaisirs.

Cependant nous avons la raison pour par-
tage,
Innocens animaux n'en soyez point jaloux;
Cette fiere raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sur reméde,
Un peu de vin la trouble, un enfant la sé-
duit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.

Quelle Poësie, quel tour heureux, quelles images, quelle peinture! les rimes *quibus, tribus, amo, calamo*, se seroient-elles ajustées à de si belles pensées? & auroient-elles fait une Poësie si coulante, si gracieuse? en lisant ces Poësies, où le génie de Madame Deshoulieres se force pour ne rien produire, je lui ai dit vingt fois: *Retournez à vos moutons.*

Ce qui me met dans une vraie colere, je la mesure à la haute estime que j'ai pour Madame Deshoulieres; c'est que ses Ouvrages sont farcis de

ces piéces, où il y a des tirades ſur les mêmes rimes ; il faut qu'elle ait fait ſoit en bouts rimés, ſoit dans ces ſortes d'Ouvrages une dépenſe de près de mille Vers. Dans ſon Sonnet en bouts rimés adreſſé à Louis XIV. elle lui dit élégamment :

Toi ſeul aux autres Rois tu ſers de Péda-
gogue.

Plus bas ;

De vices & d'erreurs ſon Etat écuré.

Je ſçais qu'on m'oppoſera que c'eſt un jeu qu'elle a voulu faire ; mais je m'écrierai toujours, le vilain jeu ! d'où vient que Racine & Deſpréaux n'ont jamais joué de la ſorte ? je voudrois bien ſçavoir comment elle auroit pu rendre ſur des rimes ſi bizarres, cette comparaiſon qui nous enleve dans ſes Ouvrages.

Ainſi quand des hivers les terribles orages
Contraignent un grand fleuve à ſortir de ſes
bords,
De ce fleuve irrité fameux par ſes ravages ;
On croit par une Digue arrêter les efforts ;
Mais bien loin que ſon Onde à ce frein s'ac-
coutume,
Sa colere s'accroît, il mugit, il écume ;

Il renverſe demain ce qu'il laiſſe aujourd'hui,
Et plus fort que la digue à ſon cours opposée,
Elle n'eſt ſur la roue où l'on l'avoit poſée,
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

C'eſt l'image qu'elle nous donne de la ſage valeur de Louis XIV. Ne ſois point ſurpris, ſi tu me vois ſi animée contre une Muſe que j'eſtime tant. Imagine-toi que je ſuis comme un amant bien épris d'une beauté parfaite, qui voit qu'elle la néglige & l'expoſe aux injures de l'air qui l'alterent, dans quelle colere ne ſe met-il point contre ſa maitreſſe qui gâte un chef-d'œuvre des Dieux? Madame Deshoulieres a une Poëſie que je voudrois, ſi je pouvois, convertir dans la ſubſtance de nos Poëtes modernes qu'on admire tant; ce grand talent, elle l'étouffe, pour ainſi dire, en l'aſſerviſſant à des rimes fantaſques, burleſques, pénibles; elle gâte cette belle Poëſie, & l'altere par des rimes lapones, ſauvages. Je ne trouve point de termes pour exprimer mon indignation; il m'échaperoit quelque expreſſion extravagante. Je rentre dans mon admiration pour cette aimable Muſe.

Je te rapporterai ici trois de ses Rondeaux ; je te dirai franchement que le premier n'est pas celui que j'estime le plus.

Le bel-esprit au siécle de Marot,
Des dons du Ciel passoit pour le gros lot ;
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Et qui plus est faisoit bouillir le pot.
Or est passé ce tems où d'un bon mot,
Stance, ou Dixain, on payoit son écot,
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel-esprit.

✻

A prix d'argent, l'Auteur comme le sot,
Boit sa chopine & mange son gigot,
Heureux encor d'en avoir suffisance,
Maints ont le chef plus rempli que la panse,
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel-esprit.

Quelque naïveté qu'ait ce Sonnet, je voudrois qu'il eût l'air moins antique, quoiqu'on ait affecté de le lui donner ; les expressions sont si naturelles qu'elles en sont populaires ; c'est pourquoi je m'accommode encore mieux des deux Rondeaux suivans :

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous de voir & d'entendre,

Gens dont le cœur s'explique avec esprit :
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en
cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux ſoins, qu'ils prennent un air
tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raiſon il n'en faut rien attendre ;
Trop de malheurs n'ont ſçu que trop ap-
prendre,
Qu'elle n'eſt rien, dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit,
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Taiſez-vous, tendres mouvemens,
Laiſſez-moi pour quelques momens,
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire
Aux tranſports que l'amour inſpire
Pour le plus parfait des amans.
A quoi ſervent ces ſentimens ?
Dans mes plus doux emportemens,
Ma raiſon vient toujours me dire,
Taiſez-vous.

La cruelle depuis deux ans....
Mais, hélas ! quels redoublemens ?
Sens-je à mon amoureux martyre,
Mon Berger paroît, il ſoupire,

Le voici, vains raiſonnemens ;
Taiſez-vous.

Au reſte, je ne prétens pas te rapporter ici tous les beaux Vers de Madame Deshoulieres, je t'enverrois un volume. J'ai ſeulement voulu te citer des exemples qui juſtifieront le jugement que j'en ai porté. Je ne dirai rien ſur Genſeric, parce que le Public en a trop dit. Je ne dirai rien auſſi ſur les Poëſies de Mademoiſelle Deshoulieres, elles ont le coloris des Poëſies de ſa mere, & puis c'eſt tout. L'Ode qui a remporté le prix n'ayant point parmi les Ouvrages de cette jeune Muſe de ſœurs qui l'égalent en beauté, fait ſoupçonner qu'elle a pour ſœur l'Idylle aux moutons, & qu'elles ont une même mere. Je finirai en te diſant, que ſi j'étois bien riche, je ferois la dépenſe d'acheter pluſieurs exemplaires des Œuvres de Madame Deshoulieres, je les ferois relier en maroquin, & je ferois préſent d'un Volume à chacun de nos Poëtes modernes ; je les prierois dans une Lettre très-preſſante de lire ces Poëſies ; je ne puis pas croire qu'ils les ayent jamais lues, car certainement ils les

auroient admirées ; cette admiration les auroit tenté de les imiter, & cette imitation n'auroit point nui à leur gloire. Je ne répondrai point à toutes les douceurs que tu me dis ; non que je ne sois bien persuadée qu'elles sont sinceres, & que l'époux n'a point effacé l'amant ; mais c'est qu'il me semble que ceux qui ne sont qu'amans doivent s'écrire des douceurs, & les époux doivent s'en tenir au solide. Je suis avec cette solidité d'épouse tout à toi.

A Lyon, ce 16 *Août* 1715.

¶ Un homme plus severe que Despréaux, vouloit qu'il n'y eût dans le monde qu'une seule femme qui eût de la vertu, & il disoit que chaque mari pour son repos devoit croire que cette femme étoit la sienne. Quelle est la seule femme vertueuse.

¶ Un homme évaporé l'est davantage dans sa vieillesse que dans un âge meur, parce que sa raison qui est alors plus affoiblie, ne le contient pas comme elle le contenoit lorsqu'elle étoit moins foible. Pourquoi un homme évaporé l'est davantage étant vieux.

Définition de la vivacité. ¶ Il y a deux sortes de vivacités qu'il ne faut point confondre, une vivacité d'esprit, & une vivacité de tempérament. La premiere est une belle qualité, elle s'accorde avec la sagesse, elle lui donne même du lustre. La seconde qui est dans un sang bouillant, engendre souvent la folie, & ne produit que des saillies & des boutades dereglées. Le peuple souvent appelle gens d'esprit ceux qui n'ont que cette derniere vivacité qui l'éblouit.

Maxime. ¶ Damon a toujours à la bouche cette maxime : Regardons une bagatelle comme une bagatelle, une chose de conséquence comme une chose de conséquence. On observe souvent le contraire de cette maxime, voilà la source des fautes que l'on fait dans la vie civile. Un homme intéressé s'offense de la plus légere atteinte que l'on porte à son intérêt ; un prodigue ne poursuit pas un voleur qui lui a fait un larcin considérable. Une femme entêtée de sa beauté se blessera d'un éloge froid de ses agrémens, un Philosophe rira du mépris que tout le monde fait de sa figure. Un homme querelleux, pointilleux se blessera

d'une raillerie innocente, un Stoïcien ne s'offensera pas d'une injure qui le deshonore. Notre imagination ou nous grossit les objets, ou nous les diminue, selon qu'elle nous les répresente, elle nous fait agir. Mais il faut éclairer du flambeau de la raison les images qu'elle nous offre, afin que nous les voyons tellés qu'elles doivent être.

¶ M. le Baron de Vaux est un jeune Cavalier qui a gagné tous les cœurs par une politesse exquise, un esprit brillant, & une figure très-gracieuse. Voici des Vers de sa façon.

Ouvrages de Poësie de M. le Baron de Vaux.

A IRIS.

Un amour dégagé des sens,
Ne doit son être imaginaire
Qu'aux faux jargon des faiseurs de Romans;
On donnoit cœur pour cœur sans en faire mystere,
On s'aimoit dans le bon vieux tems.
Confondans leurs soupirs & ravis de se plaire,
Un Berger amoureux, une tendre Bergere
Ne connurent jamais ces vains raffinemens.
Jamais les beautés de nos champs
N'exigerent de leurs amans
Le fanatique effort d'une tête mal-saine;

Qui fit extravaguer vingt ans
L'insipide Artamene.
Ah ! si du Dieu qui me soumet à vous,
Comme moi vous portiez la chaîne,
Que bientôt dans vos yeux plus brillans & plus doux
Les miens liroient ces mots en tendres caracteres :

Tous ces Romanciers étoient fous,
L'amour ne vit pas de chimeres.

CONTE.

Certain flaireur d'amoureuse curée
Faisoit d'Alix son principal emploi,
Si bien enfin que la mere effarée
Pour Dieu, Monsieur, soyez de bonne foi,
Déclarez donc sur quel pied, de ma fille
Vous approchez, déja l'on en médit :
Vous en doutez, lui repliqua le drille,
Hé Cadedis, c'est sur le pied du lit.

Sur un Ecolier qui préferoit la Musique à la Logique.

RONDEAU.

A Livre ouvert sans broncher sur le ton,
Pœtus vous chante air de toute façon,
Et du beau chant sçait si bien la pratique,
Que du Docteur auroit grade authentique,
Si gradué pouvoit être en chanson.
Ce n'est le tout, ce nouvel Amphion
Peut se vanter sans être fanfaron,

Au Clavecin de faire à tous la nique
A Livre ouvert.

Bref, il feroit parfait si de raison
Sçavoit la gamme, ou recevoit le ton,
Mais attendez, si l'objet de Logique,
Peut se réduire en notes de Musique;
Lors il pourra raisonner en Platon
A Livre ouvert.

Chanson.

Petite fleur brunette,
Aimable violette,
Que ne puis-je avec vous changer mon triste
sort?
Vous languissez dans le sein de Sylvie,
Et moi je trouverois la vie,
Où vous trouvez la mort.

Voilà des Piéces de different genre qui montrent que M. le Baron de Vaux a un génie qui se plie aisément aux differens caractéres des Ouvrages d'esprit.

¶ Voici une histoire rapportée dans une conversation par un célébre Comédien. *Apologie du Grand Corneille.*

Corneille travailloit sur un Bureau extrêmement simple : lorsqu'il composa ces grandes Piéces, le Cid, Cinna, Horace, Pompée dont Racine dit

que la Scéne retentit encore des acclamations que ces Tragédies exciterent à leur naissance. Il ajoute, ces chefs-d'œuvres représentés depuis sur tant de Théâtres, traduits en tant de Langues, vivront à jamais dans la mémoire des hommes. Un Financier homme d'esprit, lui proposa de troquer ce Bureau contre un autre qui étoit magnifique. Le troc se fit, Corneille travailla sur le Bureau superbe, lorsqu'il composa le Menteur, la suite du Menteur, Pertarite & d'autres Piéces très-foibles; il s'en prit au Bureau, il voulut retroquer le second Bureau contre le premier, le Partisan fut obligé d'en passer par-là. Alors Corneille ayant le Bureau modeste, composa Heraclius, Nicoméde, Rodogune où l'on retrouva son sublime.

Si Corneille eût été capable de faire un pareil honneur à son Bureau, on pourroit croire ce que dit la Bruyere, qu'il ne jugeoit de la bonté de ses Piéces que par l'argent qui lui en revenoit. Et on penseroit que Despréaux pourroit avoir raison lorsqu'il dit de Corneille :

Tel s'est fait par ses Vers distinguer dans la Ville,

Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Mais on ne portera jamais un pareil jugement sur le grand Corneille. Un homme peut être un excellent Critique & n'avoir pas l'art de composer, il peut connoître les bonnes choses, sans les sçavoir faire; mais il n'est pas possible qu'un homme fasse de bonnes choses sans les connoître, puisqu'avant que de les produire, il faut nécessairement qu'il commence à les connoître, autrement il s'ensuivroit qu'on pourroit faire un excellent Poëme par hazard, quelle absurdité! J'aimerois autant dire qu'un homme qui jetteroit par hazard des caractéres d'impression, parviendroit à composer un Livre entier. Despréaux & la Bruyere se jouent visiblement de leurs Lecteurs dans le portrait de Corneille; & malgré le grand nom de ces Auteurs, nul homme d'esprit ne sera leur dupe, leur paradoxe est bon à être débité à des gens qui sont la crédulité même. Mais les Ecrivains, ceux mêmes qui se distinguent, se laissent entraîner à l'ardeur de fraper les esprits par des choses prodigieuses, ausquelles il manque non-seulement la vérité, mais la vraisemblance.

Pensée galante.

¶ Un jeune homme fort galant disoit à une belle Dame : J'ai vingt - six ans, je n'en ai vécu que cinq ; car je ne conte ma viè que du jour que je vous vis.

Divers traits des errata des Livres.

¶ Scarron dans un Recueil de Poësies adressa un Madrigal à une petite Chienne de sa sœur : s'étant brouillé depuis avec elle, il fit mettre dans l'errata du Livre, au lieu de *Chienne de ma sœur*, lisez *ma chienne de sœur*. Dans un Ouvrage qu'on avoit adressé à un Docteur ignorant, qu'on appelloit docte, on mit dans l'errata *docte*, lisez *Docteur*. Despréaux dans la table de son Livre au mot de *Docteur* dit, voyez *Asne*. On va au renvoi, on trouve effectivement sous le mot *Asne* qu'il parle là des Docteurs. On dit de Desmarais qui avoit fait un grand Ouvrage sous le titre de *Délices de l'esprit*, qu'il n'y avoit dans son Livre qu'une faute, qu'au lieu de *délices* il falloit lire *délires* dans l'errata du Livre.

Trait de la Reine Christine contre Desmarais.

¶ Christine Reine de Suéde disoit que Desmarais dans sa jeunesse avoit perdu son esprit, en faisant des Livres de piété qui ne valoient rien, & qu'il avoit perdu son ame dans sa vieillesse en composant des Romans.

¶ Palaprat étant à table à côté de M. de Catinat, fit le portrait d'un grand Général, parfaitement ressemblant à son illustre voisin. Il finit en disant qu'un grand Général le jour qu'il avoit gagné une bataille, seroit capable de descendre jusqu'à jouer aux quilles, tant il étoit maître de lui-même. M. de Catinat lui dit : Votre Général seroit encore plus admirable, s'il jouoit aux quilles le jour qu'il auroit perdu une bataille. Sentimens de M. de Catinat.

¶ On prétend que le meilleur Rondeau qu'ait fait Benserade sur les Métamorphoses d'Ovide est celui-ci. Rondeau de Benserade.

Deucalion & Pirra.

A coups de pierre ils ne s'attendoient guere
De repeupler l'Univers solitaire.
Deucalion & Pirra seuls restoient,
Et par-dessus leurs têtes ils jettoient,
Non sans horreur les os de leur grand-
mere,
Simples cailloux en langage vulgaire,
Etoient ces os, sur la foi du mystere,
Le grand débris du monde ils rajustoient
A coups de pierre.

Tous deux avoient leurs pareils à refaire,
Ce n'étoit pas une petite affaire.
De leur travail comme ils s'y comportoient,

Corps, têtes, bras, mains, jambes, pieds
sortoient.
Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire,
A coups de pierre.

Voici un autre Rondeau du même Poëte, qui ne déplaira pas aux Connoisseurs.

Pan & Sirinx.

A quelque usage où soit mis l'amour
même,
Il a souvent une amertume extrême.
A ses plaisirs Pan un peu trop enclin
Avec Sirinx veut unir son destin,
Et quitteroit pour elle un Diadême.
Elle le fuit, elle en est séche & blême;
Lui pour la vaincre use de stratagême.
Elle est adroite, & du monde malin
A quelque usage.

N'en pouvant plus, par la bonté suprême
Elle est changée en roseau, Pan blasphême;
De ce Roseau tendre & fin
Il fait sa flute; & n'est-ce rien enfin?
Que de pouvoir employer ce qu'on aime
A quelque usage.

Voici encore un Rondeau de Benserade, il y donne des leçons à ceux qui portent le Sceptre.

Pour être grand comme étoit Lycaon,

Il faut avoir cet odieux renom
D'être ennemi des choses légitimes.
Empoisonné de méchantes maximes,
Il prit d'un loup la figure & le ton ;
Et sans jamais espérer de pardon ,
N'en fut pas moins abaissé par ses crimes,
Pour être grand.

Il vit périr son régne & sa maison ,
L'éclat du foudre alla jusqu'à son nom ,
Lui qui des monts frapant les hautes cimes,
N'épargne point les criminels sublimes.
Il faut qu'un Roi soit juste, sage & bon
Pour être grand.

¶ Le Pere Bourdaloue prêchant devant Louis XIV. dit avec beaucoup de feu en expliquant une vérité morale : Rois, Princes, c'est-là votre Evangile , vous n'en avez pas un different de celui des autres hommes. *Trait du Pere Bourdaloue.*

¶ Un Ambassadeur de la Porte haranguant Léon X. crut lui donner un éloge magnifique en l'appellant le grand Turc des Chrétiens. *Epithéte extraordinaire.*

¶ Un homme d'une basse naissance prenoit la qualité de Chevalier dans tous les actes ; comme on le railloit là-dessus , il dit : Ce que je fais aujourd'hui ne vaut rien , mais dans cent ans d'ici cela ne se pourra payer. *La Noblesse a été souvent usurpée.*

Combien de maiſon de Gentilshommes dont les titres de Nobleſſe ne ſont fondés que ſur une uſurpation ancienne ?

Ironie délicate.

¶ M. de Permillac étoit à table avec de jeunes Officiers, dont la plupart étoient Roturiers, ils ne laiſſoient pas de s'appeller les uns les autres, Comtes ou Marquis. M. de Permillac qui ne put ſouffrir ce ridicule, ſe leva, & leur dit : Meſſieurs, vous êtes tous gens titrés, il n'y a que moi de ſimple Gentilhomme, je m'en vais de peur de vous faire deshonneur. La raillerie eſt le meilleur remede du ridicule.

Trait du Duc de la Feuillade.

¶ Les Princes aiment à quitter quelquefois leurs perſonnages. Louis XIV. étant avec le Duc de la Feuillade, le Comte de Grammont, & d'autres Seigneurs qu'il avoit admis à ſa table, leur dit : Soyons libres un inſtant, vous du reſpect qui vous gêne, & moi du rolle de votre maître ; il but au Duc de la Feuillade, en lui diſant : A toi Pierrot ; ce Seigneur lui répondit, en lui diſant : *A toi la France*, je te ferai raiſon ; cette épithéte Grenadiere, *la France*, qui con-

venoit ſi bien au Roi, fut trouvée très-heureuſe.

¶ Furetiere en parlant de Quinaut dit : C'eſt la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais fait, il oublie généreuſement les outrages qu'il a ſoufferts de ſes ennemis, & il ne lui en reſte aucun levain ſur le cœur ; il a eu quatre ou cinq cens mots de la langue pour ſon partage qu'il blutte, qu'il ſaſſe & reſaſſe & qu'il paîtrit le mieux qu'il peut. Furetiere faiſoit alluſion par toutes ces métaphores à la profeſſion de Boulanger du pere de Quinaut. Rien n'eſt plus malin qu'une pareille ſatyre pleine de traits qui frapent des deux côtés. **Allégorie maligne.**

¶ Le Maréchal de la Ferté dit à Louis XIV. à l'occaſion du froid violent qu'on reſſentoit dans un hiver, qu'il avoit failli à mourir, parce qu'il avoit un manteau qui n'étoit point doublé : Que ſi Sa Majeſté qui avoit eu la bonté de lui donner un bâton pour le ſoutenir dans ſa vieilleſſe, vouloit lui faire doubler d'hermine ſon manteau, elle le garantiroit à l'avenir de ce malheur. Ce Monarque entra dans la plaiſanterie, & fit le Maréchal de la Ferté Duc & Pair. **Plaiſanterie heureuſe.**

Chanſons. ¶ J'ai trouvé que dans la querelle qui s'eſt excitée entre les partiſans des Anciens & les partiſans des Modernes, ces derniers ont oublié de dire que nous avions cultivé pluſieurs genres d'Ouvrages d'eſprits, dont les beautés étoient inconnues aux Anciens. Par exemple, combien d'agréables Chanſons n'avons-nous point ? Je ne parle point du Recueil des Chanſons du Baron. . . . on en trouve peu qui mérite qu'on s'y arrête ; mais je parle de celles de pluſieurs Auteurs, dont on pourroit faire un agréable Volume, qu'on oppoſeroit aux Ouvrages les plus galans de l'antiquité. Nous avons même une infinité de Vaudevilles ſatyriques qui ont beaucoup de ſel.

Sur la priſe de Mons par Louis XIV. en préſence de l'armée ennemie.

Mons pris, hélas ! qui le croiroit ?
Toute la ligue en douteroit,
Si des Ligueurs le plus habile *
N'avoit employé tous ſes ſoins,
Pour mener devant la Ville
Quarante-cinq mille témoins.

* Le Prince d'Orange.

La rodomontade des Eſpagnols & la bravoure de M. du Montal, ſont bien dépeintes dans ces deux couplets ſur la levée du ſiége de Charleroi par les ennemis :

Montal à cette ſemonce ;
Prend ſon capel & l'enfonce :
Pon pata pon tarare ponpon.
Ah ! Meſſieurs les Hollandois,
Approchez un peu plus près,
Vous entendrez ma réponſe.
Pon pata pon tarare ponpon.

Alors l'Eſpagnol rengaine,
Prend le large dans la plaine ;
Pon pata pon tarare ponpon.
Nous ne le vons pas le pic
Nous allons prendre Maſtric,
Ce trou n'en vaut pas la peine.
Pon pata pon tarare ponpon.

Parallele du Prince d'Orange avec César.

Céſar vint, il vit, & vainquit ;
Guillaume vint & vit de même :
Des trois choſes que Céſar fit
Il n'a manqué que la troiſiéme ;
Guillaume donc ſans contredit,
Eſt un vrai Céſar en petit.

On fait parler le Prince de Waldeck à ſon armée le jour de la bataille de

Fleurus ; l'ironie elle-même lui prête son langage.

Sur l'Air , Pierre Bagnolet.

Mais quoi ! les François à la nage
Ont déja la Sambre passé ,
Quel ordre au milieu du carnage !
Amis , ne suis-je point blessé ?
Les enragés ,
Les enragés !
Nous n'avons qu'à plier bagage ,
Ma foi c'est Turenne , ou Condé.

Le Comte de Nassau las de vivre ,
Veut périr avec ses soldats ,
Au danger Flodorpe se livre ,
Et Tiron cherche le trépas ,
Ils sont à bas ,
Ils sont à bas.
Au tombeau Berleau peut les suivre.
Pour moi je me dois aux Etats.

Non , ce n'est point une défaite ,
Consolez-vous , chers Hollandois ,
C'est une honorable retraite ,
Telle que je fis autrefois.
Nos palefrois ,
Nos palefrois
Feront dans ce jour une traite
A faire crever les François.

Sur

Sur l'air des Folies d'Espagne.

Le Roi d'Espagne au Prince d'Orange.

'A mes Etats je vous crus néceſſaire
Vous promettiez de tout faire pour moi.
Je ne ſuis point d'ailleurs votre beau-pere ;
Et pourquoi donc me manquez-vous de foi ?

Le mécontent de Paris & de ſa femme.

Ah ! ſortons de Paris,
Maudit Pays,
Méchante Ville,
Où l'on eſt trop habile.
Je rens graces à mon deſtin,
Qui me met en chemin
De revoir mes chers amis Toulouſains ;
Quel horrible embarras !
Quel fracas !
N'eſt-ce pas
Courir au trépas ?
Si-tôt qu'on fait un pas ;
Tous les Diables enſemble,
Me ſemble,
Feroient moins de bruit :
Peut-on dormir la nuit !
Ce ſont cris furieux,
En tous lieux,
D'ivrognes, d'oublieux,
De Concerts amoureux.
Au moment qu'il fait jour,
Il faut faire ſa cour,
A mille Procureurs,

Chicaneurs,
Et Voleurs,
Qui ſans nulle reſſource,
Epuiſent une bourſe,
Sans qu'un Procès
Ait jamais
Un meilleur ſuccès.
Aller chez Catin,
C'eſt être fin,
D'en ſortir ſain ?
Mais pour le bon vin,
On peut dire ſans façon,
Au Cabaret tout eſt poiſon.
Le meilleur Médecin,
Eſt un grand aſſaſſin,
Et les Joueurs
Sont tous pipeurs,
Et voleurs.
Quittons donc cette Ville infame.
Allons gouter en repos,
Le plaiſir
Du l iſir,
Au milieu des pots :
Mais au pays
Je trouverai ma femme,.
Ah ! grands Dieux,
C'eſt encor pis,
J'aime mieux malheureux
Vivre à Paris.

Ce portrait en petit de Paris eſt agréable.

Les Chanſons ſont ſuſceptibles des plus belles maximes de la morale, témoins ces Vers.

Sur l'air des Folies d'Espagne.

Heureux qui peut sans se faire connoître,
Loin des honneurs en paix vivre & mourir!
Quand au-dehors nous cherchons à paroître,
En même tems nous cherchons à souffrir.

Saint Evremont nous a donné cette idée judicieuse du bel-esprit.

Le bel-esprit.

Vous voulez de l'esprit, de la délicatesse,
De l'agrément, de la justesse,
Vous voulez des termes choisis,
Un stile naturel, noble, simple & concis;
Des traits ingénieux que chacun puisse entendre,
En un mot un esprit exquis.
Dites-moi, Monsieur le Marquis,
Où vous en sçavez à revendre?
Le bel-esprit est un titre fort beau,
Quand on aime à courir de ruelle en ruelle.
Mais ce n'est point le fait d'une sage cervelle,
De chercher à briller sur un terme nouveau,
Le bon sens de l'esprit est le guide fidelle,
Lui seul peut le conduire & sçait le ménager:
Un bel-esprit, si j'en sçais bien juger,
C'est un diseur de bagatelle.
O Ciel! diront les précieuses,
Peut-on se déchaîner contre le bel-esprit?

Des conversations doit-il être proscrit ?
N'est-on pas redevable à ces plumes heureuses
Qui le font éclater dans la Prose & les Vers ?
Je crois qu'il faut avoir l'esprit bien de travers,
Pour condamner l'esprit, c'est un crime effroyable,
Pour moi je maigrirois sans ce mets délectable.
Ma chere, approuvez-vous ce détestable goût ?
Bannir le bel-esprit de l'usage ordinaire !
Le bannir ! j'en suis folle, & je veux au contraire
Qu'on le fasse briller par-tout.
Je suis au désespoir, quand on met en usage
Tous ces termes communs qui sentent le Bourgeois.
Et moi lorsque j'entens un ignoble langage
J'ai l'oreille écorchée & je suis aux abois.
Pour suivre un bel-esprit j'irois au bout du monde,
Et moi j'affronterois tous les périls de l'onde.
Le bel-esprit m'égaye & m'ôté les vapeurs ;
Sans lui je languis, je me meurs.
Et moi je suis à la torture,
Quand je rencontre un bel-esprit.
Comme dans ce qu'on fait, il faut dans ce qu'on dit
Suivre pas à pas la nature.
Je crois que la raison doit faire renoncer
A ces mots recherchés qu'on a peine à comprendre ;

Parle-t-on pour s'embarrasser,
Et pour ne pas se faire entendre ?
L'esprit fait grand plaisir, je n'en discon-
viens pas,
Et si dans nos discours nous cherchons des
appas,
Il faut que l'esprit en ordonne ;
Mais j'en fais toujours peu de cas,
Si le bon sens ne l'assaisonne.

Voici une Requête où la Poësie exprime les plaintes des Curés d'une maniere bien propre à toucher & à persuader. Sanleque Chanoine de Sainte Geneviéve & Curé, plaide leur cause & la sienne propre.

Requête des Curés au Roi.

Louis jusques à toi j'ose porter ma plainte,
Ecoute les douleurs dont mon ame est at-
teinte.
Des Ministres sacrés je plaide ici les droits,
Et les Curés plaintifs te parlent par ma voix.
Grand Roi, de ton Conseil la sage politi-
que,
Nous fit de cent écus la portion modique ;
Des biens que sur l'Autel les Seigneurs
avoient pris,
Ta Royale bonté nous sauva ce débris.
Foible secours encor, récompense peu digne
Des nobles Ouvriers que Dieu met dans sa
vigne ;
Mais qui nous obligeant à la frugalité,
Nous fait une vertu de la nécessité.

Quel avare intérêt, quel indigne artifice,
Grand Prince, contre nous a surpris ta justice ?
Par quel art au Clergé le droit est-il venu
De décimer encor mon maigre revenu ?
Et comment aujourd'hui sur cent écus de rente,
Osent-ils sans rougir m'en ôter jusqu'à trente ?
Je sçais, Grand Roi, je sçais quels honneurs immortels,
Quels tributs nous devons à l'appui des Autels.
Je vois contre toi seul la perfide hérésie,
De tes lâches voisins armer la jalousie ;
Et je connois assez que ton riche Clergé
A soutenir la guerre est le plus engagé :
Mais il faut que du moins l'équité, la sagesse,
Dispense de ces dons la pieuse largesse.
Tandis que le Prélat dans la fleur de ses jours
Presse le mol duvet d'un fauteuil de velours,
Et remplissant de loin les devoirs de la crosse,
Fait rouler dans Paris un superbe carrosse,
David en revenus par de riches Fermiers
Lui compte tous les jours des écus par milliers,
Pour fournir aux plaisirs où nos Abbés s'adonnent,
Mille & mille Cantons de toutes parts moissonnent.
D'un *Benedicamus* entonné foiblement,
L'inutile Chanoine est payé grassement.

Voilà les forts appuis, les épaules robuſtes,
Sur qui doivent tomber des décimes ſi juſtes.
Mais pour s'en garantir vainement conjurés,
Tout tombe ſur le dos des malheureux Curés.
Pour tout bien on nous laiſſe en nous coupant la bourſe,
D'un triſte *Requiem* la honteuſe reſſource.
Il faut pour nous donner le vivre & les habits,
Qu'Eſculape, où la fiévre égorgent nos brebis;
Et qu'on nous voye hélas! dans une ſépulture
Voler comme Corbeaux, y chercher la pâture.
O vous de Charenton infidéles Docteurs,
Qu'en vous l'on ſçut bien mieux revérer les Paſteurs!
Pour tenir vos eſprits dans une aſſiete ferme,
L'honnête penſion venoit au bout du terme.
Comblez dans votre Secte & de biens & d'honneur,
Vous n'aviez pour tout ſoin qu'à louer le Seigneur.
Et nous du temporel la triſte inquiétude
Nous arrache à l'Autel, nous dérobe à l'étude.
Il faut ſur le débris d'un panier de raiſin
Lutter contre un Seigneur, chicaner un voiſin,
Diſputer corps à corps une gerbe uſurpée,
Braver pour la ravoir la pointe de l'épée.

Et quand tout épuisé de peines & de frais ;
De mes fruits amassés je crois jouir en paix ,
Bientôt pour m'achever , un homme à mine austére ,
Un exploit à la main entre en mon Presbytere ,
Jusqu'à mon Cabinet me relance soudain :
Le Livre à son aspect me tombe de la main.
Sages réflexions & dévotes pensées ,
De mon esprit alors vous êtes effacées.
Je songe à dégarnir ma cave & mon grenier,
Pour faire au Décimeur jusqu'au dernier denier.
Je vois pour tout espoir en mon ame indignée ,
Sur la faux de la mort ma récolte assignée.
Grand Roi , qui de l'Eglise est l'unique soutien ,
Assure à ses Pasteurs la vie & l'entretien.
Autant que par le luxe un cœur est amolli ;
Autant par la disete il se sent avili
L'heureux siécle n'est plus qu'une foi véritable ,
Rendoit sous la soutane un pauvre respectable ,
Et que sous notre main les grands humiliés ,
Versoient comme de l'eau les trésors à nos pieds.
Depuis que l'avarice avec des mains avides,
A pillé des Autels les revenus solides ,
Notre obscure vertu ne paroît d'aucun prix,
La pauvreté sur elle attire le mépris.
Jette sur nos malheurs un regard favorable ,
Grand Roi , que de rechef ta bonté secourable ,

Passe dans le repos que notre unique emploi
Soit de fléchir le Ciel pour ton peuple &
pour toi.

¶ Un Héros de nos jours qui nous a retracé Aléxandre le Grand, est Charles XII. Roi de Suéde. Le Pere du Cerceau Jésuite nous en a fait un portrait fort naturel, où l'on trouve les graces de la Poësie; ce Prince a été long-tems le Héros à la mode, tous les Poëtes se tournoient vers lui, c'étoit un astre qui les échauffoit, ils en empruntoient le beau feu qui les transportoit; ce Héros leur fournissoit la véritable idée du grand & du sublime. Eloge du Roi de Suéde.

Pour peindre un Aléxandre il faudroit un
Appelle,
Charle est l'Aléxandre du Nord,
Du Vainqueur de l'Asie il a l'air & le port,
Et va du même pas à la gloire immortelle,
Mais où trouver encore un Appelle nouveau?
Le Peintre manque au parallele.
Pour moi bien au-dessous de ce fameux
modele;
Je compte en prenant le pinceau
Moins sur mon art que sur mon zéle;
Et sur le sujet du tableau.
Si dans les moindres traits je puis être fidéle,
Le portrait sera toujours beau.

Et d'abord, car je dois aux dons de la
nature,
Le premier rang dans ma peinture;
Le visage en ovale avec grace allongé,
Frappe par de grands traits qu'un air doux
accompagne:
Un teint que le hâle a chargé,
Est garant des exploits de plus d'une campagne.
Sous un front ouvert & serein,
Des yeux vifs & brillans d'une noble lumiere,
Témoignent cette ardeur guerriere,
Qui dès les premiers coups que sçut lancer
sa main,
A l'Europe étonnée annonça sa carriere.
Pour tempérer le feu qui brille dans ses
yeux,
La nature avec l'art a formé sur sa bouche
Un souris gracieux,
Qui charme à son abord le cœur le plus
farouche.
Ses cheveux négligés & longs,
Et que nonchalament d'une main Cavaliere,
Quelquefois il reléve, & rejette en arriere,
Tiennent des deux couleurs sans être noirs
ni blonds.
Dégagé d'un luxe incommode,
Le nécessaire fait sa mode.
Comme un simple soldat vêtu grossiérement,
Pour la forme & la matiere,
Un habit lui suffit une campagne entiere.
Grand chapeau, gants de buffle, & pour
l'assortiment,
Ceinturon de même parure,

D'où pend un large coutelas
Peu brillant au-dehors, peu chargé de
dorure,
Mais terrible dans les combats.
Enfin cravate à la dragone ;
C'est tout l'ajustement qu'il souffre en sa
personne.
Mais me suis-je mépris ? est-ce un grand
Potentat ?
Est-ce un Roi que je viens de peindre ?
C'est un Roi, mais un Roi soldat,
Qui dépouillé d'un vain éclat,
N'en sçait pas moins se faire craindre.
Cet air de négligence & de simplicité,
N'altere point en lui la Majesté,
Sans rien devoir à la magnificence,
Il est servi, craint, respecté,
Et paroît Roi dès qu'il s'avance.
Une sage frugalité
Dont il donne l'exemple avec austérité,
De son camp bannit la mollesse,
Et le défend lui-même au feu de la jeunesse,
D'un écueil plus à redouter,
Que tous les ennemis que son bras sçut
domter.
Tout le jour agissant sans cesse,
Il n'accorde qu'à peine à la nécessité
Un court sommeil sur la nuit emprunté,
Et qui souvent interrompu ne laisse
Nulle prise à la volupté.
Dans lui la probité surpasse le courage,
Et les loix de l'honneur sont ses premieres
loix.
Il ne manque jamais à la foi qu'il engage ;
Il parle peu, mais avec poids.
Ami de la vertu, zélé pour la justice,

Ennemi déclaré du mensonge & du vice ;
Au seul & vrai mérite il se laisse toucher.
Sans attendre qu'il se présente,
Lui-même il le prévient d'une main bien-faisante,
Et s'empresse pour le chercher.
Dans ce Conquérant si terrible,
La fiere Majesté n'est point inaccessible.
A toute heure, en tout tems il se laisse approcher.
Aimé de ses sujets en vrai pere il les aime,
Et l'on trouve toujours en lui
Autant de douceur pour autrui
Que d'austérité pour lui-même.
Hardi, mais sans témerité,
Il sçait quand il le faut suspendre
Une trop vive activité ;
Et medite long-tems ce qu'il veut entreprendre :
Mais lorsque la sagesse & la gloire ont dicté
Le parti qu'un Héros doit prendre,
Il part, il exécute avec rapidité,
Ce que dans un secret que rien ne peut surprendre
A loisir il a médité,
Et que l'effet seul peut apprendre.
Alors il ne connoît ni peine ni danger,
Rien ne l'étonne & ne l'arrête,
Rien ne peut le faire changer ;
Et vit-il la mort toute prête,
Il faut, s'il l'a reglé, périr ou se venger.
De-là le succès de ses armes,
Et tous ses exploits glorieux,
Qui tenant aujourd'hui l'Univers en allarmes,
Vers le Septentrion font tourner tous les yeux.

Mais à quel haut point de gloire
Que l'ait élevé la Victoire,
Toujours constant à suivre ses projets,
On doute par toute la terre,
S'il a paru plus grand lorsqu'il a fait la guerre,
Que lorsqu'il a donné la paix.

¶ Je souscris volontiers à ce qu'un Auteur moderne dit sur les parodies que l'on fait pour critiquer les Piéces de Théâtre : Quand on aboliroit la parodie, dit-il, le bon goût auroit un ennemi de moins. Est-ce la faute de l'héroïque s'il est si voisin du ridicule ? Parce qu'un Auteur burlesque saisira ce ridicule & fera voir le rapport qu'il a avec l'héroïque, il l'exposera à une censure à laquelle on applaudira, c'est abuser de la foiblesse de l'homme & du penchant qu'il a de rire de tout. Ces enfans dans Inès de Castro font un grand effet, & attendrissent à propos un Roi irrité contre son fils qui est leur pere, parce qu'un *Parodieur* s'avisera dans une Piéce comique de faire venir des enfans qui crieront à pleine tête papa, & que leur mere dira ces Vers des Plaideurs de Racine : Sur les parodies.

Venez famille désolée,

Venez pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.

On frondera le plus bel endroit d'Inès de Castro. Une pareille critique est fausse & ne porte sur rien.

Belle peinture du siécle d'or.

¶ Malherbe nous représente le siécle d'or sous de belles images.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres Oliviers,
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Vers du Menuisier de Nevers.

¶ Le Menuisier de Nevers loue délicatement un Premier Président d'un Parlement.

Au milieu des grands soins dont votre Charge abonde,
Vous trouvez un repos qui vous semble assez doux,
Votre esprit est toujours à vous,
Encor qu'il soit à tout le monde.

Ce même Poëte qu'on accusoit d'avoir volé les Anciens, disoit :

Comment les aurois-je dérobés ? je ne les ai jamais lus.

¶ La Comteſſe de la Suſe connoiſſoit bien le langage des amans.

Vers de Madame la Comteſſe de la Suſe.

L'hyperbole plaît à l'amant,
Tout eſt ſiécle pour lui, ou bien tout eſt moment,
Et jamais au milieu ſon calcul ne demeure,
Il ſe porte à l'extrêmité,
En diſant que ſon bien ne dure qu'un quart-d'heure,
Et ſon mal une éternité.

On pourra reconnoître cette Muſe délicate dans cette Chanſon.

Mes yeux, que vos plaiſirs coutent cher à mon cœur !
Vous avez voulu voir Sylvie,
Si j'ai ſatisfait votre envie,
Las ! c'eſt aux dépens de ma vie.
Mes yeux, que vos plaiſirs coutent cher à mon cœur !
Allons, allons revoir l'objet de mon tourment ;
Ses yeux d'un ſeul regard peuvent en un moment
Soulager l'ardeur qui me tue ;
Mais je me flatte envain d'un ſi charmant eſpoir,
Pour guérir je cherche à la voir,
Et tout mon mal ne vient que de l'avoir trop vue.

Bon mot sur des faveurs peu solides.

¶ On disoit d'un homme à qui Louis XIII. ne donnoit que des marques de bienveillance, qu'il étoit couché sur l'état des caresses.

Trait sur Louis XIII & sur le Cardinal de Richelieu.

¶ Ce Monarque nomma le Cardinal de Richelieu Généralissime, le Brevet de ce Ministre portoit qu'il commanderoit aux Princes du Sang; le Duc d'Espernon disoit en raillant, que le Roi ne s'étoit réservé de la Royauté que le don de guérir des écrouelles.

On a dit du Cardinal de Richelieu qu'il fut le maître de son Roi, mais que par lui son Roi fut le maître des autres Monarques.

Idee singuliere d'un Evêque.

¶ Autrefois un Evêque renvoyoit en Décembre, S. Georges, S. Marc, S. Philippes & les Fêtes de la Croix: la raison qu'il en apportoit, c'est que lorsqu'il gêle ces Fêtes-là, les biens de la terre en souffrent: il falloit donc les renvoyer en Décembre, où les gelées ne font point de mal. Il y a des gens qui sont si simples qu'ils applaudiront à l'idée de cet Evêque; il ne faut pas croire qu'on ne trouve qu'à la campagne des gens qui ont cette simplicité en partage.

¶ L'Evêque de Beauvais, Aumônier d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. se flatoit après la mort du Cardinal de Richelieu de remplir sa place. Il crut que pour y parvenir il devoit décrier le gouvernement de ce grand Ministre. Il disoit par tout que sa politique étoit détestable, & qu'il n'avoit rien fait qui vaille; les génies bornés donnent toujours dans l'excès quand ils blâment ou quand ils louent. Une chose est excellente ou détestable: en prenant ce parti ils sont dispensés de rendre raison de leur jugement. Aussi voyons-nous que le Marquis ridicule que Moliere introduit sur la Scéne dans la critique de l'Ecole des Femmes, dit que cette piéce est détestable. L'Evêque de Beauvais prodiguoit cette même épithéte en faveur du Cardinal de Richelieu dans une Compagnie où étoit Bautru, il ajouta: Tout ce qui lui a attiré de grandes louanges, n'étoit dans le fond que des bagatelles: Vous avez raison, Monsieur, lui dit Bautru; terrasser le Calvinisme, prendre la Rochelle, conquérir la Catalogne, abaisser la Maison d'Autriche, donner des loix à l'Europe, ce ne sont que des bagatel- Ironie de Bautru.

les : il faut être bien simple, pour se récrier sur de pareilles actions. Cette ironie déconcerta le pauvre Evêque qui quitta la partie.

Traits satyriques sur un mauvais Poëte.

¶ On auroit dit que P*** étoit l'original sur lequel Moliere avoit formé son Caritides. Il se flatoit d'avoir un fonds inépuisable de pensées nouvelles, il mettoit à la marge de ses Ouvrages, *pensée neuve.* On a fait dans des Vaudevilles le tissu des louanges qu'il se donne dans son Ouvrage. On le fait parler lui-même, on l'habille en Crieur, & on lui met une clochette à la main. J'ai fait choix des meilleurs couplets.

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

I

Brossete, Belichon.

Dindon, Dindon, Dindon, Dindaine,
Messieurs, j'annonce à l'Univers
Que je suis d'une race ancienne,
Et que je fais de très-beaux Vers.

I I.

Or pour vous prouver ma noblesse,
Il suffit de voir en Piedmon.
Deux tours qui malgré leur vieillesse,
Y portent encore mon nom.

III.

A Paris des Sçavans l'asyle,
J'ai déclamé dans le Barreau,
Et chacun charmé de mon stile
S'écria : Voilà qui est beau !

IV.

Puis au Roi je fis un Poëme,
Où je l'ai si bien louangé,
Qu'il me dit l'ayant lu lui-même,
Monsieur, je vous suis obligé.

V.

Sénéque & Balzac votre gloire,
Ne devoient pas vous enfler tant,
J'ai par-devers moi la mémoire,
Si vous avez le jugement.

VI.

Je tiens une école de Filles,
Voyez jusqu'où va mon ardeur ?
Mais je choisis les plus gentilles
Pour en être le Précepteur.

VII.

Ennuyeuse seroit la liste
De mes excellentes vertus :
Mais lisez la Lettre d'Ariste *
Vous en serez mieux convaincus.

* C'est le titre de son Apologie.

VIII.

Bref des Sçavans je ſuis la gloire,
Quiconque le nie eſt un ſot :
Car je ſuis, vous m'en devez croire,
De ma patrie le fallot.

¶ Deſpréaux qui étoit né pour être le fléau des mauvais Poëtes, a imaginé que Perachon du haut de cette tour ancienne ſur laquelle il dit qu'on lit en caractéres à demi effacés : *Peraſſoni*, faiſoit la guerre à l'œil, pour découvrir de loin les acheteurs de ſes Ouvrages ; mais que malheureuſement il ne s'en offroit point à ſa vue.

Sur les banqueroutes.

¶ Qu'on remonte aux ſources de toutes les banqueroutes des Négocians, on trouvera que le Banqueroutier eſt ou un Marchand ignorant, ou téméraire, ou fripon.

¶ Tamion dans ſa banqueroute obtint de ſes créanciers une remiſe des trois quarts de ſes dettes. Pegazon, Poëte, couché ſur la liſte des créanciers pour deux cens piſtoles, ſe récria en vain, le traité paſſa malgré lui, ſuivant les loix, à la pluralité des créanciers. Comme il vit que la Juſtice étoit ſourde à ſes plaintes, il implora le ſecours des Muſes ; & livré à

son génie satyrique, il déchira le Banqueroutier dans des vers que Juvenal auroit avoués. Il alla voir ensuite Tamion : voici le langage qu'il lui tint. Je suis Poëte, c'est-à-dire, un homme disgracié de la fortune ; je dois donc être fort sensible au larcin que vous me faites : vous me volez au milieu d'une grande Ville ; si vous m'aviez fait ce tour-là au coin d'un bois, j'espérerois, en mettant à vos trousses un grand Prévôt & des Archers, de recouvrer mon bien : mais vous me bravez sous le bouclier des loix. J'ai pourtant une ressource, les Muses sont privilégiées, elles ne les connoissent point. Commises à ma défense elles vous ont accablé de mille traits en dépit de votre bouclier : voici un ouvrage de leur juste fureur : il commença alors à lui lire sa satyre. Tamion impatient, interrompit vingt fois la lecture, le Poëte la continua toujours avec beaucoup de froideur. Après avoir lu, croyez-vous, lui dit-il, que des vers tout neufs où vous êtes dépeint tel que vous êtes, quand ils seront répandus dans le monde, ne soulageront pas bien le desir que j'ai de me venger ? je veux néanmoins

facrifier ma vengeance, j'entre dans vos raifons, il faut que tout le monde vive. Donnez-moi les trois quarts de ma dette, & je fupprime ma fatyre: ce font cent piftoles au-delà de ce que vous me voulez payer, mais avouez que je vous donne mon Ouvrage à grand marché. Tamion ne voulut point confentir à la propofition; Pegazon lui dit en s'en allant: Penfez-y murement, je vous laiffe la copie de ma fatyre. Tamion d'un fens plus raffis, confulta fes amis, qui lui repréfenterent fi vivement le décri où cet Ouvrage l'alloit faire tomber, qu'il en fut frapé. Il manda Pegazon: Ne peut-on point, lui dit-il, M. le Poëte, entrer avec vous en accommodement? au lieu de cent piftoles, eft-ce que cinquante ne vous mettroient pas à la raifon? Je voudrois bien, répondit le Poëte, accepter votre offre: mais j'offenferois les Mufes qui ont taxé elles-mêmes ma fatyre: depuis que je ne vous ai vu, j'y ai encore ajouté des ornemens pour plus de cinquante piftoles, jugez-en vous-même. Il lut une nouvelle édition de l'Ouvrage, augmentée confidérablement des anecdotes les plus fecrettes & les

plus honteuses de la vie de Tamion. Ce Marchand en fut si effrayé, qu'il offrit cent pistoles; mais le Poëte ne voulut rien rabattre de sa dette : je ne puis pas à moins en conscience, disoit-il, renoncer à la gloire de mes Vers, trouvez bon que j'acquiere de l'honneur en vous deshonorant, puisque vous vous enrichissez de mes dépouilles. Le Marchand se crut très-heureux d'en être quitte en payant entiérement le Poëte. Il eut la précaution de lui faire jurer que l'Ouvrage seroit supprimé; mais le Poëte, parjure, fit paroître la satyre au bout de huit jours. Il y ajouta même l'histoire que je viens de raconter.

Eloge du commerce.

¶ On a fait un bel éloge du commerce. C'est un des plus importans, des plus précieux avantages que nous ayons reçus de la nature. Il rapproche des pays que de vastes mers, des montagnes inaccessibles, des déserts affreux sembloient avoir pour jamais séparés. Il met en communauté de biens tous les peuples, & n'en fait pour ainsi dire qu'une seule famille. Il communique à l'un des remédes & des trésors que la nature sembloit n'avoir réservé que pour l'autre. Il rame-

ne l'abondance & la joie, où le dérangement des ſaiſons avoit jetté l'horreur & la ſtérilité. Par le commerce la malignité qui déſole un pays, n'eſt funeſte à perſonne, & la proſpérité qui en favoriſe un autre, eſt utile à tout le monde. Par le commerce les hommes les plus ſauvages s'apprivoiſent, apprennent à ſe connoître, s'accoutument à fraterniſer. Sans le commerce, on perd en un endroit un ſuperflu qui ſeroit très-néceſſaire en un autre. Sans le commerce les différentes Nations ne ſeroient pas plus liées entr'elles que les différentes eſpéces d'animaux. Sans le commerce chaque peuple eſt comme captif dans les bornes étroites de ſon pays, le commerce ſeul met chacun d'eux en poſſeſſion de tout l'Univers.

Adreſſe d'un Huiſſier.

¶ La foi d'un Huiſſier dans pluſieurs Villes de Province, eſt très-ſuſpecte. Un honnête homme qui embraſſe cette profeſſion, ſemble abjurer la probité. Souffler un exploit, n'eſt qu'une galanterie pour un Huiſſier; c'eſt pourtant une prévarication très-puniſſable. Un Gentilhomme étoit la terreur des Huiſſiers, parce qu'il en avoit mis pluſieurs *in pace*. Les Sergens

gens les plus déterminés n'osoient aborder son Château. Un Huissier gagea une somme considérable qu'il lui donneroit une assignation, parlant à sa personne dans son Château. Il se déguisa en vielleur, & sous la forme d'un gueux revêtu de haillons, il alla demander l'aumône au Gentilhomme, & après en avoir reçu la charité, il le régala sur sa vielle d'un air auquel il accommoda ces paroles :

Monsieur, je vous assigne
Pour comparoître au Châtelet,
Et par une Sentence insigne,
L'on rabattra votre caquet,
A la requête de Douillet,
Fait le vingt du mois de Juillet
De l'an mille sept cent & quatre;
Par moi Jean Christophe Duplatre
Huissier à verge au Parlement,
Diable m'emporte si je ment.

Le Gentilhomme n'entra dans aucun soupçon, & le Vielleur en se retirant, donna à l'exemple des chanteurs, la copie de sa chanson.

¶ L'ignorance elle-même auroit-elle pu enchérir sur le procès-verbal de ces Huissiers qui déposerent dans ces termes, qu'étant allés au logement du sieur Robin pour saisir ses *Ignorance des Huissiers.*

meubles, ils trouverent la porte de l'appartement fermée; ils se transporterent du haut du dégré jusqu'en bas, & qu'étant à la cour, ils virent à une fenêtre une tête de femme qui leur chanta pouille, jurant le nom de Dieu; & prenant ledit Dieu par tous ses membres; nous appellant, continuoient-ils, fripons & coquins; ce que nous affirmons être véritable: en foi de quoi nous avons signé.

Chanoinesses de Neufville-les-Dames en Bresse.

¶ Il y a un Prieuré de Religieuses à Neufville-les-Dames, en Bresse; elles ne sont point cloîtrées, elles ne mangent point en Communauté; elles vivent néanmoins avec une grande régularité. Ce seroit les offenser que de les appeller Religieuses; elles prennent le titre de Chanoinesses, & elles veulent qu'on appelle Chapitre l'enceinte de leurs maisons. Chacune a un corps de logis separé; on ne les reçoit point, ou du moins on ne les doit point recevoir qu'elles ne soient d'une bonne Noblesse. Malgré la liberté qu'elles ont de se répandre dans le monde, on ne leur a jamais reproché aucune galanterie. Camille de Villeroy Archevêque de Lyon, les appelloit le Miracle perpétuel de son

Diocèſe. Elles éprouvent long-tems l'eſprit de leurs Novices, afin de les exclure ſi elles les jugeoient capables d'avoir un jour quelques intrigues. Jalouſes de leur liberté, elles appréhendent avec raiſon qu'une hiſtoire d'éclat ſur le compte de quelqu'une, ne donnât lieu de les faire cloîtrer. Ce qu'on peut dire en leur faveur, c'eſt que leur ſageſſe & leur vertu ſont dans la meilleure odeur. Une Chanoineſſe de Neufville * d'une grande beauté & d'un eſprit fort brillant, badinoit avec Damon fort ſpirituellement. La converſation tomba ſur un ſtatut qui oblige ces Dames à fermer leur Chapitre à dix heures du ſoir. Comme elles obſervent exactement cette régle, elles prient ceux qui ſont avec elles à cette heure-là de ſe retirer. Quoi! dit Damon à la belle Chanoineſſe, vous mettriez dehors votre pere à dix heures du ſoir? Oui, répondit-elle. Je parie, reprit Damon, que vous ne le chaſſeriez point dans la ſuppoſition que je vais faire. Je ſuppoſe que votre pere n'eût aucun aſyle, qu'il fût malade, & qu'il courût riſque de la vie, & qu'on

* Madame de Damas.

éprouvât le froid le plus piquant de l'hiver : N'importe, répondit-elle encore, je suivrois ma régle à la Lettre. Damon fit alors cet in-promptu.

Adorable Philis, cruelle à juste titre,
Tu chasserois le soir ton Pere du Chapitre,
Tu lui refuserois un asyle chez toi :
Quand la mort & l'hiver le vaincroient par leur glace.
Ah ! si tu te prescris cette barbare loi,
Comment puis-je espérer en ton cœur une place ?

Folie des Buveurs.

¶ L'esprit de débauche inspire les pensées les plus extravagantes. Des petits-Maîtres de la Cour, le cerveau offusqué des fumées du vin, se sont avisés à chaque verre qu'ils buvoient de bruler piéce à piéce tout leur habillement, jusqu'à ce qu'ils fussent tout nuds. Quoi de plus honteux pour l'humanité que de pareils excès ! Le Chevalier de S * * * faisoit la débauche tête à tête avec le Chevalier D*** frere du Duc. . . . Je bois, lui dit-il, à vos amitiés à brule cravate : il brula sa cravate, & but ensuite. Le Chevalier D * * * en lui faisant raison, observa la même cérémonie. Il perdoit à ce jeu-là ; car il avoit une cravate d'un grand prix, & celle du Chevalier

de S *** étoit fort commune : mais il se vengea peu de tems après : A vos amitiés, lui dit-il, je les bois à tire dent. Il fit venir un Chirurgien, il se fit arracher une dent, l'opération lui fut salutaire : car il avoit une dent gâtée. Le pauvre Chevalier de S *** fut fort embarrassé, quand il se vit obligé d'imiter cet exemple ; il n'avoit à la bouche aucune dent qui ne fut fort saine. Il vouloit se dispenser de boire une pareille santé ; mais il ne put point reculer. Le Chirurgien l'empoigna par l'ordre du Chevalier D *** & moitié gré & moitié force, après l'avoir fait coucher sur le carreau, & l'avoir enlevé avec son outil deux ou trois fois de terre, il lui arracha la plus belle dent qui ait jamais embelli une bouche.

Plusieurs traits de l'esprit des Dames.

¶ Nous ne pouvons pas atteindre à la vivacité & à la force d'imagination qui régne dans les Lettres des femmes qui écrivent bien. Une jeune Demoiselle mandoit à son Amant : *J'irai au rendez-vous que je vous ai donné, quoique je sois malade ; ma parole est inviolable : je m'y ferois porter si mon mal augmentoit, & si j'étois morte, vous y verriez mon ombre.*

¶ Une Dame dans son emportement écrivit à un homme qui l'avoit offensée cruellement : *Maraut, que je souhaiterois que les coups de bâton pussent s'écrire ! parce que tu ne lirois ma Lettre qu'avec le dos.*

¶ Un Cavalier écrivit à une Dame qu'il la feroit payer rubis sur l'ongle, l'argent qu'elle lui devoit ; elle lui répondit : Je vous ferai payer rubis sur le dos votre mauvais procedé.

¶ Madame C. écrivit à un Auteur célébre, qui la prioit dans une longue Lettre de lui rendre ses Ouvrages : *Laissez-moi vos écrits, je vous laisse mon cœur ;* ce fut-là toute sa réponse.

¶ Cherchons quelque exemple illustre, qui prouve que les Dames écrivent mieux que les hommes : je le trouve dans la Lettre que la Duchesse du Maine, écrivit au Duc de Vendôme au sujet de la bataille de Villaviciosa.

» S'il m'étoit aussi facile de faire » une belle Lettre qu'il vous est aisé » de rétablir les Rois, que d'heureu-» ses pensées je pourrois employer » sur la grande nouvelle que nous » apprenons ! mais il s'en faut bien

» que j'aie une facilité si rare. Je me » souviens d'ailleurs fort à propos du » proverbe : *A grands Seigneurs peu » de paroles.* Les plus grands de tous » les Seigneurs, selon moi, sont les » vrais Héros : ainsi je dois vous dire » plus laconiquement que personne, » que vous êtes l'homme de l'univers » le plus comblé de gloire, le plus ai- » mable, le plus aimé de tous les hon- » nêtes gens & de votre famille : Fai- » tes-moi, s'il vous plaît, l'amitié d'ê- » tre persuadé qu'entre tous ceux qui » la composent, personne ne surpasse » ma sensibilité pour vous. »

Si Bussy eût prêté sa plume à cette Princesse, auroit-il pu la faire parler avec plus de dignité & de légereté de stile ?

¶ Mais travaillons encore à la gloire des Dames. Le Comte de .... qui étoit un mauvais sujet, fut nommé par Louis XIII. Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit. Une Dame écrivit malicieusement à un des parens du nouveau cordon-bleu : « Je ne doute » point que la promotion de M. le » Comte de .... ne vous ait causé » beaucoup de joie, puisqu'elle a pen- » sé me faire crever de rire, moi qui

» ne suis ni sa parente, ni son alliée,
» ni son amie. »

¶ Madame de Maintenon si célébre sous le dernier régne, dédia à Madame de Montespan les ouvrages que le Duc du Maine avoit composés à l'âge de sept ans. Je vais rapporter l'Epitre dédicatoire.

» Voici le plus jeune des Auteurs
» qui vient vous demander votre pro-
» tection pour ses Ouvrages; il auroit
» bien voulu attendre qu'il eût huit
» ans accomplis; mais il a eu peur
» qu'on ne le soupçonnât d'ingrati-
» tude, s'il étoit plus de sept ans au
» monde sans vous donner des mar-
» ques publiques de sa reconnois-
» sance. »

» En effet, Madame, il vous doit
» une bonne partie de tout ce qu'il
» est: quoiqu'il ait eu une naissance
» assez heureuse, & qu'il y ait peu
» d'Auteurs que le Ciel ait regardés
» aussi favorablement que lui, il avoue
» que votre conversation a beaucoup
» aidé à perfectionner en sa personne
» ce que la nature avoit commencé.
» S'il pense avec quelque justesse, s'il
» s'exprime avec quelque grace, & s'il
» sçait déja faire un assez juste discer-

»nement des hommes, ce ſont autant »de qualités qu'il a tâché de vous dé»rober. Pour moi, Madame, qui con»nois ſes plus ſecrettes penſées, je ſçais »avec quelle admiration il vous écou»te, & je vois avec plaiſir qu'il vous »étudie beaucoup plus volontiers que »tous ſes Livres.

» Vous trouverez dans l'Ouvrage »que je vous préſente quelques traits »aſſez beaux de l'Hiſtoire: mais il »craint que dans la foule d'événe»mens merveilleux qui ſont arrivés »de nos jours, vous ne ſoyez gueres »touchée de tout ce qu'il pourra »vous apprendre des ſiécles paſſés; il »craint cela avec d'autant plus de »raiſon, qu'il a éprouvé qu'il penſoit »de même en liſant les Livres. Il trou»ve quelquefois étrange que les hom»mes ſe ſoient faits une néceſſité d'ap»prendre par cœur des récits ſi fort »au-deſſous de ce que nous voyons. »Comment pourroit-il être frapé des »victoires des Grecs & des Romains, »& de tout ce que Florus & Juſtin »nous racontent? Les nourrices dès »le berceau ont accoutumé ſes oreil»les à de plus grandes actions. On lui »parle comme d'un prodige d'une

» Ville que les Grecs prirent en dix » ans : il n'a que sept ans, & il a » déja vu chanter en France des *Te* » *Deum* pour la prise de plus de cent » Villes.

» Tout cela, Madame, le dégoute » un peu de l'antiquité, il est fier na- » turellement. Je vois bien qu'il se » croit de bonne Maison, & avec » quelques éloges qu'on lui parle d'A- » léxandre ou de César, je ne sçais » s'il voudroit faire aucune compa- » raison avec les enfans de ces grands » hommes. Je m'assure que vous ne » désapprouverez pas en lui cette pe- » tite fierté, & que vous trouverez » qu'il ne se connoît pas mal en Hé- » ros; mais vous m'avouerez aussi que » je ne m'entens pas mal à faire des » présens, & que dans le dessein que » j'avois de vous dédier un Livre, je » ne pouvois choisir un Auteur qui » vous fût plus agréable, ni à qui » vous prissiez plus d'intérêt qu'à ce- » lui-ci. Je suis,

» Madame, &c. «

La même plume qui a composé l'E- pitre dédicatoire, a prêté au Duc du

Maine ce Madrigal qui est à la tête du recueil des Ouvrages de ce Prince.

Ne pensez pas, Messieurs les beaux-esprits,
Que je veuille par mes écrits,
Prendre ma place un jour au temple de mémoire.
Sçavez-vous de qui je suis fils ?
Il me faut bien une autre gloire,
Et des lauriers d'un plus grand prix.

Un Auteur a dit :

La Prose n'est pas rebelle,
Elle vient quand on l'appelle,
Et le Vers quand il lui plaît.

Ouvent traduit par le Brun.

Un autre a dit :

En Prose on dit ce que l'on veut,
En Vers l'on dit ce que l'on peut.

Mais cette Dame a montré qu'elle avoit la Prose & les Vers à son commandement.

Jolie Lettre du Duc du Maine, âgé de sept ans.

¶ Entre plusieurs jolies choses qu'on trouve dans le Livre du Duc du Maine, on distingue une Lettre que ce Prince écrivit au Roi sur la prise de Gand.

« Si Votre Majesté continue à prendre des Villes, il faut que je sois un ignorant ; car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter

» mon étude quand la nouvelle en ar-
» rive, & je ne quitte la Lettre que
» j'ai l'honneur de vous écrire que
» pour aller faire un feu de joie. »

¶ Lorsque le Roi partit pour aller faire le siége de Mons, Madame de Maintenon dit à M. de Louvois: Nous répondez-vous de la vie du Roi? Non, dit ce Ministre, mais je répons de sa gloire.

Lettre du stile de Madame de Maintenon

¶ On sçait que Madame de Montespan voulant écrire au Roi, emprunta la plume de Madame de Maintenon, que ce Monarque soupçonna que la Lettre n'étoit point du stile de sa Maitresse; & qu'ayant découvert la vérité, il admira l'esprit de Madame de Maintenon, l'admiration produisit l'amour; cette nouvelle passion éteignit l'autre. Voici la Lettre fatale qui produisit cet effet. Si on sçavoit qui m'a fait ce présent, on seroit convaincu que je n'impose point. Comme je ne puis pas revéler ce mystére, je laisse la liberté d'en penser ce qu'on voudra.

» Vous me demandâtes, mon cher,
» si votre Couronne n'étoit point le
» charme de mon amour, & lorsque
» je vous répondis que je n'aimois

» dans vous que vous-même, vous me
» dites que je me pouvois faire illu-
» ſion. Je vous aurois bien mieux ré-
» pondu ſi j'avois pu vous faire voir
» combien votre doute m'alarma. J'ai
» depuis interrogé mon cœur en ſe-
» cret. Ah! qu'il m'a bien montré que
» l'ambition n'agiſſoit pas comme l'a-
» mour. Que ces deux paſſions ſont
» aiſées à diſcerner! Que faites-vous
» de votre pénétration, puiſque vous
» ne les démêlez pas? Faut-il vous
» rappeller cette querelle que je vous
» fis ſur votre froideur, il y a quel-
» ques jours? Que ne me dîtes-vous
» point pour me raſſurer? Si je n'a-
» vois eu que de l'ambition, ne me
» ſerois-je pas d'abord payée de vos
» excuſes? Auriez-vous eu tant de
» peine à m'appaiſer? Quand je vois
» la tendreſſe qui parle dans vos yeux,
» ne voyez-vous pas une même paſ-
» ſion vous répondre dans les miens?
» L'ambition pourroit-elle ſe dégui-
» ſer de la ſorte? Quand mon cœur
» ſe livre aux plus doux tranſports,
» & qu'il y ſuccombe, dites-moi,
» mon cher, eſt-ce l'ouvrage de l'am-
» bition? Si vous aimez, comment
» ne reconnoiſſez-vous pas l'amour?

» Je vous en dirois davantage ; mais
» le dépit m'arrache la plume de la
» main. »

Bon mot du Maréchal de Toiras.

¶ Un Officier la veille d'une bataille, dit au Maréchal de Toiras, qu'il avoit reçu une Lettre qui lui apprenoit que son pere qui étoit à trente lieues de l'armée, étoit à l'extrêmité, il demanda permission de l'aller voir afin de recevoir sa bénédiction. Le Maréchal qui jugea bien que cet Officier ne consultant que sa frayeur, se servoit de ce prétexte pour ne point se trouver à la bataille, lui dit finement : *Pere & mere honoreras afin que tu vives longuement.*

Epigramme marotique.

¶ Voici une Epigramme dans le goût de Marot.

De maints écus sauvez, Harpagon réjoui,
Marioit au vieux Roc sans dot sa jeune fille ;
Déja la jeune Agnès victime de famille,
Obéissoit au sort. Quand l'époux eut dit oui,
Parole de plusieurs à longs jours regretée.
Le Prêtre dit : Agnès, le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée.

¶ Que j'aime la réponse que M. de Lamoignon, Premier Président fit au Roi qui étoit dans son lit de justice. Saintot, Maître des Cérémonies, après avoir salué ce Prince, salua les Princes du Sang, & ensuite les Prélats, & puis le Parlement. M. de Lamoignon qui prétendoit que le Parlement dût être salué immédiatement après les Princes du Sang, dit : Saintot, la Cour ne reçoit point vos civilités. Le Roi dit alors au Premier Président : Je l'appelle M. Saintot. Ce Magistrat répondit au Roi : Sire, votre bonté vous dispense quelquefois de parler en Maître : mais votre Cour vous doit toujours faire parler en Roi. Belle repartie de M. de Lamoignon.

On ne donne point le titre de Monsieur, lorsqu'on parle de personnes qui ont excellé dans les Sciences ou dans les Arts. Ainsi l'on dit tout court Corneille, Racine, Moliere, Boileau, la Fontaine, Lulli, le Brun. Madame la premiere Dauphine demanda à M. Coisvaux excellent Sculpteur, s'il falloit l'appeller Monsieur. Je ne travaille, Madame, lui répondit-il, que pour perdre ce titre-là. On distingue un grand génie en lui ôtant le titre de Monsieur.

Homme laid croyant être en bonne fortune.

¶ Pellisson étoit d'une laideur où la nature s'étoit surpassée. Il fut un jour arrêté dans la rue par une belle Dame, qui sans lui rien dire, le prit par le bras & le conduisit au second étage d'une maison voisine. Ebloui de la beauté de cette Dame, il n'avoit pas la force de lui résister; il se flatoit que cette aventure ne pouvoit avoir pour lui qu'un dénouement agréable. La Dame le présenta au Maître du logis, en lui disant: Trait pour trait; comme cela, entendez-vous? Elle quitta ensuite brusquement Pellisson, & le laissa là. Il demanda l'explication de l'énigme au Maître du logis, qui après s'en être défendu, lui avoua qu'il étoit Peintre. J'ai, dit-il, entrepris pour cette Dame de représenter la tentation de J. C. dans le désert: nous contestons depuis une heure sur la forme qu'il faut donner au diable; & elle vient de m'expliquer qu'elle souhaitoit que je vous prisse pour modele.

Le rolle du diable est regretté.

¶ Dans une petite Ville de Provence, où on étoit en usage de représenter la Passion aux Processions qu'on faisoit aux Fêtes solemnelles, un Bourgeois de cette Ville se formalisa

beaucoup, parce qu'on lui avoit ôté ſon rolle qui étoit celui du diable. Quelle injuſtice! s'écrioit-il, mon Biſaïeul, mon grand-Pere & mon Pere étoient diables. Nous jouons ce rolle depuis plus d'un ſiécle, & on me dépouille de mon droit après une ſi longue poſſeſſion.

¶ Un Artiſan qui avoit fait fortune, offrit à un Bénéficier une ſomme d'argent de ſon Bénéfice, qu'il vouloit procurer à ſon fils. Il y auroit de la ſimonie là-dedans, lui dit le Bénéficier. Comme ce mot ſurpaſſoit l'intelligence de l'Artiſan, il crut en avoir entendu un autre qui avoit la même terminaiſon. Il n'y a point de cérémonie avec moi, lui répondit-il, l'argent d'un côté & le Bénéfice de l'autre. Simonie.

¶ Un homme du même caractére d'eſprit que l'Artiſan, avoit acheté un Bénéfice: on lui repréſenta qu'il avoit commis une ſimonie. Oh! dit-il, puiſque cela eſt, je m'en vais donc vîte le vendre ce qu'il m'a conté, je ne veux pas y gagner un ſou deſſus.

¶ Le Cardinal Mazarin pour gagner l'Abbé de la Riviere, qui gouvernoit Gaſton de France, oncle du Roi,

donna à cet Abbé l'Evêché de Langres, on lui dit que son présent étoit infecté de simonie, il répondit : Ce n'est pas l'Evêché que je donne, c'est la Duché & Pairie qui y est jointe.

Pere Bouhours celébre Ecrivain.

¶ La maniere de bien penser du Pere Bouhours est très-propre à aiguiser l'esprit & à raffiner le discernement. Mademoiselle Scuderi appelloit cet Ouvrage une Bibliothéque choisie pour les délices de l'esprit ; & Banage dit que les pensées des Anciens & des Modernes y sont cousues avec des filets d'or & de soie.

¶ Madame Deshoulieres mécontente de ce Jésuite, lui envoya ces Vers :

Pere Bouhours, dans vos pensées,
La plupart fort embarrassées,
A moi vous n'avez point pensé.
Dans une liste triomphante,
De célébres Auteurs que votre Livre chante,
Je ne vois point mon nom placé ;
Mais aussi dans le même Rolle,
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensoit point mal.
Un tel Compagnon me console.

¶ Le Pere Bouhours qui connoissoit la vraie politesse du stile, nous a garanti des longues périodes & des ex-

pressions recherchées, dont le Port-Royal avoit inondé la République des Lettres. La grande réputation de ces Ecrivains rendoit leurs defauts contagieux : ce Jésuite a mis une digue au torrent.

¶ Que la louange que Madame de Sévigné donne au Pere Bouhours est jolie ! qu'elle est nouvelle ! l'esprit, dit-elle, lui sort de tous côtés.

Quête du Sieur Poisson.

Houdart de la Mothe.

Quatre filles ! comment ai-je fait cela ?
Et maintenant qu'en puis-je faire ?
Si quand l'ouvrage est fait on en demeuroit-là,
Ce seroit une bonne affaire :
Mais il faut les pourvoir, & c'est où me voilà.

Les marier sans dot n'est plus du bel usage ;
Je trouverois ce mot aussi beau qu'Harpon :
On l'a proscrit, c'est grand dommage,
Que n'est-il encor de saison !

Les mettrai-je au Théâtre ? non.
Quand elles le voudroient, pourrois-je le permettre ?
Je suis trop sage & trop discret, ma foi,
Oui, trop sage pour les y mettre,
Trop discret pour dire pourquoi.

Voyons donc ce que j'en dois faire.

Guimpons-les, c'est le mieux, elles le veulent bien :
Mais on ne fait pas vœu de pauvreté pour rien,
Hé bien, quêtons, la Cour me tirera d'affaire.

Commençons par le Roi, l'honneur des Fleurs-de-lis,
Lui que pour l'imiter toute sa Cour contemple,
Et ne lui demandons que cinquante louis,
Seulement pour servir d'exemple.

Monseigneur, si je l'ai diverti quelquefois,
Aux cinquante louis en ajoutera trente ;
Et je lui garantis sur mon geste & ma voix,
Pour le moins mille ris de rente.

L'Epoux d'Adélaïde est-il moins généreux ?
Non, je sçais à donner combien sa pente est grande :
Mais il trouvera bon que je ne lui demande
Que trente louis pour eux deux.

J'en aurai bien dix de son Frere ;
Tous biens sont communs entre amis !
Il est des miens, il me l'a bien promis,
Dix louis, l'épreuve est légere !

Voyons ce que Madame à son tour donnera,
Les Sœurs de son Filleul méritent bien par-là,
Que dans leurs bons desseins ses dons les favorisent.
Tenons-nous-en à ce qu'il lui plaira,

Mais non, ce seroit trop, dix louis me
suffisent.

Pour l'illustre Duc d'Orléans,
Sous peine d'un Eloge il donnera cent frans.
Prenons de sa moitié qui pour lui seul soupire
Dix louis, Dieu s'accorde à ce qu'elle désire.

Le digne Fils du grand Condé,
Sçait donner des Fêtes superbes,
Il sçait faire sortir dès qu'il l'a commandé
Des festins de dessous les herbes.
Quoiqu'il n'ait point encore fait de petits présens,
Pour son apprentissage il va donner cent francs.

L'intrépide Bourbon & son aimable Epouse
Vont joindre leur présent au sien,
Pour dix louis je les quitterois bien,
Si la rime n'en vouloit douze.

Par la belle Conty mes vœux sont prévenus
Une des graces qui pour Elle
Ont quitté la cour de Vénus,
M'apporte dix louis, c'est une bagatelle ;
Mais des mains d'une Grace ils valent mille écus.

Conty le grand Conty, qu'envain l'affreuse mort.....
Hé! pourquoi m'embarquer dans ces grands paroles ?
Quel besoin de m'enfler si fort
Pour lui demander dix pistoles.

L'Aigle de Jupiter, du Maine à qui Louis
A confié le soin de son tonnerre.
Tout beau de ces objets mes yeux sont
éblouis,
Moderons notre essor & volons terre à terre.
Que son épouse & lui m'aident dans mes
besoins,
De vingt louis pour eux ce n'est pas une
affaire,
Et ce sera sur & tant moins
De tous les biens que j'en espére.

Pour le grand Amiral favori de Thétis,
Qu'il mette dix louis à la grosse aventure;
C'est moi qui les lui garantis,
La Mer même n'est pas plus sure.
Des Ducs, des Maréchaux ne réglons point
les rangs,
Ils donneront chacun cinquante francs.

Passons aux Chefs des Loix, l'appui de l'in-
nocence,
Ce Sage à qui Thémis a remis la balance,
Qu'il mette d'un côté cent francs,
De l'autre ma reconnoissance.
Les cent francs, j'en suis sûr, seront les
moins pesans.

Jusqu'ici les effets ont suivi mes paroles,
Des Ministres j'attens un supplément nou-
veau,
Ils ne pourront entre eux refuser vingt
pistoles,
Ou la Seine pourra me refuser de l'eau.

Ma foi, voici ma ſomme faite,
Non, je croi qu'il y manque encor
A peu près un demi marc d'or.
Hé bien! c'eſt aux Prélats à la rendre complette.

Mais que la charité qui n'aime qu'à donner,
Ne prenne point pour outrage,
De ce qu'en la taxant, je ſemble la borner,
Ce que j'ai demandé ne la doit point géner,
Elle peut donner davantage,
Je le prendrai ſans chicaner.

Poiſſon fit la quête telle que ſon Apollon la demanda. Rien n'eſt plus ingénieux que cet Ouvrage, l'eſprit s'y joue en cent façons.

Epitaphe d'une Chate.

¶ Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres avoit une Chate parfaite dans ſon eſpéce. La vivacité de cet animal, & ſon inſtinct fertile en mille gentilleſſes, lui avoient fait mériter l'attachement de cette Dame. Cette merveilleuſe Chate ne put néanmoins trouver grace auprès de la mort. Pour éterniſer ſa mémoire, ſa Maitreſſe lui fit élever dans ſon jardin un Mauſolée, où elle la fit repréſenter dans un bas relief. Voici l'Epitaphe gravée ſur le tombeau :

L'Abbé Regnier.

Ci gît une Chate jolie,
Sa Maitresse qui n'aima rien,
L'aima jusqu'à la folie,
Pourquoi le dire ? on le voit bien.

Laitiere en pleurs.

¶ J'ai vu de jolis Vers au bas d'une Estampe. On avoit représenté une Laitiere éplorée ; elle avoit à ses pieds un pot de terre cassé. C'est ainsi que le Poëte interrogeoit cette fille :

Le sujet de vos pleurs, Catin, semble douteux.
Vases de terre, honneur de Filles,
Sont des meubles assez fragiles,
Pour lequel pleurez-vous des deux ?

Sur quelques Procureurs.

¶ On fait aux Procureurs un reproche dont quelques-uns ne prennent pas grand soin de se justifier.

Pour tout titre un Plaideur eût-il une chanson,
Sa cause est toujours bonne, & qui paye à raison.

¶ Un Procureur avide disoit ; Chacun son bien, ce n'est pas assez.

Bon mot de M. Fourcroy.

¶ M. de Lamoignon Premier Président, demanda à M. Fourcroy Avocat, qui n'avoit point d'enfans, ce qu'il feroit de son neveu qu'il élevoit

comme

comme son héritier. S'il est joli garçon, répondit M. Fourcroy, je le ferai Avocat; s'il ne promet rien, j'en ferai un Conseiller.

¶ Un Auteur a pensé fort juste sur l'argent, lorsqu'il a dit que c'étoit un bon valet, & un mauvais maître. Définition de l'argent.

¶ Un Poëte a loué heureusement un Héros qui mourut fort jeune. Bel éloge d'un jeune Héros.

Et la mort dont la faux toutes choses moissonne,
Voyoit de sa vertu naître des fruits si meurs,
Qu'elle prit de ses ans le printems pour l'automne.

¶ Le Sieur Danchet loue délicatement la beauté d'une Dame. Madrigal sur une belle personne

Et la Fable & la Vérité
Font voir ce que peut la beauté;
Adam trop sensible à ses charmes
Négligea les célestes biens,
Pâris mit l'Asie en allarmes,
Et fit périr tous les Troyens.
C'est une pomme infortunée
Dont la fatale destinée
Causa le céleste courroux;
En voyant les attraits si doux,
Iris, dont vous êtes ornée;
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

Traits Gascons.

¶ Un Gascon, Aide de Camp de M. le Maréchal de Villeroy, étoit un matin dans son lit, où il dormoit fort tranquillement ; lorsque son valet ouvrant les rideaux, le vint éveiller, en lui disant qu'on avoit sonné le bouteselle, & que le Général étoit à cheval : Cadedis, s'écria-t-il, je suis au lit, & Monsieur le Maréchal est à cheval : fermez vîte les rideaux, je suis indigne de voir la lumiere, & il se rendormit.

¶ Un Officier Gascon disoit : Quand Dieu tira le monde du néant, il y laissa mon bien. Pour vanter l'ancienneté de sa Noblesse : il disoit que ses titres primordiaux furent inondés dans le Déluge. Voilà le caractére des Gascons quelquefois trop sinceres, quelquefois fanfarons. Celui-ci voyant que les Puissances en guerre faisoient beaucoup de démarches qui nous annonçoient la paix : Je vais, disoit-il, me hâter d'acheter de la graine de choux, tant de Guerriers licenciés réduits à les planter, enchériront cette graine. Un Normand lui demanda : Qu'en ferez-vous ? avez-vous seulement un pouce de terre ?

¶ On représentoit devant Louis XIII. une Comédie où l'on jouoit les Juges, les Avocats & les Procureurs. Un homme dans le parterre que l'on prit pour un Magistrat, témoigna être fort indigné contre les Comédiens; & après avoir murmuré long-tems, il dit tout haut qu'il leur défendoit de continuer la piéce. L'insolence de ce prétendu Magistrat irrita fort le Roi: Et moi, dit ce Prince, je veux qu'ils la jouent. Mais la colere du Roi ne servit qu'à le divertir, quand il apprit que celui qu'on prenoit pour un Officier de Justice, étoit un homme que les Comédiens avoient aposté pour jouer ce rolle. Surprise faite à Louis XIII. à la Comédie.

¶ Rien n'est plus commode pour les Princes qui sont souvent fatigués du cérémonial, que l'usage de paroître *incognito*, qui vient d'Italie. Louis XIV. lui-même a voulu quelquefois être dans cet état-là: il étoit sous le voile de l'*incognito* sur le théâtre, lorsque le fameux Dominique jouoit à la Cour une Comédie Italienne très-insipide, malgré le jeu excellent de cet Acteur; le Roi lui dit: Dominique, voilà une mauvaise piéce. Cet Comédien qui avoit beaucoup de pré- Présence d'esprit de Dominique devant Louis XIV.

fence d'esprit, répondit à ce Prince : Dites cela tout bas, je vous prie, parce que si le Roi le sçavoit, il me congédieroit avec ma Troupe.

Bel éloge du Roi de Suéde.

¶ On a loué magnifiquement le Roi de Suéde.

Mars sine Venere, Alexander sine vino, Cæsar sine ambitione, Tiberius sine dolo, Rex victor sine arrogantiâ. C'est un Mars qui n'a point de Vénus, un Aléxandre sans la passion du vin, un César sans ambition, un Tibere dont la politique n'est pas frauduleuse, un Roi vainqueur sans arrogance,

Un Poëte a fait aussi l'éloge de ce Prince par des paralleles :

Alcide fut un grand Héros,
Mais il soupira pour Omphale,
Et cette ardeur à sa gloire fatale,
Ternit l'éclat de ses travaux.
Aléxandre à ses loix soumit la terre & l'onde,
Des Trônes chancelans son bras étoit l'appui,
Il triompha de tout le monde,
Mais le vin triompha de lui.
César fit admirer sa valeur éclatante,
Quel conquérant fut plus heureux ?
Mais Rome vit par lui sa liberté mourante,
Et pour la recouvrer fit d'inutiles vœux.

Jeune Héros du Nord que guide la sagesse,
Ces mortels furent grands, mais tu l'es encor
plus,
Et sans avoir une foiblesse,
Tu possedes mille vertus.

¶ Clélie dans une conversation sur la préference que prétendoient les deux sexes, pour donner l'avantage au sien, se fonda sur deux raisons. Premiérement, l'homme, dit-elle, n'a été formé après toutes les créatures, que parce qu'il est le plus parfait de tous les ouvrages de la main de Dieu : il sembloit que Dieu dans ses autres productions ne faisoit que des essais de l'homme, qui est son chef-d'œuvre : mais ce chef-d'œuvre est au-dessous de la femme qui a été formée après lui. Il a encore encheri dans ce dernier ouvrage sur les perfections qu'il avoit rassemblées dans l'homme ; & quand il a donné à l'ame de la femme un plus beau logement, c'est parce que cette ame étoit plus parfaite. Raisons pour & contre le sexe.

La seconde raison qu'elle fit valoir, c'est qu'elle dit que le Seigneur en s'incarnant, voulant s'anéantir & prendre la figure la plus humiliante,

préfera celle de l'homme à celle de la femme.

¶ Alceste qui disputa contre Clélie, lança bien des traits contre les femmes. Il dit que rien ne pouvoit vaincre leur mauvaise humeur, que le lit n'étoit point un asyle contre leurs bizarreries, que c'étoit se ranger sous une tyrannie insupportable, que d'épouser une femme qui faisoit votre fortune, il récita ces Vers:

Femme riche n'est pas ma femme,
Voulez-vous sçavoir pourquoi?
C'est qu'au lieu d'être Madame,
Elle seroit Monsieur pour moi.

Il soutint que les femmes étoient ou coquettes, ou prudes, qu'il n'y en avoit point qui pardonnassent une injure à leurs maris, qu'elles s'en vengeoient à champ clos, ou à guerre ouverte. Il fit ensuite le portrait des coquettes; il dit que celles qui se marioient oublioient le passé, se faisoient honneur du présent: & ne renonçoient pas à l'avenir; qu'elles vouloient être crues femmes de bien, parce qu'elles avoient sur le corps un enduit de mariage; que lorsque l'âge

les rendoit incapables de galanterie, elles la quittoient à regret, & en conservoient la théorie.

Clélie ne s'étonna point de tous ces portraits affreux : elle fit voir que c'étoit des efforts d'imagination d'Auteurs peu sensés ; que la thése que soutenoit Alceste devoit être prouvée par des raisons, & non pas par des jeux d'esprit où s'égayoient des Philosophes qui vouloient rendre aux femmes le mépris dont elles les avoient prévenus : enfin elle obligea Alceste de lui céder la victoire.

¶ Voici une Epigramme qui m'a paru fort naturelle : *Epigrammes sur le mariage.*

Qui prend Mari fait bien, fait mieux qui n'en prendra,
Disoit le bon Damis à sa fille Lisette :
A ce sage propos répondit la doucette :
Mon pere, faisons bien, fera mieux qui pourra.

¶ Lorsque la belle Araminte ensevelit ses appas dans un Couvent, on fit cette Epigramme : *Sur une belle cloîtrée.*

Qu'on doit benir ce jour où la bonté des Cieux,
Pour jamais dans un Cloître a caché vos beaux yeux.

Vous effacez Vénus ſortant de l'onde,
Trouve-t-on des attraits & plus vifs, & plus doux ?
Si vous ne fuſſiez morte au monde,
Le monde alloit mourir pour vous.

¶ Le même Poëte fit part de ces Vers à cette belle Religieuſe lorſqu'elle fit profeſſion.

Benſerade. Un moment de la vie établit tout le plan,
Et parmi de longs jours comme ſeront les vôtres,
Ce moment roi de tous les autres,
Peut bien en être le tyran.

¶ Couplet ſur une Religieuſe fort jolie.

Sur l'air : *de Joconde.*

Cette Veſtale a des appas,
Heureux celui qu'elle aime ;
Son bandeau ne lui meſſied pas,
Il ſemble un diadême
S'il deſcendoit deux doigts plus bas
Ce ſeroit l'amour même.

Sur une vieille qui ſe marioit. ¶ Une vieille qui ſe marioit écrivit à un Poëte qu'elle alloit prendre un Sacrement ; il lui répondit :

Benſerade. Comme vous n'êtes plus qu'une vieille relique,
Triſte objet de compaſſion ;

Dès qu'on dit que sur vous un Sacrement s'applique,
On pense à l'Extrême-Onction.

¶ Un mauvais payeur passa une obligation payable à sa volonté : assigné devant le Juge, il soutint que sa volonté n'étoit pas encore venue. Hé bien, dit le Juge, qu'on le mette en prison jusqu'à ce qu'elle vienne : elle arriva sur le champ. Sur de mauvais payeurs.

¶ Un autre mauvais payeur croyoit avoir éludé le payement d'une dette qu'il avoit contractée, parce qu'il avoit mis dans sa promesse que le terme devoit échoir à la fête d'un Saint qui n'étoit pas dans le Calendrier : Le Juge pour rendre inutile sa mauvaise foi, le condamna à payer le jour de la Toussaints.

¶ Une belle Demoiselle pour se justifier d'une passion qu'elle avoit allumée malgré elle, disoit ingénieusement : Excuse d'une belle Demoiselle.

S'il a reçu du mal à cause qu'il m'a vue,
Accusez-en ses yeux.
Blessé par les appas dont on me voit pourvue,
Qu'il accuse les Dieux.

Jolie Fable de M. de Novion.

¶ M. de Novion Premier Président, dans une mercuriale qui a ordinairement pour objet l'avidité & les concussions des Procureurs, rapporta cette fable.

Une brebis, dit-il, voulant se mettre à couvert de la pluie, se réfugia sous un buisson : mais quand elle sortit de cet asyle, elle y laissa sa laine. L'application de cette fable qu'il ne fit point, étoit aisée à faire.

Bon mot de Madame la Valiere.

¶ Madame la Valiere, Maîtresse d'un grand Roi, choisit le Couvent des Carmelites pour faire pénitence. Elle avoit à peine fait profession, que M. Bossuet, Evêque de Meaux, lui annonça la mort d'un Prince très-aimable, le fruit de son amour : Je me vois obligé, lui dit-elle alors, de pleurer la mort d'un Prince, dont je n'ai pas achevé de pleurer la naissance.

Lettre singuliere d'un Missionnaire.

¶ Un Missionnaire qui travailloit avec beaucoup de zéle dans la vigne du Seigneur, ayant choisi dans la Bresse le Village de . . . . pour l'objet de sa mission, trouva beaucoup de terres en friche : son zéle ne fut jamais rebuté. Il ne se lassa point de semer, de planter, d'arroser jusqu'à

ce qu'il eût rendu la terre qu'il cultivoit abondante en fruits de vie & de ſalut. Voici la peinture qu'il fit de ce Village dans une Lettre qu'il écrivit à un de ſes amis.

« Que n'ai-je les talens Apoſtoliques de Saint François Xavier ! je les pourrois exercer dans toute leur étendue au Village de .... la plupart des Payſans n'y ont pas la moindre teinture des Myſtéres de la Religion. Je trouvai ſous ma main un Payſan fort âgé à qui je demandai combien il y avoit de Dieux ; il me répondit que ſon fils Jean le ſçavoit bien : Je ne ſuis pas curieux, lui dis-je, de la ſcience de votre fils Jean, mais je le ſuis de la vôtre ; & comme je le preſſai vivement : Ah ! Monſieur, me dit-il, quand j'étois jeune, je ſçavois bien toutes ces gentilleſſes ; à préſent que je ſuis vieux, j'ai tout oublié. Au bout du compte, pourſuivit-il, qu'importe combien il y ait de Dieux, des bonnes gens peut-il y en avoir trop ? Voilà l'ignorance dans laquelle vivent les Payſans, lorſque leurs Paſteurs négligent de les inſtruire, & de leur faire régu-

» liérement des Catéchiſmes. Le Souverain Juge reprochera un jour amerement à ces Curés, qu'au lieu de nourrir leur troupeau qui leur a été confié, ils lui ont procuré la mort, *non paviſti, ſed occidiſti.* Ceux qui s'ingerent ſans ſcience dans le Miniſtére de la parole de Dieu, ſont encore très-coupables, parce qu'ils ſement beaucoup d'erreurs. Je ne ſuis pas du ſentiment du fameux Evêque de Bellay, qui pour s'excuſer de ce qu'il avoit conferé les Ordres à des Prêtres ignorans, diſoit, qu'il valoit mieux que la terre du Seigneur fût cultivée par les ânes, que ſi elle demeuroit en friche. »

Confeſſeur tranſporté de joie.

¶ Un Régent de Rhétorique qui confeſſoit ſes Ecoliers, exigeoit qu'ils s'accuſaſſent en Latin au Tribunal de la Pénitence, afin que cette Langue leur devînt familiere. Un Ecolier ſe confeſſant à ce Profeſſeur, lui dit : *Pater rem habui cum virgine.* Le Régent plus frapé de l'élégance de l'expreſſion, que de l'énormité du crime, battit des mains, tout tranſporté de joie, en diſant : Bon, voilà qui eſt d'Horace.

¶ Un Paysan ayant obtenu une audience de Louis XIV. Sire, lui dit-il, je n'ai pour tout bien qu'une petite terre : je paye un écu de taille, le voilà continua-t-il, en le lui offrant ; j'ai appréhendé qu'il ne fût bien rogné avant que de venir jusqu'à vous, parce que j'ai appris qu'il devoit passer par beaucoup de mains, du moins vous l'aurez tout entier. Le Roi récompensa le zéle du Paysan. Naïveté d'un Paysan.

¶ Un Gentilhomme devint amoureux à Grenoble d'une Demoiselle très-jolie. Elle lui jura une fidélité éternelle. Le dernier Duc de Lesdiguieres brilla beaucoup dans un bal où elle se trouva, il s'attacha à elle ; charmée des hommages de ce jeune Seigneur, elle le préfera à son Amant qui soulagea son dépit par ces Vers : Amant méprisé qui se venge.

Non, je ne me plains point du tour
Que m'a fait cette beauté fiere,
Elle voyoit un Duc dans Lesdiguieres,
Il étoit plus beau que le jour :
Et je n'avois que mon amour,
Encore n'en avois-je gueres.

¶ Tout le monde est persuadé que la Maison de Levi, qui est très-illustre & très-ancienne, n'a d'autre fonde- Prétention de la Maison de Levi.

ment que son nom pour se prétendre alliée à la Sainte Vierge. On dit qu'on conserve avec beaucoup de soin dans un Château du Marquis de . . . . . qui est de cette Maison, un Tableau ancien, qui représente un des ancêtres du Marquis, à genoux devant la Sainte Vierge, de laquelle il sort un rouleau de la bouche avec ces mots : *Levez-vous, mon Cousin.* Un autre rouleau sort de la bouche de cet aïeul du Marquis, avec ces paroles : *Je suis dans mon devoir, ma Cousine.*

Coquette ayant de bonnes raisons pour garder le tableau de la Vierge.

¶ Ce même Seigneur ayant appris que feu son pere avoit fait présent d'un Tableau de la Sainte Vierge, d'un très-grand prix, à une Dame qui étoit une coquette outrée ; il lui écrivit qu'il la prioit de lui envoyer ce Tableau, parce qu'il ne pouvoit pas laisser auprès d'une Dame si galante le portrait de sa Cousine, la Reine des Vierges. Elle lui répondit que ce que la médisance publioit contre elle, étoit pour le moins aussi douteux que l'alliance de ce Seigneur avec la Sainte Vierge, qu'elle le défieroit bien d'établir l'un & l'autre : mais que quand elle seroit ce que la médisance vouloit qu'elle fût, elle

autoit des raisons très-fortes pour retenir le Tableau ; qu'elle ne sçavoit pas comme lui sa litanie à demi ; que la Mere de Dieu n'étoit pas moins le refuge des pécheurs, que la Reine des Vierges. Le Marquis se paya de cette raison, & lui laissa le tableau.

¶ Le mauvais usage de ne point aimer un époux a tellement prévalu parmi les femmes de condition, qu'on a cru bien dépeindre une coquette, en disant qu'elle aimoit jusqu'à son mari. Un femme du monde disoit qu'il falloit bien aimer l'homme pour aimer son mari.

Mauvaise interprétation d'un amour conjugal.

¶ Poussin a joui à Rome de sa grande réputation dans la Peinture. Un petit-Maître de la Cour lui fit quitter Paris. Il se mit un emplâtre sur l'œil droit, & il alla chez ce Peintre pour le prier de lui faire son portrait. Poussin y travailla quelque tems, & pria ce Seigneur de revenir. Celui-ci se rendit le lendemain chez le Peintre ; ayant changé de place à son emplâtre, & l'ayant mis sur l'œil gauche ; Poussin crut d'abord qu'il s'étoit mépris en faisant son portrait borgne de l'œil droit. Confus de cette bévue, il retoucha son ouvrage, & fit paroî-

Poussin trompé par un petit-Maître.

tre le défaut à l'œil gauche : il n'acheva pas encore cette fois. Le petit-Maître revint le jour suivant, après avoir remis son emplâtre sur l'œil droit. Poussin se douta alors du tour qu'on lui jouoit. Il passa l'éponge sur son tableau, & il ne voulut plus travailler. Les plaisanteries que le petit-Maître faisoit par tout là-dessus, lui revinrent, il ne put les soutenir; il entreprit le voyage de Rome.

Sur des Avocats.

¶ Deux Avocats, au lieu de traiter dans leurs Factums leurs questions de Droit, se prirent à partie. Cette comédie réjouit parfaitement le lecteur malin. Un homme d'esprit fit cet inpromptu sur leur querelle.

Veux-tu sçavoir ce que je pense
De l'attaque & de la défense,
Cher Damon, j'en ris tout mon saoul;
Et pour m'expliquer davantage,
Je dis que l'un des deux est fou,
Et que l'autre n'est pas trop sage.

¶ Un autre Avocat payé très-largement d'un plaidoyer satyrique, mérita cette Epigramme de Damon :

Giton de son Client épousant la querelle,
D'injures vomissoit une ample kirielle;

Ce Mariage affreux ne s'est pas fait sans dot,
Puisqu'il a retenu mille écus pour son lot.

¶ Il y a plus d'un Poëte ennemi du Mariage. Contre le Mariage.

Deux époux, dit un grand Oracle,
Tout d'un coup deviendroient heureux,
Si deux époux, par un miracle,
Pouvoient devenir veufs tous deux.

Si vous avez bien envie
De chérir toujours Sylvie,
Laissez-là le Sacrement. Bussi-Rabutin.

Vouloir épouser la belle,
C'est vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement
Que par votre changement.

¶ Trois choses sont nécessaires pour exceller dans un art ou dans une science. Il faut du naturel, de l'inclination & le secours du tems. Ainsi un homme ne sera pas éloquent, si la nature ne lui a donné de la disposition pour l'éloquence, il n'excellera pas, s'il ne s'affectionne à l'éloquence. Outre ces deux grands avantages, il faut encore le secours du tems : je veux dire, qu'il faut un travail long & assidu. Mais, dira-t-on, quand on a du naturel pour une science, notre Ce qu'il faut rassembler pour exceller dans un art, une science.

inclination nous y porte, cela n'eſt pas toujours vrai. Damis excelleroit dans le Barreau; il y a un génie net, aiſé, pénétrant, il aime le travail, il dévelope le ſens des Loix, & les applique fort heureuſement; il n'a pourtant aucune veine qui tende au Barreau; il ſouffre quand il ſe trouve engagé dans le labyrinthe des Loix. J'ai dit qu'il falloit joindre un travail long & aſſidu aux diſpoſitions que la nature nous a données. Qu'on ne croye pas que les eſprits excellens ſoient diſpenſés de cette loi, ils feront briller les rayons d'un beau naturel, ils pénétreront par la force de leur génie certains myſtéres d'un art ou d'une ſcience : mais pour en embraſſer toutes les parties, les démêler, les *manier* facilement, s'y jouer, y exceller en un mot, l'étude de pluſieurs années leur eſt abſolument néceſſaire.

Mauvaiſes Comédiennes.

¶ Dans la Tragédie de Britannicus une Actrice au lieu de dire :

Mit Claude dans mon lit & Rome à mes genoux.

dit :

Mit Rome dans mon lit & Claude à mes genoux.

¶ Une autre dans les Horaces, & ayant à réciter ce Vers:

Que l'un des deux me tue, & que l'autre me vange.

le dit ainsi:

Que l'un des deux me tue, & que l'autre me mange.

¶ Il en est de certaines piéces de Théâtre, comme de certains hommes dont la mauvaise destinée est écrite sur le front. Le Carnaval de Vénise dès le premier Vers annonçoit l'infortune que cet Opéra devoit avoir.

Pieces infortunées.

D'où vient que ces lieux sont déserts?

C'est ainsi que la Piéce commence.

¶ Un Confident dans la premiere Scéne d'une Piéce nouvelle * disoit à un Roi:

Ne vous souvient-il pas du Prince votre Pere?

La premiere fois que ce Vers fut récité, il s'éleva une voix du milieu du parterre, qui cria:

Certes, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient gueres.

* Coriolan de l'Abbé Abeille.

Cela produisit un écho de plusieurs voix, qui recommençoient dès que l'Acteur vouloit poursuivre : la Piéce demeura-là. Elle eut le même sort toutes les fois qu'on la voulut jouer, parce que l'écho s'opiniâtra toujours à l'interrompre. Ainsi elle échoua sans que l'on sçût si elle étoit bonne, ou mauvaise.

Satyre d'un Opera.

¶ On joua à l'Opéra une Piéce dont on approuva la Musique & les Danses, mais les Vers ne furent point goûtés. On disoit : Cette Piéce ressemble bien à un Opéra, il n'y manque que la parole.

Finesse du Cardinal Mazarin, ses bons mots, ses sentimens.

¶ Le Cardinal de Richelieu disoit, que s'il vouloit tromper le diable, il ne se serviroit point d'autres finesses que de celles du Cardinal Mazarin. Ce dernier Ministre voulant marier Monsieur, crut qu'il devoit lui donner une maison de plaisance. Il jetta les yeux sur celle qu'un riche Partisan avoit achetée à Saint Cloud, où il avoit dépensé des sommes immenses. Il l'envoya chercher, & lui demanda d'abord combien lui coutoit sa maison. Celui-ci, craignant d'ouvrir les yeux au Ministre sur ses grandes richesses, se défendit de répondre

à cette question. Le Cardinal le pressa alors, & il lui dit: Avouez la vérité, votre maison vous coute bien un million. Un million! s'écria le partisan, je ne suis point assez riche pour supporter une pareille dépense, ni assez imprudent pour enterrer une somme si considérable, quand je la posséderois. Je vois bien, poursuivit le Ministre, qu'elle vous revient à deux cens mille écus. Non, Monseigneur, répondit le Financier, je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de consacrer à mes plaisirs une pareille somme. Je vous entens, continua le Cardinal; la médisance a grossi les objets, cette maison vous coute cent mille écus. Le Partisan sembloit approuver cela; parce qu'il crut que c'étoit le point où il devoit fixer la curiosité du Ministre; mais ce Prélat prenant alors un ton charitable: Que je vous plains, Monsieur, lui dit-il, voilà cent mille écus qui ne vous rendent rien, & que vous auriez pu faire valoir, votre industrie auroit doublé cette somme. J'entre dans votre situation; qu'on donne cent mille écus à Monsieur, dit-il à un Intendant des Finances, & qu'il relâche sa maison. Le Partisan ne

put éluder cet Arrêt, parce qu'il s'étoit enferré de lui-même.

¶ Mademoiselle, fille de Gaston de France, prétendoit épouser Louis XIV. C'étoit une digne prétendante; cependant durant les guerres de Paris, elle prit parti pour M. le Prince, & fit tirer à la bataille de Saint Antoine sur l'armée du Roi, le canon de la Bastille. Ainsi elle sacrifia cette grande prétention à M. le Prince. Le Cardinal de Mazarin dit qu'elle avoit tué son mari d'un coup de canon.

¶ On représentoit à ce Cardinal, que le peuple crioit contre lui, à cause des impôts qu'il avoit mis: Laissons, dit-il, crier les poules dont nous mangeons les œufs.

¶ Louis XIV. étant fort jeune, gagna une grosse somme au Chevalier de Rohan, qui le voulut payer en pistoles d'Espagne. Louis XIV. les refusa; le Chevalier les jetta par la fenêtre, disant que ces pistoles devoient avoir ce sort, puisque le Roi les rebutoit, & il paya en louis. Le Cardinal Mazarin ne laissa pas échaper cette occasion de faire un belle leçon au Roi: il lui dit que le Chevalier de Rohan avoit fait le Roi, & que le

Roi avoit fait le Chevalier de Rohan.

¶ Ce Ministre ne choisissoit pas les Généraux les plus habiles, mais les plus heureux. Vous n'êtes pas heureux, disoit-il à de grands Capitaines, vous ne commanderez pas les Armées du Roi.

¶ Pressé par un importun qui lui demandoit un Bénéfice, & qui venoit incessamment à la charge : Qu'on me donne un mousqueton, dit-il, je veux tuer ce Prélat, en montrant un Evêque qui étoit devant lui, afin de donner son Bénéfice à cet homme qui me persécute.

Rien n'est plus héroïque que le sacrifice qu'il fit de sa niéce à la gloire du Roi, en résistant à ce Monarque qui la vouloit épouser.

¶ Louis XIV. aimoit à verser plusieurs faveurs sur un même sujet. On dit qu'un Gascon ne demanda au Roi dans un Placet qu'un écu. Un écu, lui répondit ce Prince avec étonnement. Oui, Sire, lui répondit le Gascon, il ne s'agit que de commencer avec Votre Majesté, elle continuera ensuite en augmentant, & elle finira en m'accablant de ses bienfaits. Traits Gascons.

¶ Henri IV. dit à un Officier Gaſcon, qui avoit fait une belle action : Je vous donne une penſion de cinq cens livres. N'eſt-ce pas ſix cens livres ? lui dit le Gaſcon. Non, reprit le Roi, je dis cinq cens. L'Officier ſe prévalant de cette répétition, dit au Surintendant des Finances qui étoit préſent : Vous avez entendu, Monſieur, que le Roi me donne une penſion de mille livres : car en bonne arithmétique cinq cens & cinq cens font mille. Cet artifice réuſſit à ce Gaſcon.

¶ Le Comte Dorville qui eſt ſur le retour de l'âge, né ſur les bords de la Garonne, en a l'eſprit & l'accent ; il a été paitri avec le levain le plus fin de ce pays-là ; ſon eſprit plein de feu, petille de pluſieurs traits de raillerie, c'eſt un ſerpent qni ſe cachera ſous des fleurs, & qui en mêlera le ſuc avec celui de ſon venin pour l'inſinuer plus agréablement. Qu'il tombe des nues dans une grande Ville, qu'il y ſoit ſans argent, ſans connoiſſances, vous le verrez bientôt ſe faufiler avec des perſonnes de diſtinction, & faire briller un ſuperbe équipage. Il s'eſt créé lui-même, car il s'eſt tiré du néant.

Il

Il a naturellement cet air aisé de faire des créanciers, & de les endormir; peut-être prenoit-il le lait de sa nourrice à crédit. Il se raillera lui-même sur son talent d'emprunter; il placera là-dessus un bon mot, & en mettra la finesse dans tout son jour. Quand on veut sonder son cœur, on n'y trouve pas le moindre coin où la bravoure se soit refugiée : l'amour de la vie enchaîne son honneur comme un esclave qui ne sçauroit jamais briser ses chaînes. En un mot, c'est un esprit vif & léger, auquel le jugement ne sert pas de fonds, c'est un Gascon qui a tout le clinquan de la Gascogne le plus éblouissant, & qui l'étale même quand il garde le silence : qu'on le fasse distiller dans un alambic, l'esprit de la Gascogne animeroit encore le marc qui en resteroit. C'est ainsi que Damon a défini le Comte Dorville.

¶ Il n'y a pas de gens plus propres à faire fortune que les Gascons. Un Cadet de ce pays-là, d'une grande naissance, mais d'un bien fort mince, demanda une audience à un G and Seigneur qui la lui accorda. Le Gascon lui représenta les dépenses énormes qui se faisoient dans sa maison,

il entra là-dessus dans un détail prodigieux. Comme il parloit à fond sur cette matiere, le Grand Seigneur l'écouta avec beaucoup d'attention, & il lui dit à la fin : Je conviens avec vous, qu'il y a beaucoup d'abus dans la dépense qui se fait dans ma maison ; mais pour les reprimer, il faudroit que j'eusse une grande vigilance que je ne sçaurois prendre sur moi. Monseigneur, reprit le Gascon, il faut jetter les yeux sur un homme désintéressé, intelligent, vigilant, ami de l'équité, qui sçache se concilier les bonnes graces des Officiers de votre maison, quoiqu'il éclaire de près leur conduite, qui.... Où trouver, lui dit le Grand Seigneur en l'interrompant, un homme de ce caractére ? Le zéle que j'ai pour vous, repartit le Gascon, m'a obligé depuis long-tems à chercher un homme de cette espéce. Après avoir bien parcouru du Pays, je n'ai point trouvé cet homme précieux. Tu cherches bien loin, me suis-je dit, ce que tu portes toujours avec toi. Approuvez le choix que j'ai fait, j'ai jetté les yeux sur moi : je vous promets, en vous faisant servir comme vous devez l'être, de rétablir

l'ordre dans votre maiſon, & de vous épargner plus de la moitié de la dépenſe que vous faites ordinairement. Le Grand Seigneur crut le Gaſcon, & s'en trouva bien. L'Aventurier tint plus qu'il n'avoit promis, il fit ſes affaires & celles de ſon Maître. *

¶ Un Gentilhomme Gaſcon reçut dans une compagnie un ſoufflet d'un Officier; il endura l'affront avec beaucoup de patience : on les fit le lendemain aboucher enſemble, parce qu'on voulut prévenir les ſuites. Comme on ne pouvoit pas nier que le ſoufflet n'eût été donné, on étoit fort embarraſſé pour mettre l'honneur du Gaſcon à couvert. Voici ce qu'il dit dans cette occaſion. Mon honneur ne périclite point, je ne le préſume pas, parce que les choſes ne ſe ſont point faites dans l'ordre. Je me ſuis pris de paroles avec Monſieur, je méditois de lui donner un ſoufflet, mais j'attendois qu'il me donnât un démenti; car la régle veut que le ſoufflet ſuive de près le démenti, & ne le prévienne pas. Qu'a fait Monſieur? il a paſſé

* Chriſippe Philoſophe, avoit employé la même ruſe pour ſe placer chez un homme riche.

par-dessus le démenti, & m'a donné le soufflet : voilà une formalité violée, voilà une régle enfreinte qui sauve mon honneur : on tomba dans le sens du Gascon, ils s'embrasserent.

¶ Un autre Gascon se tira du même pas par une présence d'esprit fort heureuse. En passant par une porte, il engagea son épée & la cassa : c'étoit un véritable cadet de Gascogne, c'est dire assez, que son indigence ne lui permit pas d'acheter sur le champ une autre épée. Cependant il lui en falloit une ; car un cadet de Gascogne sans épée, est un corps sans ame. Il s'avisa de mettre dans son fourreau pour le tenir en raison, une lame de bois. Les malheurs viennent toujours à la file. Le Gascon eut le même jour dans une place publique, un différend avec un Allemand qu'il vouloit railler. L'Etranger mauvais plaisant salua du revers de sa main la joue du railleur. Il falloit ou montrer la flamberge de bois, quel objet à faire voir ! ou renoncer à l'honneur ; avouez qu'un homme fin auroit échoué contre l'un ou l'autre de ces écueils. Notre Cadet n'hésita point, il tira son épée de bois, Miracle ! s'écria-t-il, en feignant un

grand étonnement, & s'adressant à son ennemi, le Ciel te veut conserver la vie, car il vient de changer mon épée dans une lame de bois.

¶ Un Gascon dans le tems que le Roi faisoit le siége de Namur, écrivit ainsi à un Officier de notre armée.

« Cadedis, foin, ventre, j'enrage » de n'être pas dans les belles occa- » sions comme vous. Je pourris ici » entre les bras d'une coquine de Mar- » quise, inclination mienne s'entend : » Mandez-moi si ces canailles de Na- » mur se veulent rendre; parce que » s'ils sont les mutins, je remonte le » bidet, afin de faire dire par tout : » Vive la valeur de votre.... »

¶ Le Maréchal de Catinat après une bataille qu'il gagna en Piedmont, disoit qu'il avoit vu un grand prodige, que le premier coup de canon de nos ennemis avoit renversé un de nos bataillons tout entier : il vouloit parler de la milice de Bourgogne, qui n'ayant jamais vu le feu, au premier coup de canon, se jetta toute à terre, comme s'ils eussent agi de concert. Plaisanterie de M. de Catinat.

Tout le monde ne doit pas saluer le canon.

¶ Bien des gens salués par le canon, lui rendent le salut en baissant la tête profondément. Un Maréchal de France, sous le régne passé, fut fort respectueux dans une pareille occasion : il dit à un Officier qui étoit surpris de cet excès de civilité : Quand vous serez arrivé par votre bravoure au rang où je suis, vous pourrez sans aucune conséquence, saluer les coups de canon.

Epigramme de Damon.

¶ Un Gascon plus que sexagenaire voulant faire des Vers contre le Poëte Moronval, appelloit Pegase à son secours, il s'attira cette Epigramme de Damon :

Pour repousser les traits de Moronval,
Un vieux Gascon demande avec emphase
La faveur de monter Pegase,
Ah ! qu'il feroit beau voir un Baudet à cheval.

Artifice du Grand-Maître de Malte pour faire habiller des pauvres Chevaliers.

¶ Le Prédécesseur du Grand-Maître de Malte, voyant que plusieurs Chevaliers Espagnols qui n'avoient que la cape, l'épée & la croix, étoient vêtus fort légérement à l'entrée de l'hiver, feignit d'être malade. Il ne recevoit point de visite ; le Médecin avoit ordre de dire que la maladie

étoit dangéreuse. Ceux qui aspiroient à la dignité de Grand-Maître firent leurs brigues ; l'argent se répandit à pleines mains sur les Chevaliers, afin de gagner leurs voix. Les premiers soins des Chevaliers Espagnols qui se ressentirent de ces libéralités, furent de s'habiller chaudement. Le Grand-Maître après avoir joué son rolle quelque tems, demanda s'ils étoient bien vêtus. Comme il eut appris qu'ils étoient à l'abri des rigueurs de l'hiver, il finit sa comédie.

¶ Un Curé d'une petite Ville dont le Bénéfice ne pouvoit être possedé que par un Docteur, feignit d'être malade, afin que tous les Chanoines de cette Ville qui aspiroient au Bénéfice prissent ce dégré. Artifice d'un Curé pour faire graduer tout un Chapitre.

L'industrieux Damis est malade d'office,
Des Chanoines zélés courent son Bénéfice,
Et vers le Doctorat, ils prennent leur essor,
On eût dit que Damis luttoit contre la mort.
Dès qu'il les vit Docteurs, recouvrant la parole,
Il dit alors, Je suis à la fin de mon rôle.

¶ Un Artisan obligé de prêter serment en Justice, dit au Juge : Monsieur, je ne sçais point jurer, mais je vais querir mon fils le Grenadier, c'est Serment en Justice.

son mêtier de jurer, il s'en acquittera pour lui & pour moi.

¶ Il y a des personnes parmi le peuple à qui le parjure ne coute rien. Un Paysan fut accusé par son voisin de lui avoir dérobé son cochon : les preuves du larcin n'étoient pas suffisantes. On jugea que le serment de l'accusé le purgeroit de l'accusation. Quand il fut sur le point de le prêter, l'accusateur n'oublia rien pour l'intimider. Malheureux, lui disoit-il, d'une voix effrayante, tu vas perdre ton ame. Le voleur lui répondit froidement : Et toi, ton cochon.

Peinture de la fragilité de la vie.

¶ Qu'est-ce que vivre ? C'est être en bute à une fatale conspiration de momens qui se jouent de notre foiblesse qui les veut retenir, & dont l'un acheve dans nous ce que l'autre avoit commencé. Celui-ci vous laissoit un reste de force & de chaleur que celui-là va vous ôter entiérement : mais tous s'accordent à vous donner une atteinte mortelle, & emportant chacun une portion de vous-même, vous annoncent & vous font sentir par avance votre ruine prochaine.

¶ Damon écrivit à un de ses amis.

Lettre sur un cheval éclopé.

« Je vous ai acheté un double bidet » qui a des qualités merveilleuses, il » n'a jamais besoin des façons du Pale- » frenier. Par un instinct excellent il » s'approche d'un arbre à la campa- » gne, contre lequel il se frote & » refrote si dextrement, que quand » il auroit passé par les mains du plus » habile valet d'écurie, il ne seroit » pas mieux étrillé. Il n'a que sept ans; » mais ne vous imaginez pas que ce » soit un cheval vif & fringant, il » est très-rassis; il n'a, dit-on, galo- » pé qu'une fois en sa vie. Eloigné de » la délicatesse de plusieurs chevaux » qui ont besoin d'avoir un Maréchal » à leurs trousses, il va fort bien nud » pié quand il perd ses souliers en » chemin. Accoutumé à une nourritu- » re frugale, il passe indifféremment » de l'avoine au foin, & du foin à la » paille même. Vous ne l'entendrez » point hennir impatiemment en at- » tendant son avoine pendant qu'on » la crible, & montrer une avidité qui » n'est que trop commune parmi Mes- » sieurs les chevaux. Il est maître de » ses passions. Il a bon pié & bon » œil; je ne dis pas qu'il a de bons

» yeux, parce que ses rares qualités » sont un peu obscurcies par le défaut » qu'il a d'être borgne. Mais il n'y » a rien de parfait dans ce monde, » & vous serez très-glorieux d'avoir » dans votre écurie un cheval de ce » mérite. Donnez-lui, je vous prie, » de ce foin dont l'Abbé Nicodeme » disoit qu'il ne seroit pas meilleur, » quand il seroit pour la bouche d'un » Prince. »

Lettre de Clélie au Maréchal de Villeroy, éloge de ce Seigneur.

¶ Clélie demanda à M. le Maréchal de Villeroy, Gouverneur de la Ville de Lyon, son agrément pour un Ouvrage d'esprit qui étoit destiné à la gloire de cette Ville, & qu'elle entreprenoit avec Damon son époux. Ce Seigneur hésita long-tems s'il feroit réponse; elle lui écrivit cette Lettre.

MONSEIGNEUR,

« Bien vous en prend d'avoir un » mérite si distingué, vous échapez » à ma vengeance, elle est naturelle à » mon sexe & encore plus naturelle » aux Muses. Je vous ai écrit, Mon- » seigneur, je vous ai demandé votre » agrément pour un Ouvrage que » mon époux consacre à votre gloire

« & à celle de Lyon, & vous n'avez » pas daigné m'honorer d'une réponse. Je ne vous le dissimulerai point, » j'étois piquée de votre silence ; que » cela ne vous surprenne pas, les Poëtes ont le privilége de murmurer » contre les Dieux, quand la fantaisie » leur en prend. J'étois montée sur » le Parnasse, afin d'exhaler en Vers » contre vous mon ressentiment, lorsque j'entendis sur votre chapitre » une conversation fort vive entre » deux Divinités.

Le mérite & le sort sont souvent en querelle,
Quel Dieu peut les unir d'une paix éternelle ?
Un jour ils s'échauffoient parlant de Villeroy.
Oui, je veux lui ravir l'estime de son Roi ;
Il vous la doit, disoit la Fortune au Mérite.
Mais il lui répondit, quand tu prendrois la fuite,
Ou suivant les transports d'un aveugle courroux,
Tu voudrois qu'il gémît sous le poids de tes coups ;
En vain tu trahirois ses desseins, son courage,
Ta fureur prêteroit du lustre à mon Ouvrage,
Ainsi tous ses honneurs, son rang, sa dignité,

S'il enleve les cœurs ; à la Cour, en Province,
S'il saisit la faveur, l'estime de son Prince :
Il doit à sa vertu tous ces biens précieux,
Ils ne sont point en proye au sort capricieux.
Mais lorsque Choiseuil céde à la Parque cruelle,
La Fortune se sert de ce destin fatal,
Villeroy monte au rang de premier Maréchal ;
C'est la seule faveur que ce Seigneur tient d'elle.

» Vous jugez bien, Monseigneur, » que quand je vous vis loué par le » Mérite même, je n'écoutai plus ma » vengeance. Mais ne vous servez » point de tous vos avantages. Menagez une personne qui peut chanter » vos louanges dans un chœur, si elle » n'a pas la voix assez belle pour les » chanter toute seule. Mettrai-je la » main à l'ouvrage avec mon époux ? » Ou renfermerons-nous notre zéle » au-dedans de nous-mêmes ? J'ai une » grande envie d'écrire : quand cette » envie prend à une femme, elle est » encore plus forte que celle de parler. Croyez-moi, Monseigneur, » n'arrêtez point cette passion, arrête-t-on les torrens ? Quelque digue que

»vous y missiez, mon zéle entraîne-»roit tout. Je ne vous demande qu'un »signe de tête, me le refuseriez-»vous? Ce seroit ouvrir un beau »champ à ma vengeance. Je publie-»rois que vous avez refusé un signe »de tête obligeant à une Dame qui »vous le demandoit comme une gran-»de grace : considerez que vous avez »affaire à une Femme & à une Muse, »& que je puis soulever contre vous »le Sexe & le Parnasse. Au milieu de »tous ces projets de vengeance, je »suis avec un véritable zéle & un »profond respect, Votre très-humble »& très-obéissante servante. »

¶ Libelli, Vice-Légat d'Avignon s'est rendu fameux par plusieurs traits de plaisanterie. Il étoit malade, il demanda à son Apothicaire, à quel usage devoit servir un reméde qu'on lui destinoit : C'est, répondit l'Apothicaire, pour faire cracher Votre Excellence. Oh! dit alors Libelli, je ne le prendrai point de peur de cracher mon Excellence. Bons mots de Libelli.

Un homme de condition le pria d'interposer son autorité pour faire arrêter une fille de naissance d'une conduite libertine. Libelli lui répon-

dit gravement, Attendons qu'elle devienne un peu plus Catin.

Quand il fut guéri le même Apothicaire lui apporta des parties, où suivant la bonne & louable coutume de ces membres subalternes de la Faculté, il avoit grossi les objets, & porté le prix de ses drogues à des sommes excessives. Afin de faire passer tous ces articles, il disoit à Libelli : Considerez, Monseigneur, que je ne suis pas un Apothicaire du commun, que je suis très-intelligent dans ma profession. Hé bien, lui dit alors Libelli, en lui retranchant plus de la moitié de la somme totale de son mémoire, *intelligenti pauca.* Peu de chose suffit à un homme intelligent.

¶ Un Seigneur d'une taille prodigieusement grande l'alla voir. Libelli lui demanda : Que fait-on, Monsieur, dans la moyenne région de l'air ?

Coup de pied au cul reçu agréablement.

¶ On ne sçauroit comprendre jusqu'où va la folie de certaines femmes, lorsqu'elle s'est emparée de leur foible cerveau.

Une Dame se persuada qu'elle ressembloit parfaitement à Madame de Sessac qui a un air de grandeur &

un port que l'on ne trouve dans aucune Dame. Cette idée flatoit tellement cette visionnaire, qu'elle s'efforçoit de l'inspirer à tous ceux qui l'approchoient. Le Chevalier de Luynes l'ayant apperçue de loin aux Tuileries, dit à deux de ses amis qui se promenoient avec lui : Je vais donner à une Dame un coup de pié au cul, dont elle me sçaura bon gré, j'en suis sûr. Il partit sur le champ. A peine eut-il regalé la Dame de cette faveur extraordinaire, qu'elle se tourna fort émue. Ah! Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons, vous ressemblez si parfaitement à Madame Sessac, ma sœur, que je vous ai prise pour elle. La Dame ravie de croire qu'elle eût donné lieu à une pareille bévue fit paroître les graces sur son visage, & remercia le Chevalier.

¶ Un Conseiller d'une Cour inférieure, très-mauvais Ecuyer, gourmandoit extrêmement un cheval fin sur lequel il étoit monté. L'animal qui sentoit la foiblesse du Cavalier, ne fut pas plutôt en pleine campagne, qu'après une premiere saccarde, il le mit hors des étriers, & après

Conseiller mauvais Ecuyer.

une seconde il le jetta dans un grand fossé plein d'eau & boueux dans le fond. Le Magistrat qui ne s'étoit point attendu à prendre ce bain ; s'efforça en vain de s'en tirer : il apperçut de loin un Paysan qu'il appella à son secours, & pour l'obliger à doubler le pas, il lui cria d'un ton important : Je suis un Conseiller. Le Paysan s'avança de son pas ordinaire, & dès qu'il vit le Sénateur subalterne tout mouillé & tout couvert de boue : Ma foi, Monsieur le Conseiller, lui dit-il, en le regardant, les bras croisés, celui qui vous a conseillé de vous baigner-là, vous a bien mal conseillé. Après cette petite mercuriale, il le tira du fossé.

Générosité de Voiture.

¶ Balzac envoya demander à Voiture quatre cens écus à emprunter. Voiture donna la somme, & prenant la promesse de Balzac, que lui remit le valet qui faisoit la commission, il mit au bas de l'Acte : « Je soussigné » confesse devoir à M. Balzac la som» me de huit cens écus pour le plaisir » qu'il m'a fait de m'en emprunter » quatre cens. » Il donna ensuite cette promesse au valet, afin qu'il la portât

à ſon Maître. Voilà un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que la plus belle de ſes lettres.

Bons mots de S. François de Sales.

¶ Les Saints ont dit de bons mots. On demanda à S. François de Sales ce qu'il feroit, ſi on lui donnoit un ſoufflet. Je ſçais bien, répondit-il, ce que je devrois faire, mais je ne ſçais pas ce que je ferois.

¶ Il avoit été en converſation avec une belle Dame, on lui demanda ce qu'il penſoit de ſa beauté : Je l'ai vue, dit-il, mais je ne l'ai pas regardée.

Bon mot de S. Dominique.

¶ Saint Dominique & Saint François d'Aſſiſe, faiſoient à la porte d'un Palais de Rome un combat d'honnêtetés. Chacun ſe défendoit d'entrer le premier, Saint François reculoit toujours : A la fin Saint Dominique paſſa en lui diſant : Vous voulez gagner le Ciel par l'humilité, & moi par l'obéiſſance.

Terme favori du Maréchal de Créqui.

¶ Nous avons tous un terme favori que nous employons plus ſouvent qu'un autre. Le Maréchal de Créquy, que M. le Prince mettoit au rang des grands Capitaines avoit adopté cette expreſſion : *donner tête baiſſée.* A l'heure de la mort, il dit à un Capucin qui

l'exhortoit : Mon Pere, je ſuis réſolu de donner tête baiſſée dans l'éternité.

Naïveté. ¶ Un Officier qui ſe dèshabilloit dans un logis, ôta ſon œil de verre & le donna à une ſervante pour le mettre ſur la table ; & comme elle ne bougeoit point, il lui dit avec impatience : Portez-le donc où je vous ai dit. Elle répondit : Monſieur, j'attendois l'autre.

Demande & réponſe laconiques. ¶ Un créancier dans ſon carroſſe rencontra ſon débiteur qui étoit dans le ſien : il mit la tête à la portiere, & il lui cria, Mille écus ; c'étoit la ſomme qui lui étoit due. Le débiteur lui répondit ſur le champ, mille excuſes ; & les carroſſes ſe ſéparerent.

Sur M. Boſſuet, Evêque de Meaux. ¶ Le célébre Evêque de Meaux méritoit l'éloge que la Bruyere lui donna, lorſqu'il dit : Parlons d'avance le langage de la poſtérité, appellons le un Pere de l'Egliſe.

Bon mot ſur deux grands Prédicateurs. On lui demanda ſon ſentiment ſur deux grands Prédicateurs, le Pere Girou & le Pere Bourdaloue. Le premier touchoit le cœur, & le ſecond flatoit l'oreille. Je voudrois, dit-il, avoir ouï le Pere Girou, & je voudrois entendre le Pere Bourdaloue.

¶ Je n'ai point vu dans l'Histoire de Harangue plus noble que celle que le Duc de Grammont fit au Roi d'Espagne, lorsqu'il lui demanda au nom du Roi, l'Infante sa fille. *Sire*, lui dit-il, *le Roi, mon Maître, vous donne la paix;* & puis s'adressant à cette Princesse: *Et à vous, Madame, son cœur & sa Couronne.*

Harangue sublime & concise du Duc de Grammont

¶ On a fait en peu de mots l'éloge de Louis XIV.

Louis n'a pour d'égal, ses ennemis le disent,
De ses faits éclatans ils sont tous éblouis,
Pour faire son portrait, ces quatre mots suffisent,
On estime, on révere, on aime, on craint Louis.

¶ Louis XIV. en mourant appella le Maréchal de Villeroy son grand ami. Il le choisit pour être Gouverneur de notre Monarque. Législateur du Prince qui nous donne des loix, avec quelle dignité & quelle noblesse a-t-il exercé ce sublime Ministere? Il a consacré ses soins à former dans le Roi le Héros, le Chrétien; il a travaillé à y produire un homme plus grand que le Roi, un Roi selon le cœur de Dieu,

de la Nation. Après avoir jetté dans ſon ame les ſemences des plus grandes vertus, il nous en a fait voir les fleurs de bonne heure, nous en goûtons à préſent les fruits.

¶ Quoique l'on diſe que les moralités endorment, mettez-les entre les mains d'un habile Poëte qui les enrichiſſe des agrémens de la Poëſie ; elles tiendront bien éveillé ſur ma parole un Lecteur qui ſeroit près à s'aſſoupir, pourvu qu'il ſoit de bon goût. Voici une preuve de cette vérité.

HORLOGE DE SABLE.

Figure du monde.

POEME.

Peinture vive de la vanité du monde.

Aſſemblage confus d'une aréne mobile,
Que l'art ſçut enfermer dans ce vaſe fragile,
Image de ma vie, Horloge dont le cours
Regle tous mes devoirs, en meſurant mes jours,
Puiſqu'à te célébrer ma Muſe eſt deſtinée,
Fais couler pour mes Vers une heure fortunée.
Et vous pour qui le monde a de ſi doux appas,
Qui même haïſſez ceux qui ne l'aiment pas,
Mortels venez ici : Je veux dans cet ouvrage

Du monde tel qu'il eſt, vous tracer une image.
Qu'eſt le monde en effet ? C'eſt un verre qui luit,
Qu'un ſouffle peut détruire, & qu'un ſouffle produit.
Que renferme le monde ? Une vaine pouſſiere,
Que remue à ſon gré le poids de la matiere,
Qui tourne, va, revient plus vite que les flots,
Et par ſon mouvement ne tend qu'à ſon repos.
Et que ſont les mortels ? Autant de grains de ſable,
Qu'anime cependant une ame raiſonnable;
Mais qui du ſable ſeul occupés ardemment
Font leur unique emploi de ſon accroiſſement;
On le vend, on l'achete, on l'échange, on l'amaſſe,
Et monceaux ſur monceaux, l'avarice l'entaſſe;
Le Marchand qui ne craint ni les vents, ni les eaux,
Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux,
Court aux extrêmités de la plaine liquide,
Vendre un ſabre brillant pour un ſable ſolide.
L'Artiſan que ſon ſort, ou l'orgueil des humains
Oblige à ſe nourrir du travail de ſes mains,
Ne ſçait pendant le cours d'une vie inutile,
Que polir, que fixer une aréne mobile,
Le Sage examinant la nature des corps,

Leurs causes, leurs effets, leurs mutuels
rapports,
Cherchant un vuide en eux qu'il peut voir
en lui-même,
Croit embrasser le vrai dans une erreur qu'il
aime;
Il ne s'apperçoit pas, séduit par son orgueil,
Qu'en voulant l'éviter il tombe dans l'écueil,
Et que son esprit faux rempli de vains
phantômes,
N'amasse qu'un trésor de poussiere & d'atômes;
Et vous esclaves nés de vos propres souhaits,
Vous Grands qui bâtissez de superbes Palais,
Que vous sert d'élever un Château périssable?
Plus haut que vos voisins, c'est mettre un
peu de sable,
Qui devenant un jour la victime des ans
Marquera par sa chute un espace de tems.
Que faites-vous enfin vous Maîtres de la
Terre?
Vous portez en tous lieux les fureurs de la
guerre,
Vous inondez nos champs de bataillons
épars,
Vous livrez des assauts, vous forcez des
remparts,
D'un trop foible voisin vous pillez la frontiere,
Pour lui ravir un peu de sable & de poussiere,
Qui glissant de vos mains avec rapidité,
Fera du moins connoître à la postérité,

Avide de sçavoir vos succès, vos traverses,
Du tems qui fuit toujours les époques diverses.
Mais rangeons-nous aux loix de l'exacte raison,
Et tâchons d'ajuster notre comparaison.
Ce sable à chaque instant prend de nouvelles places ;
Et le monde en un jour change de mille faces ;
Ces grains sont agités de mouvemens divers:
Tels sont aussi les corps de ce vaste univers,
Sans liaisons entre eux non plus que cette aréne,
Chacun suit au hazard le penchant qui l'entraîne,
Et ce qui d'un peu d'air en ce vase est l'effet,
Le vent de la Fortune en ce monde le fait :
Les uns sont élevés sur les débris des autres,
Les biens de nos voisins se grossissent des nôtres.
Dans la foule obscurcis des Princes détrônés,
Contraints à respecter des Sujets couronnés,
Sont de tristes jouets du sort toujours volage.
De ces renversemens notre Horloge est l'image.
On la tourne, & bientôt le sable se confond,
Le plus bas monte en haut, le plus haut coule au fond :
Et comme on voit ces grains agités dans leur verre,

Peu libres dans l'enclos du vase qui les
serre ;
Vers leur centre commun faire un commun
effort,
Et par la voie étroite atteindre à l'autre
bord ;
Telle on voit des humains la cohorte
mortelle,
Dans le passage obscur de la nuit éternelle ;
De ses jours malheureux éteindre le flambeau,
Se pousser, s'enfoncer dans l'horreur du
tombeau.
Nous y voyons tomber d'une chute commune,
Le pauvre & son espoir, le riche & sa fortune,
Les jeunes, les vieillards, les sujets & les
Rois,
Faits du même limon, subir les mêmes
loix.
Mais que, dis-je ? ce sable a sur nous l'avantage,
Au globe dont il sort, il retrouve un passage,
Et lorsque nous quittons la lumiere du jour
Nous la quittons, hélas ! sans espoir de
retour.
Après tant de leçons que fournit notre
horloge,
Lui peut-on justement refuser un éloge ?
A toute la nature elle donne des loix,
Pourvu qu'il ait des yeux le sourd entend
sa voix.
Au Prince, au Magistrat, à l'Orateur, au
Sage,

Elle

Elle fait ſans parler entendre ſon langage.
Et ſuſpend leurs arrêts, leurs diſcours, leurs travaux,
Annonce à l'Artiſan l'heure de ſon repos :
Enfin reglant du tems la durée & l'eſpace,
Elle nous dit qu'il fuit, & qu'avec lui tout paſſe.
Sur elle ayons toujours les yeux de l'ame ouverts,
Il eſt tems de finir ſon éloge & mes Vers.

¶ Rien n'eſt plus vif & ne peint mieux la rapidité du tems que ce Vers de Deſpréaux : *Trait vif de Deſpréaux.*

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

¶ Les voyelles terminent tous les mots de la Langue Italienne. On demandoit à un Gaſcon ſon ſentiment ſur un Opéra qui étoit en cette Langue : C'eſt, répondit-il, le triomphe des Voyelles. *Trait Gaſcon.*

¶ On diſoit d'un mauvais Poëte : Il aime la Poëſie ; mais la Poëſie ne l'aime guere. Il fait des Vers, il croit être Poëte ; il eſt comme les hannetons qui croient être oiſeaux, parce qu'ils volent. *Contre un mauvais Poëte.*

¶ On a mis ces Vers dans la bouche d'un mari fort las de ſa femme. *Epigramme du Pere Buffier, Jéſuite.*

Dorilas, * cette bonne ame,

* Médecin.

Fait mourir tous ses amis :
Ah Ciel ! que n'as-tu permis
Qu'il fût ami de ma femme.

Gasconnade singuliere.

¶ Le Maréchal de Luxembourg, dans le tems qu'il commandoit en Flandres, ordonna au Grand Prévôt de l'armée de faire pendre sans forme de procès, tous les soldats qu'il trouveroit hors du Camp. Un Gascon Chef de cuisine de ce Général, voulant prendre l'essor, fut arrêté par le Grand Prévôt. On le prit pour un soldat, on lui intime sa sentence ; on lui fait monter l'échelle. En se faisant connoître, il évitoit le supplice : mais il avoit la fausse vanité de ne vouloir point prendre ce parti-là. Il disoit au Bourreau : Pendez seulement, M. le Prévôt payera bien cher cette méprise, Heureusement pour le Gascon, dans le tems qu'il franchissoit les échelons, il arriva un Officier qui le reconnut, Le Gascon lui faisoit signe de ne rien dire, & poursuivoit gravement son chemin : mais cet Officier ne s'arrêta point à cet avis, & cria au Bourreau : Que faites-vous ? vous allez pendre le Chef de Cuisine de M. le Maréchal, L'exécution fut sursise, le Gascon témoigna un grand dépit : Que ne me

laissoit-on pendre, disoit-il ; on auroit bien vu après cela que je ne suis pas un homme de néant qui doive figurer à une potence.

¶ Scaramouche étant au dîner de Louis XIV. & ayant vu ce Monarque qui buvoit d'un vin Grec fort délicieux, dit tout haut qu'il souhaiteroit bien de goûter de ce vin. Le Roi en versa dans un verre, & le lui envoya. On félicitoit Scaramouche du bonheur qu'il avoit eu de boire d'un vin que le Roi lui avoit versé. Ce Comédien répondit : Je le dirai à mon Boulanger. On rapporta cette réponse au Roi, qui lui fit donner cent louis d'or, & lui dit : Apprenez en même tems cette libéralité de votre Boulanger. Traits de Scaramouche.

¶ Quelques jours après il étoit encore au dîner de ce même Monarque ; il convoitoit deux perdrix qui étoient sur la table. Le Roi qui s'en apperçut, dit en les désignant : Qu'on donne ce plat à Scaramouche. Cet Acteur Italien, dit : Quoi, Sire ! & les perdrix aussi. Le Roi qui entra dans la pensée de Scaramouche reprit, Et les perdrix aussi. Ainsi Scaramouche par cette

demande adroite, eut avec les perdrix le plat qui étoit d'or.

Généalogie la plus ancienne de toutes.

¶ Un homme d'esprit insulté par un Gentilhomme stupide qui se paroît de sa noblesse, lui dit : Je crois votre Généalogie plus ancienne que vous ne pensez vous-même. Votre premiere tige est devant Adam : Comment cela ? lui répondit le Gentilhomme, C'est que vous descendez d'une bête, & les bêtes ont été créées avant Adam.

Bon mot sur une coquette.

¶ Une femme célébre par ses intrigues, vouloit se masquer en carnaval. On lui dit : Déguisez-vous en femme de bien, personne ne vous reconnoîtra.

Bon mot d'un Ambassadeur.

¶ Un Ambassadeur de France en Pologne, faisant une Harangue latine en plein Sénat, commit deux ou trois solécismes qui firent rire les Auditeurs. Comme il fut piqué de cet effet de sa harangue, il dit à l'Assemblée tout en colere : Vous ne devez pas être surpris que mon Maître envoye à des Ostrogots comme vous, un ignorant comme moi.

M. Chanut reproche délicatement aux

¶ M. Chanut Ambassadeur de France en Suéde, étoit malade dans cette Cour, & abandonné des Médecins,

Un Seigneur Suédois lui dit : Monsieur, je comprens que ce qui vous fait de la peine en mourant, c'est de voir que vous serez enterré parmi des Protestans. M. Chanut lui répondit : On n'aura qu'à creuser ma fosse un peu plus bas qu'à l'ordinaire, & je serai enterré parmi les Catholiques.

Suédois la nouveauté de leur Secte.

¶ Le Marquis de .... qui est extrêmement laid, s'étoit fait peindre ; la figure étoit en entier dans sa grandeur naturelle. Il ne voulut pas donner ce que le Peintre lui demandoit. Celui-ci lui dit : Hé bien, Monsieur, je garderai votre figure. Le Marquis lui demanda ce qu'il en feroit ? Je n'en suis pas embarrassé, répondit le Peintre ; je lui mettrai une queue, ce sera le tableau d'un singe habillé : je sçais à qui le vendre.

Ruses de Peintre.

¶ Un Gentilhomme s'étoit fait peindre, & il négligeoit de retirer son portrait, parce qu'il n'en vouloit pas payer le prix. Le Peintre piqué peignit des barreaux de fer sur le portrait. Le Gentilhomme dont on pouvoit discerner tous les traits, paroissoit être en prison. Le Peintre mit au bas du tableau : *Au pauvre prisonnier.*

Critique de Defpréaux.

¶ Defmarais Auteur du Poëme de Clovis, Ouvrage qu'on n'a jamais lu, & de l'inimitable Comédie des Vifionnaires qu'on ne lit plus, a cenfuré fort judicieufement ces Vers de Defpréaux :

Dites-moi, pauvre efprit, ame baffe & venale,
Ne vous fouvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le trifte état où le Ciel l'a réduit,
Meurt de foif au milieu d'un fleuve qui le fuit?
Vous riez : fçavez-vous que c'eft votre peinture,
Et que c'eft vous par-là que la fable figure?
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en fervir,
Vous brulez d'une foif qu'on ne peut affouvir,
Vous nagez dans les biens, & votre ame alterée
Se fait de fa richeffe une chofe facrée.

Le Cenfeur trouve là bien des Vers inutiles, & il rend la penfée d'Horace en deux Vers feulement :

Tantale dans un fleuve a foif, & ne peut boire,
Tu ris, change de nom, la fable eft ton hiftoire.

Defpréaux n'a pas ofé enchaffer ces

deux Vers dans sa Satyre : mais il a pris le parti de retrancher entiérement les siens que je viens de rapporrer.

¶ Cet Auteur dans sa satyre des femmes fait dire à un personnage de ce dialogue.

Vais-je épouser quelque *apprentie* Auteur ?

Le Dictionnaire de Trévoux se déclare pour *apprentisse*, & prétend que le peuple seulement dit *apprentie*. Je croirois qu'en parlant d'une femme qui fait son apprentissage dans quelque Art mécanique, il faut dire que cette femme est *apprentisse :* mais pour les autres arts, je dirois avec Boileau qu'elle est *apprentie*. Je serois choqué, si l'on me disoit : Philis est une *apprentisse* coquette. La coquetterie est un art noble, il doit bien être annobli depuis qu'il est de tems immémorial exercé par des femmes de la premiere qualité.

¶ Le Maréchal de .... avoit une très-belle femme, mais très-coquette. Le Comte de .... se déguisa en laquais, afin d'avoir un plus libre accès chez elle. Il rencontra le Maréchal qui l'interrogea. Le Comte lui sup- Grande patience d'un amant.

poſa qu'il venoit s'acquitter d'une commiſſion, & dit qu'il appartenoit à un Seigneur dont il avoit pris la livrée. Le Maréchal qui reconnut le laquais traveſti, feignit de le croire: mais il lui fit une querelle d'Allemand, & il l'enferma dans une chambre où il lui donna vingt coups de canne dont les derniers enchérirent ſur les premiers par la maniere dont il menagea ſes forces. Le Comte ſoutint l'opération avec une patience merveilleuſe. Peu de jours après le Maréchal le rencontra à la Cour; il le tira à l'écart pour lui dire en confidence: Je vous prie de faire ma paix avec M..... il lui nomma le prétendu Maître du laquais déguiſé: J'ai donné vingt coups de bâton ſans ſujet à ſon laquais. Je ſuis prêt à demander pardon à ſon Maître de ma brutalité. J'admirai même la patience du laquais qui ſe contentoit de ſecouer les épaules ſans faire le moindre cri: Vous verrez, ajouta-t-il, que ce laquais eſt un Stoïcien.

Bon mot ſur un Général d'Armée.

¶ Un Général d'Armée ſous Louis XIII. prit un jour de bataille de fauſſes meſures, & il fut défait entiérement. Un Grenadier qui fut bleſſé ce

jour-là, tomba dans un évanouissement lorsqu'on le pansoit. Il en revint : mais il avoit la tête étonnée. Je crois, disoit-il, que je deviens Général d'Armée, car la tête me tourne.

¶ Un Gentilhomme né plaisant, le fut toute sa vie, & à l'heure même de la mort. Etant dans cet état, il jetta les yeux sur deux Procureurs de ses amis qui étoient dans sa chambre. Il les appella, & leur dit : Placez-vous l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Ils lui demanderent pourquoi il exigeoit cela d'eux ? Hé ! ne voyez-vous pas, lui dit-il, que c'est afin de mourir comme le Seigneur entre deux larrons ?

Plaisanterie d'un homme à l'agonie.

¶ Un Normand dont le pere avoit été pendu, lui fit faire un Service fort honorable. Dans le tems que le Curé faisoit la procession autour d'une représentation, tendue d'un drap mortuaire, & jettoit de l'eau-benite par-dessus, le Normand lui prit la main, & la lui leva, en lui disant : Monsieur, jettez l'eau-benite en l'air, & cela pour cause.

Bon mot d'un Normand.

¶ Un homme fut accusé d'un larcin ; le Juge en l'interrogeant ayant

Traits sur les Normands.

appris qu'il étoit Sergent, Rousseau & Normand, lui dit : Voilà bien des titres qui dépofent contre vous ; vous êtes convaincu fans l'être, & j'ai droit de vous condamner avant de vous faire votre procès.

¶ Un Normand à qui les fermens ne coutoient rien, levoit la main gauche en Juftice. Le Juge lui dit de lever la main droite. Je le veux bien, répondit le Normand ; je les leve toutes les deux indifféremment.

Sur la levée du fiége de Toulon.

¶ Un Poëte Latin a fait ces Vers fur l'entreprife du Duc de Savoye fur Toulon.

Victor victus abit, late vaftavit olivas,
Intactas lauros linquere cura fuit.

Victor étant vaincu brule les oliviers,
Mais il n'ofe en fuyant attaquer les lauriers.

Trait fatyrique contre un Cardinal.

¶ Un Cardinal fans efprit, fans mérite, rioit toujours comme un imbécille : Vous verrez, dit-on, qu'il rit de la méprife que le Pape a faite en le nommant Cardinal.

Un ufurier eft incorrigible.

¶ Un ufurier prioit inftamment un Prédicateur de prêcher vivement contre l'ufure. Le Prédicateur qui crut que l'ufurier vouloit fe convertir, lui

dit : Ah ! je vois bien que la grace de Dieu opere en vous. L'usurier lui répondit : Vous n'y êtes pas. Il y a tant d'usuriers dans la Ville, que je ne gagne rien ; si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendroit à moi.

¶ Faire des Châteaux en Espagne, c'est autant de tems pris sur l'ennemi, qui est l'ennui. **Comment on charme l'ennui.**

¶ Huniade dit au Comte de Cilly qui lui reprochoit la bassesse de sa naissance : Je prépare à ma postérité plus de gloire que vos ancêtres ne vous en ont donnée ; votre race finit en vous, puisque vous ne l'avez illustrée par aucune belle action, & ma race commence glorieusement en moi. **Bon mot d'Huniade.**

¶ Vivons comme nous prometrons de le faire quand nous sommes à l'agonie. Despréaux se moque de ceux qui attendent pour croire en Dieu, que la fiévre les presse. **Diverses réflexions.**

¶ Bien des gens deviennent fripons pour soutenir l'extérieur d'un honnête homme.

¶ Souvent un homme ne nous a toujours déplu, que parce qu'il nous a déplu la premiere fois.

¶ La dissimulation est le grand gond sur lequel roulent les portes du temple de la Fortune.

Bon mot de Bacon.

¶ La Reine Elizabeth voyant une maison que Bacon avoit fait bâtir avant sa fortune, lui demanda pourquoi il avoit fait sa maison si petite. Bacon lui répondit : Ce n'est pas moi, Madame, qui ai fait ma maison si petite, mais c'est vous qui m'avez fait trop grand pour ma maison.

Grandeur d'ame de Jean deuxiéme, Duc de Bourbon.

¶ Un Officier de Jean deuxiéme, Duc de Bourbon, lui rapporta des Mémoires exacts des cabales que ses Vassaux avoient tramées contre lui. Avez-vous, lui dit ce Prince, tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ? Sur quoi cet Officier lui ayant répondu que non : Jettez donc ces Mémoires au feu, répliqua le Duc, je n'en puis faire aucun usage.

Pensée gasconne.

¶ Une grande fille avoit les yeux rouges ; à cela près elle étoit belle. Un blondin qui la cajoloit sur ses yeux, lui dit que l'amour y présidoit & y rendoit ses arrêts ; Si cela est, dit un Gascon qui l'entendit, l'amour y prononce en robe rouge.

¶ Un Partisan montroit à un de ses amis une belle maison qu'il avoit fait bâtir. Après lui avoir fait parcourir plusieurs appartemens : Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé : Il est comme tout le reste de la maison, repartit son ami. Bon mot sur un Partisan.

¶ Un célébre Buveur qui n'avoit jamais bu de l'eau, demanda à la fin de sa vie un grand gobelet d'eau, en disant : Quand on meurt, il faut se réconcilier avec ses ennemis. Bons mots de Buveurs.

¶ On disoit à un homme qui avoit la même inclination, & qui n'avoit point de conduite : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Votre avis, répondit-il, est hors d'œuvre, car ma cruche ne va jamais à l'eau, mais au vin.

¶ Trois belettes vivent l'âge d'un chien, trois chiens l'âge d'un cheval, trois chevaux l'âge d'un homme, trois hommes l'âge d'un cerf, trois cerfs l'âge d'un corbeau, & trois corbeaux un tems innombrable. Les âges des Animaux.

¶ Une fameuse coquette se baignoit à la Porte de S. Bernard, elle avoit autour de sa tente un Prince & quantité d'autres Dieux marins. Elle prit querelle avec une Dame de qualité Bon mot sur une coquette.

qui se baignoit auprès d'elle. Celle-ci ne lui épargna pas l'épithéte qui lui convenoit. La coquette appella le Prince à son secours, en lui disant : Voyez comme on me traite. Le Prince lui dit : Madame, je veux bien partager vos plaisirs, mais non pas vos querelles.

Traits de Madame Desnoyers.

¶ Madame Desnoyers à qui j'ai pris cette petite histoire, nous a donné six Volumes de Lettres galantes & historiques ; mais les trois cadets ne valent pas leurs aînés. Elle aime les proverbes, ils ne plaisent que dans la bouche de Sancho, à moins qu'on ne leur donne un sens délicat qui les déguise, ou qu'on n'en fasse d'heureuses applications. Ce sont des mets communs qu'un ragout fin peut rendre excellens.

Elle dit fort agréablement d'un mari qu'on vouloit raccommoder avec sa femme dont il étoit séparé, à cause de ses intrigues d'éclat : Après les scénes que ce mari a données au public, il lui donneroit la farce s'il reprenoit sa femme.

Elle a imité le bon mot de Christine Reine de Suéde, qui ayant quitté ses Etats après avoir fait abjuration

de la Religion Luthérienne passa par Leipsik, où on la regala d'une piéce comique fort plaisante, Après avoir donné, dit-elle, la comédie au public, l'on me donne une farce.

En parlant de Madame de Maintenon, elle dit délicatement : Ses yeux, son esprit sont si bien d'accord, que tout ce qu'elle dit va droit au cœur.

¶ Le Duc de Berry disoit : Le Duc de Bourgogne est né le soir ; aussi voit-on qu'il est d'une humeur sombre ; le Roi d'Espagne est né le matin, il est vigilant, il aime la chasse ; je suis né à midi, j'aime la table & la bonne chere.

Caractére des trois Princes, Fils de France.

¶ Une Dame étoit amoureuse d'elle-même ; son amant qui ne pouvoit l'attendrir lui envoya ces Vers :

Raillerie délicate sur une Dame qui s'aimoit trop.

Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon sort sans égal,
Par pitié, charmante Climene,
Abandonnez-moi mon rival.

¶ Le Poëte Colletet épousa sa servante à la fin de ses jours ; il appelloit ce mariage une licence poëtique. Il a fort bien décrit dans ces Vers le ridicule des faiseurs d'Anagrammes.

Satyre des Anagrammatistes.

J'aime mieux sans comparaison
Menage tirer à la rame,
Que d'aller chercher sa raison
Dans les replis d'une Anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une cervelle blessée;
Et sur Parnasse nous tenons,
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Trait de M. de Gramont.

¶ M. de Louvois étoit un Ministre impénétrable, il étoit prêt de partir pour un grand voyage, & il feignit de dire où il devoit aller. Le Comte de Grammont lui dit: Monsieur, ne nous dites point où vous allez, aussi bien nous n'en croirons rien.

Trait satyrique contre un Poëte.

¶ Une Dame d'esprit parlant des Vers qu'un de ses amis faisoit avec plus d'étude que de naturel, disoit que c'étoient des eaux de Versailles qui ne couloient pas de source.

Naïveté d'un Paysan.

¶ Un Paysan étant à confesse, s'accusa d'avoir volé du foin. Le Confesseur lui demanda: Combien en avez-vous pris de bottes? Ardez, Monsieur, dit-il, devinez. Trente bottes, dit le Confesseur? Oh non. Combien donc, soixante? Oh vrai-

ment non, reprit le Payſan : Mais ardez, boutez-y la charretée ; car auſſi bien notre femme & moi devons aller querir le reſte tantôt.

Ce pénitent étoit en auſſi bonne diſpoſition que celui qui s'étoit accuſé à confeſſe d'avoir volé cent fagots, quoiqu'il n'en eût volé que cinquante ; & ayant ſurpris l'Abſolution, il dit à ſa femme : Puiſque j'ai été abſous pour cent fagots, il faut vîte ſe dépêcher d'en aller prendre cinquante.

¶ Il faut que la ſcience qui regarde la profeſſion que nous avons embraſſée, ſoit comme notre maiſon où nous ſommes le jour, où nous nous renfermons la nuit ; & que les autres ſciences ſoient comme nos jardins & les maiſons de nos amis, où nous allons pour nous divertir & pour paſſer quelques momens, & non pour y ſéjourner. **Quelle ſcience doit faire notre capital.**

¶ Il y a trois ſortes d'ignorances, ne rien ſçavoir, ſçavoir mal ce qu'on ſçait, & ſçavoir autre choſe que ce qu'on doit ſçavoir. **Combien il y a de ſortes d'ignorances.**

¶ Ce fat qui régale afin qu'on applaudiſſe ſes Ouvrages, éprouve qu'on y trouve du feu à proportion **Trait contre un fat.**

de celui qui petille dans le vin qu'il donne. On se récrie, en lui disant que ce qu'il produit est d'un aussi bon sel que ses ragoûts. Cependant de tous ceux qu'il a rassasiés, il n'y en a pas un qui ne soit dégoûté de sa personne, & comme dit Moliere :

C'est un fort méchant plat que sa sote personne,
Qui gâte à mon avis tous les repas qu'il donne.

Contre le luxe.

¶ Le luxe qui est l'ouvrage de la mollesse & de la vanité, nous conduit à l'Hôpital par des chemins tapissés d'or & de pourpre.

Bon mot d'Aristipe.

¶ Denys le Tyran ayant demandé à Aristipe pourquoi on voyoit souvent les Philosophes faire la cour aux Princes, & qu'on ne voyoit point les Princes la faire aux Philosophes ; Aristipe répondit : C'est que les Philosophes connoissent leurs besoins, & les Princes ne connoissent pas les leurs.

Caton le Censeur.

¶ Un voluptueux a le goût plus délicat que l'esprit.

Bon mot d'un Moine.

¶ François I. jouant à la paume, appella un Moine pour le seconder. Celui-ci ayant bien poussé la balle,

le Roi dit : Voilà un bon coup de Moine. Sire, répondit-il, je ferai des coups d'Abbé quand il plaira à Votre Majesté. Cette réponse lui valut une Abbaye.

¶ Quand on a la clef du cœur, on a la clef du coffre fort ; il n'y a plus que le moyen de l'ouvrir honnêtement. *Maximes.*

¶ On ne voit les gens qu'en perspective dans les premieres visites ; mais celles qui les suivent les font voir de plus près & au naturel.

¶ De tous les ouvriers le Poëte est celui qui est le plus amoureux de ses ouvrages.

¶ Des traîtres vinrent demander à l'Empereur Charles IV. la récompense d'une trahison qu'ils avoient faite à Philippe d'Autriche son Compétiteur ; il les fit payer en fausses espéces, en leur disant : Que ceux qui faussoient la foi à leur Prince, devoient être payés en fausse monnoie. *Bon mot de l'Empereur Charles IV. sur des traîtres.*

¶ Un jeune homme voulant épouser une belle femme, dont tout le monde parloit mal ; on lui dit que quand on vouloit se marier, il ne falloit pas seulement consulter ses yeux, mais ses oreilles. *Conseil pour un homme qui veut se marier.*

Bon mot d'un Prince.

¶ Un Prince dit à sa mere qui lui demandoit une injustice : Vous me voulez vendre bien cher les neuf mois que vous m'avez porté.

Bel exemple de la tendresse conjugale.

¶ L'Empereur Conrad III. ayant pris la Ville de Munich, résolut de faire passer tous les hommes au fil de l'épée, permettant aux femmes de sortir & d'emporter ce qu'elles avoient de plus précieux. Elles chargerent leurs maris sur leurs épaules, disant qu'elles n'avoient rien de plus cher au monde. L'Empereur touché de cette tendresse conjugale, fit grace aux maris en faveur des femmes.

Réflexions morales.

¶ Un Philosophe disoit qu'il s'abstenoit des voluptés par volupté. Les grands plaisirs traînent de grands maux à leur suite.

Caractére de l'envie.

¶ Les hommes avouent leurs défauts à leurs meilleurs amis. Un homme avouera qu'il est poltron, un envieux n'avouera jamais son vice. Rien ne marque mieux la bassesse & l'indignité de ce crime.

¶ L'envieux devient maigre de l'embonpoint d'autrui.

Sur la passion de bâtir.

¶ Le bâtiment est un gouffre profond qui engloutit les biens d'un homme riche ; le pinceau acheve de vous

arracher ce que vous avoit laiſſé la truelle ; & ſouvent vous n'avez élevé un bâtiment que pour en être précipité du haut en bas.

On a mis ces Vers ſur la porte d'une belle maiſon d'un homme qui s'étoit ruiné à la bâtir :

Une extravagance ſuprême
Fit aux biens de ſon Maître élever ce tombeau :
Paſſant qui veut faire de même,
Son exemple te dit : Tout beau.

¶ Un Roi viſitant le Palais d'un Seigneur de ſa Cour, trouva la cuiſine trop petite : C'eſt la petiteſſe de ma cuiſine, lui dit ce Seigneur, qui m'a fait agrandir ma maiſon. *Bon mot ſur l'œconomie.*

¶ La Bruyere a dit qu'il faut être bien dénué d'eſprit, ſi l'amour, la malignité, la néceſſité n'en font pas trouver. Il falloit dire, ſi toutes ces paſſions dès qu'elles ſont violentes n'en peuvent pas faire trouver. Pourquoi oublier l'ambition qui eſt une paſſion ſi ingénieuſe ? *Diverſes réflexions.*

¶ La meſure des déſirs eſt d'ordinaire celle des inquiétudes & des chagrins.

¶ Les régles de morale apprennent

au peuple son devoir : mais au Théâtre, c'est le peuple qui apprend le devoir aux régles en les censurant & les voulant réformer.

Bon mot de Benserade.

¶ On dit ordinairement d'un homme d'esprit qui ne parle point, qu'il n'en pense pas moins. Benserade disoit d'un sot qui ne parloit pas, qu'il n'en pensoit pas davantage.

En quoi consiste la beauté de la femme.

¶ On fait consister la beauté de la femme en 26 points. 1. La jeunesse. 2. La taille ni trop grande, ni trop petite. 3. Etre ni trop grasse ni trop maigre. 4. La symmétrie & la proportion de toutes les parties. 5. De longs cheveux blonds & déliés. 6. La peau délicate & polie. 7. Une blancheur vive & vermeille. 8. Un front uni. 9. Les temples non enfoncées. 10. Les sourcils comme deux lignes. 11. Les yeux bleus, grands à fleur de tête, ayant un regard doux. 12. Un nez un peu long. 13. Des joues un peu arrondies faisant une petite fossette. 14. Un ris gracieux. 15. Deux lévres de corail. 16. Une petite bouche. 17. Des dents blanches bien rangées. 18. Le menton un peu rond, charnu avec une fossette au bout. 19. Les oreilles petites, vermeilles, bien jointes à la

tête. 20. Un cou d'ivoire. 21. Un ſein d'albâtre. 22. Deux boules de neige à une juſte diſtance. 23. Une main blanche, longuette & potelée. 24. Des doigts finiſſant en pyramide. 25. Des ongles de nacre de perle tournés en ovale. 26. On ajoute une haleine douce, une voix agréable, un geſte libre non affecté, le corſage bien pris, délié, une démarche noble & modeſte. Avec toutes ces perfections là, il n'eſt pas impoſſible qu'une perſonne ſi charmante ne faſſe enrager celui qui la poſſede.

¶ Qui penſeroit que l'amour ait inſpiré des raiſons pour confondre l'athéïſme? Liſez ce Sonnet, & vous ſerez convaincu qu'il a fait cet effort:

L'Athée confondu par l'amour

Vous à qui notre loi paroît une impoſture,
Qui doutez des ſecrets que ſon voile a couverts,
Qui ne connoiſſez point de Maître à l'Univers,
Et croyez qu'ici-bas tout roule à l'aventure.

Pouvez-vous voir du Ciel la brillante ſtructure,
Le conſtant mouvement de tant d'Aſtres divers,
Le retour des Etés & celui des Hivers,

Sans convenir qu'un Dieu préside à la
nature ?

Que si pour vous tirer de votre aveuglement,
Ces fortes vérités sont un foible argument ;
Je veux bien vous guérir de votre erreur mortelle.

Incrédules esprits accourez en ce lieu ;
Quand vous verrez Philis si charmante & si belle,
Vous avouerez qu'elle est le chef-d'œuvre d'un Dieu.

Idée d'un Graveur.

¶ Selon Nanteuil, quand on veut faire un portrait, il y a dans chaque personne de certains traits de visage qu'il faut extrêmement considerer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres, & quand on a dessiné exactement ces traits, le reste est immanquable. C'est pourquoi il disoit qu'il pourroit faire le portrait d'une personne absente sur le rapport d'un habile homme qui lui répondroit juste à ce qu'il lui demanderoit.

Mari qui raisonne juste.

¶ Un Ambassadeur ayant fait présent d'un beau tableau à la Princesse de... le Prince son époux dit : Il faut que

que cet Ambassadeur soit un grand sot, ou que je le sois.

¶ On a dit qu'on trouvoit à la Cour plus de masques que de visages.

Vérités sensibles.

¶ Le Diable pour être adoré dans notre siécle, a changé de nom, il se fait appeller l'intérêt.

Plaisante réponse d'un Eunuque sans barbe.

¶ Le Comte de Soissons qui fut tué à la bataille de Sédan, avoit la barbe rousse. Etant à sa maison de campagne où Henri IV. étoit venu pour une partie chasse, il demanda à son Jardinier, qu'il sçavoit être Eunuque, pourquoi il n'avoit point de barbe? Le Jardinier lui répondit, que le bon Dieu faisant la distribution des barbes, il étoit venu, lorsqu'il n'en restoit que de rousses à donner, qu'il aima mieux n'en point avoir que d'en porter une de cette couleur. Le Roi dit alors au Comte: Te voilà payé, mon cousin.

Epigramme sur un efféminé.

¶ Mon bon Monsieur Nicolas,
Vous êtes beau comme un Ange,
Et prenez un soin étrange
A rehausser vos appas.
Quittez ce souci frivole;
Soyez sage à l'avenir,
Ou vous allez devenir
Mademoiselle Nicole.

Railleur confondu. ¶ Un Seigneur à Cordon bleu dont le génie étoit fort grossier, voyant un beau diamant à la main d'une belle Dame, dit : J'aimerois mieux la bague que la main. Et moi, répondit la Dame en le regardant, J'aimerois mieux le licou que la bête.

Contre des Juges. ¶ On disoit à un homme qu'il avoit perdu son procès tout d'une voix : Non, répondit-il, ce fut tout d'un somme ; car mes Juges sembloient tous dormir de concert.

Epigramme. ¶ Ah, que voilà de beaux enfans !
Disoit certain Seigneur au gros Colas leur pere ;
Qu'ils sont frais, gaillards & puissans !
Nous autres gens de Cour nous voyons au contraire
Les nôtres toujours languissans,
Toujours mal-sains & toujours blêmes.
Quel est le secret des Paysans ?
Pargué, dit-il, Monsieur, je les faisons nous-mêmes.

Naïveté. ¶ Une pauvre villageoise voulant marier sa fille qui étoit jolie, il se présenta un Limousin : elle demanda à la Dame du lieu qu'elle eût la charité de faire une petite dot à l'épouse. La Dame donna dix écus ; & comme elle voulut voir l'époux, elle le trouva

affreux : en effet, c'étoit le modéle de la laideur. Je ne veux point, ditelle à la villageoise, d'un tel mari pour votre fille. Hélas, Madame, répondit cette pauvre femme, qu'estce qu'on a pour dix écus ?

¶ Un mauvais plaisant parlant de la métempsycose, disoit qu'il avoit été le veau d'or. Une Dame lui dit : Vous n'en avez perdu que la dorure. **Bon mot d'une Dame.**

¶ L'Abbé Bouin s'étant trouvé à l'un des appartemens que le Roi tenoit à Versailles, une Princesse lui dit : Que venez-vous faire ici ? J'ai, Madame, lui répondit-il, une description à faire du Paradis dans un Sermon, & je suis venu ici prendre des Mémoires. **Bon mot de l'Abbé Bouin.**

¶ Un Paysan dont le pere étoit fort malade, alla querir son Curé qui logeoit à une lieue de-là. Dès qu'il le vit : Mon pere se mouroit, lui dit-il, quand je suis parti ; venez vîte lui donner l'Extrême-Onction. Il sera donc mort, dit le Curé, il est inutile d'y aller ? Non, Monsieur, dit le Paysan : Pierrot m'a promis qu'il l'amusera jusqu'à ce que vous y soyez. **Naïveté.**

Portrait de Costar.

¶ On a dit de Costar qu'il étoit le galant le plus pédant, & le pédant le plus galant qui fût au monde.

Excuse ingénieuse d'un Poëte.

¶ Charles II. Roi d'Angleterre, ayant reproché à un Poëte qui lui présenta son Panégyrique en Vers, qu'il en avoit fait de meilleurs à la louange de Cromwel : Sire, dit-il, nous autres Poëtes, nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités.

Bon mot sur un prodigue.

¶ M. d.... avoit tout mangé jusqu'à sa terre. Un Italien étant à table avec lui, dit : Votre Seigneurie ne mange point. Non, Monsieur, dit-il, elle est mangée.

Ouvrage qui fond sous la critique.

¶ Un Critique corrigea tant de Vers dans une Elegie, qu'il n'y laissa presque rien. On dit là-dessus : Tout s'est en allé en limure.

Plaisanterie de Benserade.

¶ Dans le tems que chaque Compagnie, chaque Corps de mêtier faisoit remercier Dieu de la guérison de Louis XIV. Benserade dit dans un discours Académique : Le Marchand quitte son négoce pour aller aux piés des Autels, l'Artisan quitte son ouvrage, le Médecin quitte son malade, & le malade n'en est que mieux,

¶ Une homme tout déguenillé, enseignoit l'hébreu à une belle Dame. Qui est cet homme, lui demanda le Prince de Guimené, après qu'il fut sorti? C'est un homme qui me montre l'hébreu, répondit la Dame. Il vous montrera bientôt le derriere, dit ce Prince.

Plaisanterie du Prince de Guimene.

¶ Ce Vers d'Ovide exprime bien le déluge :

Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto.

Vers bien expressif.

L'Univers étoit mer sans avoir de rivage.

¶ Armide dans le Tasse se plaint ainsi de son amant fugitif :

Source d'une belle pensée de Corneille.

Cruel qui sans pitié de ma douleur extrême,
Emportes avec toi la moitié de moi-même ;
Ou prens celle qui reste, ou d'un dernier effort,
Donne à toutes les deux une soudaine mort.

Le fameux Corneille n'a-t-il pas imité cette pensée dans ces beaux Vers du Cid qu'il met à la bouche de Chimene ?

Pleurez, pleurez mes yeux & fondez-vous en eau ;

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

¶ Une belle & jeune Demoiselle dans une mascarade, s'étant déguisée en Jésuite : on fit cette Epigramme.

Epigramme de M. de la Monnoye.

On s'étonne ici que Caliste,
Ait pris l'habit de Moliniste,
Puisque cette jeune beauté,
Ote à chacun sa liberté
N'est-ce pas une Janséniste ?

Le latin nécessaire aux Princes.

¶ Pellisson disoit : Je souhaiterois que tous les Princes apprissent le latin & lussent les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue. Ils apprendroient des anciens bien des choses qu'on ne leur peut dire ; ils verroient les honnêtes gens de l'antiquité faire le procès aux Princes qui ne font pas leur devoir.

Epigramme satyrique.

¶ Voici une belle Epigramme de Théophile :

Un jeune Abbé me crut un sot,
Pour n'avoir pas dit un seul mot :
Ce fut une injustice extrême,
Dont tout autre auroit appellé.

Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

¶ Un Poëte fit ces deux Vers latins sur Christine Reine de Suéde.

Bel éloge de Christine Reine de Suéde.

Hæc paces, hæc bella gerit, velut altera Pallas,
Hæc radiis gelidam solis vice temperat arctum.

Ce soleil par ses feux échauffe son climat,
Cette Pallas en guerre, en paix conduit l'Etat.

¶ Racan nous représente bien noblement le bonheur d'un Héros dans le Ciel:

Belle image poëtique.

Il voit comme fourmis marcher nos légions,
Sur ce petit amas de poussiere & de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

¶ Un Poëte exprime heureusement que Vénus & Mars sont amis, en disant de cette Déesse:

Ses pigeons font leur nid dans le casque de Mars.

Allégorie ingénieuse.

Militis in galeâ nidum posuere columbæ.

¶ Un Turc qui avoit été en France au carnaval & au Mercredi des Cendres, disoit au Grand Seigneur, qu'un

Idée d'un Turc sur nos usages.

jour de l'année les François devenoient foux, & qu'un peu d'une certaine poudre qu'on leur appliquoit sur le front, les faisoit rentrer dans leur bon sens.

Trait de Casaubon.

¶ Lorsque Casaubon vint en Sorbonne, on lui montra la Sale où l'on soutient Thése, en lui dïsant : Qu'il y avoit plus de 400 ans qu'on y disputoit; il répondit : Qu'y a-t-on décidé ?

Sur la Matrone d'Ephése.

¶ Une Dame demanda à son amant l'Histoire de la Matrone d'Ephése; il la lui envoya, il y mit ces Vers à la fin :

Ce que d'Ephése la Matrone
Fit à son mari dans Petrone
Ne m'épouvanteroit pas fort.
Caressez-moi toute ma vie,
Et pendez-moi, belle Sylvie,
Si vous voulez, après ma mort.

Bon mot de Mademoiselle, fille de Gaston de France.

¶ L'Abbé de la Riviere louoit fort en présence de Mademoiselle, Gaston de France, pere de cette Princesse. C'étoit, disoit-il, un Prince qui valoit beaucoup. Qui doit le sçavoir mieux que vous ? lui dit Mademoiselle. Vous l'avez vendu assez de fois pour pouvoir juger de son prix mieux qu'un autre.

¶ Un Payſan alla trouver un Avocat pour conſulter une affaire. L'Avocat après l'avoir examinée, lui dit qu'il trouvoit ſa cauſe bonne. Le Payſan paya la conſultation, & lui dit enſuite : A préſent que vous êtes payé, dites-moi franchement trouvez-vous encore mon affaire bonne ? Réflexion ſenſée d'un Payſan.

¶ Scarron avant que de mourir voyant ſes parens & ſes domeſtiques qui fondoient en larmes. Mes enfans, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant que je vous ai fait rire. Trait plaiſant de Scarron à l'heure de la mort.

Il dit : Cet homme ſe promenoit à grands pas pour le ſalut de ſon ame. Voici comme il explique ſa penſée : Comme il juroit à chaque pas dans ſa colere, pour faire moins de juremens il faiſoit de plus grands pas.

¶ La Provence eſt fort pauvre, & comme elle porte en abondance des jaſmins & des orangers, M. Godeau diſoit que c'étoit une gueuſe parfumée. Bon mot de M Godeau.

¶ Un valet m'a ſervi vingt années, je lui ai donné ſes gages, je ne lui dois rien. Je le renvoie, je me crois quitte ; mais il ne le croit pas, a-t-il tort ? Je l'ai payé ſur le pié de la Calcul qu'on ne ſçait point.

convention ; mais étions-nous convenus qu'il me donneroit les vingt plus belles années de sa vie ? Il me les a données, il ne les a plus ; c'est ce que je ne puis lui payer, ni lui rendre.

Pensées gasconnes.

¶ Un homme appella un Gascon en duel. Celui-ci accepta le défi & lui demanda le sujet : Vous avez, lui dit l'autre, pris mes armes qui sont une tête de bœuf : Vous vous êtes trompé, lui dit le Gascon, les miennes sont une tête de vache. Après cet éclaircissement ils s'embrasserent.

¶ Un Gascon Poëte, qui méprisoit fort la bravoure d'un homme qui l'avoit menacé, disoit :

Hélas ! s'il arrivoit que Damis me tuât,
Cet insigne poltron reconnu pour un fat.
Que je serois puni ! je serois, je le jure,
Huit jours entiers & plus encor
Renfermé dans la sépulture,
Je tomberois en pourriture,
Sans m'imaginer être mort.

Il ne pouvoit pas mieux marquer son mépris.

¶ Un Gascon malade d'une retention d'urine, souffroit beaucoup. En l'exhortant à la patience ; on lui proposoit l'exemple de Job. Cadédis,

s'écria-t-il, Job pissoit, & je ne puis pas pisser.

¶ Un Gascon étoit mal avec son Evêque qui étoit celui de Bazas. Il fit serment qu'il ne prieroit jamais Dieu dans le Diocèse de ce Prélat. Comme il passoit une riviere, & que le batteau commençoit à s'ouvrir, le Batelier lui dit, qu'il ne restoit plus qu'à se recommander à Dieu, le Gascon dit : Sommes-nous encore dans le Bazadois ?

¶ Un Gascon disoit : J'ai été fiancé bien jolimént deux fois, & promis avantageusement quatre ; toute la demi-douzaine me vouloit de tout son cœur : mais la paternité s'y est opposée de toute la bourse. Quel dommage que mon pere ne soit pas aussi riche que noble ; je trouverois de belle humeur les peres de mes prétendantes ! Il disoit, les premiers Romains étoient brigans ; les seconds rustres ; les troisiémes usurpateurs ; les quatriémes Gascons ; c'est-à-dire, honnêtes & braves : c'est d'eux que nous descendons héroïquement en ligne droite.

¶ Les premiers Romains bâtirent un temple à Jupiter Stateur, pour les

avoir empêchés de fuir plus loin après avoir tourné le dos. Ce temple-là pouvoit être fort bien à Rome, il n'eût rien valu en Languedoc, Jupiter n'auroit pas étrêné sous ce titre.

¶ On disoit à un Gascon qui étoit dans un embarras : Faites reculer votre cheval; Il est du pays, dit-il, il ne recule point.

¶ Un Parisien sur son départ, demanda à son valet Gascon, s'il avoit fait son portemanteau. Le valet répondit qu'oui. Le Maître ajouta : As-tu pris tout ce qui est à nous? Oui, Monsieur, dit le valet, tout au moins.

¶ Un Gascon pressé par son créancier, disoit : Ne suis-je pas bien malheureux de devoir à un homme qui n'a pas dequoi attendre qu'il me prenne envie de le payer!

¶ Un Gascon disoit à une femme qui avoit les dents bien blanches : Vous ne sçauriez être aussi propre qu'une autre; vos dents salissent votre linge, & ne lui permettent pas auprès d'elles de paroître blanc.

¶ Un Gascon qui avoit épousé une brune, disoit : Le mariage est une loterie, j'y ai mis, j'ai eu un billet noir.

¶ Un homme qui avoit de petits yeux, donnoit de mauvaises couleurs à une bonne action. Je ne m'étonne pas, lui dit un Gascon, qu'on ne voie pas bien chez vous, le jour n'y entre que par deux lucarnes.

¶ Un Gascon disoit d'une jolie personne qui n'avoit pas les yeux beaux, Pour la trouver belle, il la faut peindre dormante.

¶ Un Gascon nommé médiateur d'un differend entre un Parisien & un Normand, obligea le Normand de convenir qu'il devoit au Parisien une somme qu'il promit par écrit de lui payer dans un terme qu'il prit. Le délai expiré, le Normand eut recours à la loi du dédit reçue en Normandie. Le Parisien alla se plaindre au Gascon; il le trouva malade, se disposant à la mort: Donnez-moi une écritoire, dit le Gascon moribond. Il écrivit de sa main comme il put ce billet au Normand.

« J'interromps mon agonie pour » vous dire que je suis surpris de votre » peu de bonne foi; tenez-moi votre » parole, ou je ne vous répons pas » que je ne revienne de l'autre monde

» pour vous reprocher que vous êtes
» de votre Pays. »

¶ Un Gascon disoit : Il n'y a point de Nation plus faite pour la guerre & pour l'amour que la nôtre ; les ennemis du Roi disent l'un, & les jolies femmes taisent l'autre.

¶ On disoit à un Gascon, pourquoi il faisoit des Maitresses, & qu'il ne songeoit pas à faire des amis ; il répondit : Je ne sçaurois que faire d'eux, & je ne dis pas de même d'elles.

¶ Un Curé qui avoit pris un Gascon pour valet, avoit fait pendant le Carnaval, sa provision de harengs & de sardines pour son Carême. Quelques semaines après il demanda ce poisson salé : Il n'y en a plus, dit le valet. Comment il n'y en a plus, s'écria le Maître ? Hé, qu'est-il donc devenu ? Monsieur, repliqua ce valet, vous en avez mangé votre part & moi la mienne. Que veut dire cela, malheureux, dit le Curé ? Il devoit y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, & nous sommes à la Mi-Carême ; tu en as donc mangé deux fois autant que moi ? Je crois

qu'ouï, répondit le valet. Tu crois qu'ouï, reprit le Maître? Que mériterois-tu pour avoir mangé mon poisson salé? Je mériterois de boire, répondit froidement le valet.

¶ Le Baron de Plaidenville, quoique Normand, ne vouloit avoir que des valets Gascons. Il y en avoit un qui lui étoit bon à tout & qui faisoit la cuisine, il n'avoit mené que celui-là à Paris, où il étoit venu poursuivre un procès. Un Samedi qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce valet qui dinoit. Que fais-tu-là? lui dit le Baron: Hé, répond le valet, il est tard, je dinois en vous attendant. A la bonne heure, repliqua le Maître; mais puisqu'il est tard, il est donc tems que je dine aussi, sers-moi: Monsieur, reprit le valet, cela est bientôt dit, vous ne sçavez pas que le chat a mangé votre diné. Comment, repliqua le Baron, le chat a mangé mon diné? Ouï, repartit le valet, j'avois acheté deux soles, une grande pour vous & une petite pour moi; ce maudit animal ne s'est point trompé, il a pris la vôtre, & de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. Il me semble, reprit

le Baron, que puiſque le chat avoit prit l'une, tu pouvois bien me garder l'autre. Oh! Monſieur, repartit le valet, je ſçais mieux vivre que cela; en fait de diner, chacun le ſien n'eſt pas trop. Il n'eſt pas juſte qu'un Maître bas-Normand, ſoit réduit à manger la portion d'un valet Gaſcon.

¶ D'où vient, demandoit un Normand à un Gaſcon, que votre Pays qui eſt le Pays de la gloire & de la domination, fournit tant de bons valets au reſte du Royaume? C'eſt, répondit le Gaſcon, que ce n'eſt pas le Pays du tien & du mien comme la Normandie; cette diſcuſſion n'y occupe pas, on n'y eſt maître de rien, on va être ailleurs ſerviteur de quelque choſe.

¶ Voulez-vous qu'un Intendant ne vous vole pas, ſoyez vous-même votre Intendant, encore ſi vous prenez ce titre, je ne voudrois pas être votre caution. J'en connois dont la probité fait mentir la ſatyre.

¶ Comme on cache les défauts d'une fille quand on la veut marier, & qu'on ne publie que ſes perfections, un Gaſcon diſoit: Voulez-vous que je me marie, dites-moi,

avec quels défauts vous voulez m'assortir, je dirai les miens, nous verrons s'ils sont faits pour être ensemble.

¶ Deux coquettes se querelloient dans le jeu; un Gascon leur demanda ce qu'elles jouoient? Nous jouons l'honneur, dirent-elles. Il leur repartit, vous faites bien du bruit pour rien.

¶ Un Gascon voulut dans le jeu se jetter sur un homme qui l'insultoit, on le retint: Laissez-moi faire, dit-il; je veux lui couper bras, jambes, oreilles deux à deux; si vous l'aimez, préparez-vous à le ramasser par piéces.

¶ Un Gascon à qui en vouloit une jolie personne qui avoit les dents gâtées, disoit: Elle me caresse des yeux, mais elle m'offense de la bouche.

¶ Un Gascon disoit à une jolie veuve: Voulez-vous que je vous donne l'idée d'un joli troc, mettez-vous faite comme vous êtes, & beaucoup de bien d'un côté, & mettez-moi fait comme je suis, & beaucoup d'amour de l'autre. Voilà ce qui s'appelle de l'équilibre.

¶ Rien de plus séduisant que deux beaux yeux, ce sont deux orateurs sûrs de persuader, le cœur leur céde tout ce que leur dispute la raison. Rien n'est plus Gascon que deux beaux yeux, leurs regards sont autant de gasconnades, & une belle n'a l'air conquérant, que lorsqu'elle a l'air Gascon.

¶ Un Gascon disoit d'un homme de mérite qui étoit mal habillé : Il a l'ame richement ornée, & l'idée que j'en ai, lui rend toute sa parure, il brille à l'esprit. Il disoit encore que dans la vieillesse les hommes perdoient tout le feu de leur esprit, & que les Gascons ne perdoient alors que le superflu du leur.

¶ Un enfant est un commencement de ce qu'il doit être, un vieillard un reste de ce qu'il a été.

¶ Un Gascon disoit : Je suis bon, mais quand je suis en colere, c'est une riviere qui rompt sa digue, laissez-là déborder, mais ôtez-vous du passage. Il disoit à un Dame, vous êtes un diamant, vous brillez & l'on voit clair chez vous jusques dans le fond de l'ame.

¶ Une jolie Gasconne disoit : J'ai

voulu essayer de me donner la discipline ; mais j'ai trouvé le bras ami du corps.

¶ Un Gascon disoit de la Guienne, que c'étoit le chef-d'œuvre de la nature, qu'elle regardoit ce Pays d'un œil de vanité, qu'elle s'étoit délectée à y répandre plaisirs, biens, richesses, délices, fleurs & fruits, que c'étoit la corne d'abondance.

¶ Un Gascon disoit, troquer du travail contre de l'argent, c'est être artisan ; troquer son tems contre de bonnes œuvres, c'est être vertueux, troquer de longs services contre un peu de gloire, c'est être homme de guerre : Voilà mon troc.

¶ Une femme fiere abandonnée d'un amant qu'elle aimoit, dissimuloit ses sentimens. Un Gascon dit là-dessus : Cette femme est une énigme dont le mot est le dépit.

¶ Une jolie Gasconne battue sans sujet par son mari jaloux, disoit : Mon chagrin est de n'avoir pas eu l'esprit de mériter ce traitement ; ma consolation, c'est que j'y suis à tems, il me fait malgré moi vindicative.

¶ Un Breteur reconnut un fiacre à

qui il en vouloit, il fondit sur lui & le battit. Un Gascon qui étoit dans le carrosse mettant la tête à la portiere, dit au Breteur : Monsieur, qui battez si bien, battez plus vîte, je le paye à l'heure.

¶ Je suis venu si vîte, disoit un dévot Gascon qui avoit couru à une œuvre de charité, que mon Ange Gardien avoit peine à me suivre.

¶ On disoit à un Gascon, qu'un homme qui avoit perdu tout son bien, étoit homme à se pendre. Quoi, dit-il, il se pendroit sans songer qu'il est Gentilhomme ?

¶ Si j'avois fait pour mon salut, disoit un Officier Gascon, ce que j'ai fait pour ma fortune, je serois assis en Paradis dans un fauteuil de velours cramoisi, qui auroit une crépine d'or de cette hauteur ; en disant cela, il montroit toute la longueur de son bras.

¶ Un Gascon disoit d'une belle personne ornée de mille qualités, Sa présence est une compagnie. Il dit à un homme d'esprit timide : Si j'avois votre esprit, j'en aurois plus que vous, parce que j'aurois le courage de m'en servir.

¶ L'esprit est un trésor dont peu de gens sont œconomes.

¶ Un Gascon disoit d'une belle joueuse de Lut bien représentée dans un tableau : Elle m'inquiete l'oreille par les yeux, quand je la regarde, je me crois sourd.

¶ Il y a des gens qui ne mentent pas dans ce qu'ils disent, mais qui ne disent pas vrai dans ce qu'ils font, peu agissent comme ils parlent. Voyez la Cour.

¶ Un Gascon disoit à une belle Dame : Attaquez un Cadet de Gascogne, vous êtes belle, je vous l'offre tendre; préferez-le, je vous le donne empressé; perseverez, je vous le garantis fidéle; changez, je vous le livre inconstant : hé donc.

¶ Un Gascon disoit à une belle veuve qu'il vouloit épouser : Le veuvage a son mérite quand il commence, il dégoute quand il continue; & il a tous ses charmes quand il finit. Il disoit d'un habile joueur d'instrument peu judicieux, Il a tant d'esprit au bout des doigts & dans l'oreille, qu'il n'en a que fort peu dans la tête.

¶ Une veuve qui avoit vingt mille livres de rente, étoit courtisée par un

Marquis Gaſcon qui en avoit autant, il lui dit: Si vous m'en croyez, mettez tout cela enſemble, marions-nous & vous aurez 40000 livres de rente. Vous les auriez, dit la veuve, je ne les aurois pas.

¶ Un Gaſcon pour exprimer qu'il avoit donné un ſoufflet, dit: Je lui ai mis la joue à l'ombre.

¶ Sçavez-vous pourquoi, diſoit un Gaſcon, je ne me brouille jamais avec mes amis? c'eſt que je ne prête ni n'emprunte.

¶ Un Gaſcon diſoit: Cet homme m'a offenſé, il veut encore vivre, qu'il ſe dépêche donc, ou de me tuer, ou de me demander pardon.

Madrigaux, Epigrammes de Montreuil.

¶ Deſpréaux ſemble confondre Montreuil avec un tas de Poëtes médiocres, en diſant:

> On ne voit point mes Vers à l'envi de Montreuil,
> Groſſir impunément les feuilles d'un recueil.

Mais le mépris de ce grand Poëte ne tire pas à conſéquence: ne s'eſt-il pas déchaîné contre Quinaut qui eſt le Phenix, comme le dit la Bruyere de la Poëſie chantante. Nul Poëte n'a fait des Madrigaux plus délicats que

Montreuil, il excelloit dans ce genre de Poësie. Voici la preuve de cette vérité :

Ne me reprochez plus tant de fois ma folie,
Vous seule me semble jolie,
Vos petites façons m'ont tout-à-fait charmé.
Pour souffrir vos mépris, je confesse moi-même,
Que je quitte un parti dont je serai blâmé.
Mais quand la passion va jusques à l'extrême,
Il vaut mieux mourir où l'on aime,
Que vivre où l'on n'est point aimé.

Pourquoi me demandez vous tant,
Si mes feux dureront, si je serai constant,
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre Empire ?
Ah Filis vous avez grand tort !
Comment pourrois-je vous le dire ?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Ne cherchez point ailleurs beauté trop adorable,
Je suis pour vous servir plus propre qu'on ne croit.
Assez jeune pour être aimable,
Assez vieux pour être discret.

Pour Madame de Sévigné jouant à Colin-Maillard.

De toutes les façons vous avez droit de
plaire,
Mais surtout vous sçavez nous charmer en
ce jour.
Voyant vos yeux bandés, on vous prend
pour l'amour,
Les voyant découverts, on vous prend pour
sa mere.

Pour gagner ce grand Jubilé,
Je ne refuse rien de ce qu'on me propose,
J'ai dit tous mes péchés, je n'en ai point
celé :
Mais pour vous oublier, Philis, c'est autre
chose.
Je fais sur ce sujet mille inutiles vœux,
Adorable comme vous êtes,
Comment me répentir du bien que je vous
veux ?
Moi qui ne puis haïr le mal que vous me
faites.

Dans un coin sans flambeaux, sans témoins
& sans bruit,
Nous venons de passer la nuit,
Avec deux femmes fort jolies,
Il n'est point ici bas de plaisir bien parfait,
Nous avons dit mille folies,
Mais las, nous n'en avons point fait.

Ma

Ma mere depuis quinze jours,
A pris une maison pour loyer aux Faux-bourgs,
Où nous aurons jardin, bel air & grand ombrage,
Espaliers, parterres, jasmins,
Et mille Rossignols de qui le doux ramage
Adouciroit l'ennui des plus tristes humains.
On y peut contenter & l'oreille & la vue,
Il n'est rien de si beau que cela.
Mais nous ne serons plus, Philis, en même rue,
Ah! le vilain logis que ma mere a pris-là.

✠

De vous à tout moment mon frere a des bijoux,
Des rubans, des cachets, des gans, des citrons doux,
Et par une extrême injustice,
Vous ne me payez point de ce que vous sçavez,
Je vous laisse à penser si vous me le devez,
Pour me récompenser de six mois de service,
De ma foi, de mon cœur, & des maux que je sens,
Allez, vous ne sçavez, Philis, ce que vous faites.
Vraiment! c'est bien à vous à faire des présens,
Vous qui ne payez pas vos dettes.

✠

D'où diable nous vint cette envie
D'aller nous rendre Célestins?

Les œufs & les poissons sont nos meilleurs
festins,
Ah! que nous passons mal notre maudite
vie,
Pere, je vous le dis, comme à mon Con-
fesseur,
Ces chapons étalés dans les places publi-
ques,
Ces coqs-d'Indes fumans chez ce gros Ro-
tisseur,
Ces cailles & perdrix pendantes aux Bou-
tiques,
Sont autant de Vautours qui me rongent le
cœur.

Je sçais ce qui vous gâte, & ce qui fait ma
peine,
La Cassandre & Cyrus vous rendent un peu
vaine,
Vous vous imaginez pour être votre amant,
Qu'il faut être parfait comme ceux d'un
Roman,
Et qu'on doit vous servir comme on sert
une Reine,
Jugez de vous plus sainement,
Ne vous arrêtez pas au premier qui vous
loue.
Je ne suis point Héros, pour cela je l'avoue,
Mais mettez vous à la raison,
Vous n'êtes point non plus merveille incom-
parable,
Vous êtes une fille aimable,
Que l'on appelle Louison.

Ma mere en partant de Paris,
Pour m'en venir dans la Hollande,
Me dit, sçavez vous bien, mon fils,
En vous disant adieu, ce que je vous commande.
Gardez-vous bien du jeu, des dés & des pipeurs,
Du vin, & de la fiévre, & des gens querelleurs,
Ce sont-là tous les maux capables de vous nuire,
A deux fois par ses doigts elle les raconta.
Hélas! elle oublia le pire;
Gardez-vous bien surtout, devoit-elle me dire,
De Madame de Slavata. *

A voir comme vous vous servez
Dans vos sermons de vos lectures,
Des passages des écritures,
Et de tout ce que vous sçavez,
J'adore la bonté divine,
Qui vous fait à trente ans quitter la Médecine,
Dont vous faisiez profession.
Si les préceptes d'Hypocrate
Eussent reçu de vous même application;
Tel en vous écoutant, & s'ennuie & se gratte,
Qui s'il eût en ce tems passé sous votre patte,
Peut-être n'auroit pas aujourd'hui mal aux dents.

* Belle Hollandoise.

Beni soit le saint jour que vous vous fîtes
Prêtre,
Dieu quand il vous donna le bon désir de
l'être,
Sauva la vie à bien des gens.

❧

Ne faites point tant l'entendue,
Sous ombre qu'à quinze ans le Ciel vous a
pourvue
De mille & mille attraits qu'on ne peut
exprimer,
J'en demeure d'accord, vous sçavez nous
charmer,
Mais je m'en rapporte à vous même,
Vous avez un défaut extrême,
Vous voulez toujours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

❧

Ridicules censeurs, dont la jalouse envie
S'efforce d'abaisser les ouvrages d'autrui,
Vous dont l'esprit grossier ne fait rien qui
n'ennuie,
Voulez-vous sçavoir aujourd'hui
La belle & l'unique maniere
De faire du dépit à l'illustre Moliere;
Faites-nous rire comme lui.

❧

Cloris à vingt ans étoit belle;
Et veut encor passer pour telle,
Bien qu'elle en ait quarante-neuf.
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'ap-
pelle,

Il faut la contenter la pauvre Demoiselle,
Le Pont-neuf dans cent ans s'appellera
Pont-neuf.

Philis voulant se corriger,
De mille mots bretons qui me font enrager,
Me demandoit tantôt s'il faut dire en françois :
Je vous haïs ou je vous hais.
Evitez l'un & l'autre avec un soin extrême,
Lui répondis-je alors, tous deux sont fort
mauvais,
Gardez-vous devant moi de le dire jamais,
Dites seulement, Je vous aime.

Il n'est pas mieux traité que vous,
Ce rival qui vous fait détester votre vie;
Allez, n'en soyez pas jaloux.
Tout ce que j'en ai dit, n'étoit que raillerie,
Pour lui comme pour vous j'ai fort peu
d'amitié :
Qu'il ne vous fasse point d'envie,
Il ne me fait point de pitié.

A une jeune Demoiselle qui causoit dans l'Eglise.

Plus vous êtes belle & charmante,
Plus vous devez avoir du respect pour ce lieu,
Vous n'y songez pas Amarante,
Les Anges tremblent devant Dieu.

C'est une Dame qui parle.

Il ne fait pas tout ce qu'il dit,
D'un prêcheur il n'a que l'habit :
Mais tous ses ennemis ne sçauroient le confondre,
S'il n'est dévot, s'il n'est parfait,
Il est sage, j'en puis répondre,
Il ne dit pas tout ce qu'il fait.

Votre mal me rend malheureux,
Tâchez de vous guérir, Sylvie,
Hélas ! vous sçavez bien que nous avons tous deux
Quelque raison d'aimer la vie !
Si je mourois, en vain vous chercheriez,
Vous n'en trouveriez point qui vous fût si fidelle,
Je chercherois en vain si vous mouriez,
Je n'en trouverois point qui me parût si belle.

Je vous promis de dire à votre intention,
Votre beau chapelet, trop aimable Sylvie.
S'il faut toujours songer à ceux pour qui l'on prie,
Vous pourrez vous louer de ma dévotion,
Je le dirai toute ma vie,
Sans aucune distraction.

C'est un amant, ouvrez la porte,
Il est plein d'amour & de foi,

Que faites vous, êtes-vous morte ?
Ou ne l'êtes-vous que pour moi ?
Voulez-vous qu'ici je demeure ?
Demi mort, tremblant & jaloux,
Hélas ! s'il vous plaît que je meure,
Que ce soit au moins devant vous.

Si je ne suis assez aimable,
Pour mériter votre amitié,
Au moins suis-je assez misérable,
Iris, pour vous faire pitié.

Je sçais que j'aurois trop de gloire;
Si vous partagiez ma langueur;
Que je sois dans votre mémoire;
Si je ne suis dans votre cœur.

Quoique la faveur soit extrême,
J'espére bien de l'obtenir,
Ah ! Philis, ce n'est pas de même
D'aimer & de se souvenir.

Puisque de prolonger ma peine,
Fait le plus grand de vos désirs,
Quand je mourrai, belle inhumaine,
Vous perdrez un de vos plaisirs.

Si je meurs dans mon mal extrême,
Mon trépas me semblera doux,
Je suis plus à vous qu'à moi-même,
Je n'y perdrai pas tant que vous.

Un petit Abbé Roux, Bachelier de Sorbonne,

Penſant bien me la donner bonne,
Me diſoit l'autre jour de ſon ton de pédant,
Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils
diſent :
Vous n'avez pas raiſon, dis-je, en le regardant,
D'être de ceux qui les mépriſent,
Car ſans aller plus loin chercher de-là les
monts,
L'exemple de cela vous l'êtes,
C'eſt vous qui dites vos ſermons,
Mais ce n'eſt pas vous qui les faites.

Après avoir lu dans Clélie,
Qu'on n'eſt bien amoureux qu'une fois en
ſa vie,
Je ne redoutois plus le pouvoir de vos
loix,
Comme j'ai fort aimé l'inconſtante Sylvie
J'allois fort librement chez vous, je vous
parlois,
Mais que j'eus grand tort de le croire !
Depuis huit jours je m'apperçois,
Qu'un Roman n'eſt pas une hiſtoire.

J'ai mêlé des Epigrammes dans les Madrigaux, on trouvera dans ces Ouvrages de la naïveté & de la délicateſſe tout enſemble, on ne les a jamais mieux alliés, le vers eſt aiſé & coulant, l'expreſſion naturelle faite pour la penſée.

Lorſqu'Iris veut charmer nos yeux & nos eſprits,
Soudain les graces & les ris,
Se trouvent en foule auprès d'elle,
Venus y fait aller ſon fils,
Mais ſon fils s'en revient & ſe montre rebelle;
Auſſi-tôt ſa mere en courroux;
Lui dit, Amour, vous moquez-vous,
D'abandonner Iris que nous fimes ſi belle?
L'Amour ne pouvant dans ſon cœur,
Tenir ſa petite douleur,
Lui dit entre les dents comme un enfant qui gronde,
Je lui ſuis trop indifferent,
Elle me donne à tout le monde,
Et jamais elle ne me prend.

Madrigal très-ingénieux.

Comment fixer mon choix, entre tes deux parentes?
Je me trouve, Damon, dans un grand embarras;
Elles ſont toutes deux également charmantes;
Toutes deux à mes yeux ont ſemblables appas.
Il eſt vrai que Philis éclate davantage,
Et que l'on voit ſur ſon viſage,
Un brillant que n'a point ſon agréable ſœur,
Mais Iris a bien plus d'eſprit & de douceur,
Et j'ignore à laquelle un cœur ſe devroit rendre;

Le Pays.

Mais comme on ne peut pas qu'on ne choisisse bien,
Pour moi je donnerois le mien
A celle qui des deux voudroit plutôt le prendre.

✥

Je vous ai vu, Philis, d'une oreille attentive,
Ecouter le sermon du bon Pere Thomas,
Qui fit voir clairement qu'il nous faut ici bas,
Constamment endurer le mal qui nous arrive.

✥

C'est un ordre divin qu'il faut que l'homme suive,
Il faut qu'en la douleur il trouve des appas,
Il doit avec plaisir souffrir jusqu'au trépas,
S'il veut vivre en Chrétien, comme Dieu veut qu'on vive.

✥

Il n'est point de mortel qui ne porte sa croix,
Depuis le vil sujet, jusqu'au plus grand des Rois,
Elle rend la houlete égale au diadême.

✥

Par un Arrêt fatal l'homme est un vrai martyr,
Disposez donc, Philis, votre cœur à souffrir,

Ainsi sans murmurer souffrez que je vous aime.

¶ A Orante en lui présentant un miroir dans une boëte pour une discrétion perdue.

Furetiere.

Je ne puis plus vous contester
Ma discrétion, belle Orante,
Enfin voici pour m'acquitter
Un miroir que je vous présente.
D'abord à peine vous croirez,
Qu'à votre mérite il réponde.
Mais ouvrez-le, & vous y verrez
La plus belle chose du monde.

MADRIGAL.

Eloge de M. de Villars.

Sur les ailes de la victoire,
La paix descend des Cieux & met Bellone aux fers,
Villars seul de Louis vient d'assurer la gloire,
Et le repos de l'Univers.
Peut-être aurions-nous vu Luxembourg, ou Turenne
Triompher à Dénain de nos fiers ennemis :
Mais à Bade, à Rastat pour vaincre encor la haine
De ceux que son bras a soumis,
Il falloit un Villars, interrogez Eugene.



EPIGRAMME.

M. de la Monnoye.

Grand Roi que l'Europe revere,
Villars a fait pour vous d'une bouche sincere,
Un discours éloquent, fin, juste, bien suivi,
Plus on le lit plus on l'admire,
En un mot, grand Roi, c'est tout dire,
Villars vous a loué comme il vous a servi.

Portraits abregés.

¶ Le grand art d'un Historien est de faire un portrait en peu de mots; on a dit, par exemple, du Pape Aléxandre VII. qu'il étoit grand dans les petites choses, & petit dans les grandes; le voilà peint d'un seul coup de pinceau.

On a dit d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, fils d'Henri VIII. qui mourut à seize ans, qu'il vécut en Roi tout enfant qu'il étoit, & que tout Roi qu'il étoit, il mourut avec l'innocence d'un enfant.

C'est avec le même art qu'on avoit peint le Pape Aléxandre VI. & César Borgia son fils naturel: Le premier, a-t-on dit, ne faisoit rien de tout ce qu'il disoit, & le second ne disoit rien de tout ce qu'il faisoit.

La dévise de César de Borgia étoit : *Aut Cesar, aut nihil.* On fit ce distique sur ce sujet.

Aut nihil, aut Cæsar, vult dici Borgia, quidni?
Cum simul & Cæsar possit & esse nihil.

Grands Dieux, César ou rien, ce sont là tous mes vœux,
S'écrioit Borgia, mais il fut tous les deux.

¶ Darius Roi de Perse ayant perdu la plus belle de ses Concubines, se retraçoit sans cesse la passion qu'il avoit eue pour elle, & qu'il avoit encore pour sa mémoire ; il étoit inconsolable. Démocrite lui promit de la ressusciter, s'il pouvoit trouver dans ses Etats trois personnes qui n'eussent jamais eu aucun sujet d'affliction : après une recherche exacte, on trouva qu'il étoit impossible de trouver ces trois hommes heureux. Cette réflexion consola ce Monarque. Comment Darius se consola.

L'art de se consoler est de se comparer à des gens plus malheureux que soi. La Fontaine conseille à un homme infortuné qui se plaint de son sort, de se comparer à Hécube épouse de Priam Roi de Troye. Cette Princesse après avoir été dans le sein de la

gloire & de l'abondance, tomba tout à coup dans un abyme effroyable de malheurs. Elle vit périr sa nombreuse postérité composée de sept fils & de quatre filles ; son Royaume fut désolé, & devint la proie de l'ennemi ; elle fut captive d'Ulysse, succombant sous son désespoir, elle se tua.

Démocrite prétendu fou.

¶ Les Abderitains, compatriotes de Démocrite, conjurerent Hypocrate de guérir ce Philosophe qu'ils croyoient être devenu fou, parce qu'il éclatoit de rire sur leur conduite ; mais Hypocrate ayant étudié Démocrite, & lui trouvant un fonds plein de sagesse, dit aux Abderitains : C'est vous qui avez l'ame malade, la sienne est très-saine.

Marie Stuard unissoit l'éloquence à la beauté.

¶ Marie Stuard Dauphine de France, Reine d'Ecosse, étoit, selon Brantôme, une Divinité descendue du Ciel pour enchanter les hommes par la beauté de son visage, la richesse de sa taille, la douceur de ses regards, la majesté de sa personne, & la force de son éloquence. A l'âge de 17 ans, elle prononça au Louvre une Harangue latine qu'elle avoit composée ; elle enleva les cœurs, les esprits par la beauté du discours, par les graces

de la prononciation ; tous les Auditeurs étoient hors d'eux-mêmes. Cette Princesse si accomplie, fut la victime de la cruauté de la Reine Elizabeth, qui la fit périr par la main du Bourreau.

¶ Théodose le Grand eut tant de vénération pour la mémoire de l'Impératrice Flaccille son épouse, qu'il lui fit ériger une Statue de bronze dans la place publique d'Antioche. Le peuple irrité des impositions que ce Prince vouloit lever sur cette Ville, déchargea sa fureur sur la Statue qu'il mit en piéces. Théodose alloit venger cet outrage, lorsqu'il fut désarmé par l'Hermite Macedonius, qui lui dit en l'abordant : Sacrée Majesté, je viens plutôt vous demander pardon pour Antioche, que vous faire des excuses pour elle. Nous avons tous mérité d'être ensevelis sous les ruines de cette Ville criminelle, qui ne devroit être à présent que le cimetiere des coupables qu'elle renferme dans ses murailles : mais enfin, grand Prince, qui avez en partage la clémence, vous vous démentiriez, si vous faisiez mourir les images vivantes de Dieu, parce qu'elles ont renversé l'image inanimée de Flaccille qui n'a jamais

La Force de l'éloquence chrétienne.

aimé le ſang, & qui du haut du Ciel vous tend à préſent les bras pour vous inſpirer un eſprit de miſéricorde.

L'Eloquence a de grandes reſſources dans les idées de la Religion qu'elle met en œuvre.

L'Eloquence de Cœnus arrête Aléxandre qui vouloit pouſſer ſes conquêtes.

¶ Aléxandre voulant pouſſer ſes conquêtes juſqu'au bout des Indes, trouva ſes troupes alarmées de la nouvelle qui ſe répandoit que trois cens mille combattans & trois mille éléphans leur devoient diſputer le paſſage de l'Hydaſpe. Vainement Aléxandre leur repréſenta qu'après ce dernier effort ils n'auroient plus devant les yeux que la mer & le ſoleil; qu'ils ſe ſouvinſſent du paſſage du Granique qu'ils avoient forcé, des Campagnes d'Arbelles qu'ils avoient jonchées d'un million de morts. Vainement pour les flater, leur dit-il, qu'il ſe regardoit plutôt comme le compagnon de leurs travaux, que comme leur Roi: il n'eut pour toute réponſe qu'un morne ſilence, la conſternation répandue ſur les viſages, peinte dans leurs yeux, qui étoient attachés à la terre, & qui n'avoient d'autres mouvemens que celui des larmes qu'ils verſoient. Il en fut ſi attendri, qu'il mêla ſes pleurs aux leurs. Cœnus ſor-

tant de la foule, ſe mit à genoux devant lui : Seigneur, lui dit-il, nous ſommes tous dans la même réſolution de répandre notre ſang pour votre gloire, mais à force d'avoir combattu, nous nous trouvons hors de combat; nos corps ſont couverts de plaies, nos forces ſont épuiſées, nos armes émouſſées pour avoir donné tant de coups. Vous avez vaincu non-ſeulement vos ennemis, mais vos ſoldats mêmes, qui ne ſont plus en état de vous ſuivre ; après que nous nous ſommes enrichis des dépouilles des Nations, nous nous ſommes dépouillés de nous-mêmes. *Omnium victores inopes ſumus.* Ce diſcours perſuada Aléxandre ; il ſe contenta de faire dreſſer en ce lieu douze Autels qui ſeroient à l'avenir des monumens éternels des victoires qu'il avoit remportées, & feroient voir à la poſtérité juſqu'où ſes armes avoient pénetré.

Philippe II. jaloux de la gloire de Dom Jean d'Autriche, ſoupçonné de l'avoir fait empoiſonner.

¶ Dom Jean d'Autriche, fils naturel de Charle-Quint, prenant congé de Philippe II. qui l'envoyoit en Flandres faire une expédition, mena avec lui un jeune Lion privé qui le ſuivoit partout. Cet animal débuta par ſe

jetter sur ce Monarque pour le caresser : la gravité de Philippe II. fut entiérement déconcertée ; il ne s'accommodoit pas des privautés d'un animal à qui l'envie pouvoit prendre de jouer des griffes & des dents ; il s'en débarrassa comme il put, & regarda Dom Jean de mauvais œil. Il dit ensuite à ses Courtisans, en parlant de ce Prince qui s'étoit retiré : J'apprendrai bien à ce petit Soldat à prendre mieux ses mesures quand il voudra se présenter devant moi. Il lui garda un vif ressentiment qui fut allumé par la jalousie qu'il eut de la gloire que ce Prince avoit acquise par deux batailles ; celle de Gemblours dans les Pays-bas, & celle de Lepante sur mer. On prétend qu'il lui ôta la vie par le poison. Ce Prince mourut à 33 ans.

Belle réflexion morale d'un Roi vaincu.

¶ Justinien ayant attaché à son char de triomphe le Roi Gelimer, que Belizaire son Général avoit vaincu, ce Monarque dit à l'Empereur : Ne t'oublies point au milieu de ta plus grande gloire, puisqu'elle n'est dans le fond que vanité des vanités.

Trait singulier de l'histoire de

¶ Jean Roi de France & Philippes son fils, furent faits prisonniers à la bataille de Poitiers que gagna le

Prince de Galles. Le soir le Vainqueur donnant à souper à ces Princes, son Ecuyer lui présentant à boire avant que de s'acquitter de son devoir envers le Roi, Philippes donna un grand soufflet à cet Officier, pour lui faire sentir qu'un Roi de France, tout captif & vaincu qu'il étoit, n'avoit rien perdu de la préference que sa Couronne lui donnoit au-dessus de la Couronne d'Angleterre qui lui rendoit hommage.

Jean Roi de France.

Jean Roi de France avoit quarante mille hommes; il étoit supérieur au Prince de Galles son ennemi, qui étoit dans une si grande extrêmité, qu'il lui demandoit la paix, & offroit de lui rendre toutes les conquêtes des Anglois. Jean voulut combattre; il ne perdit la bataille, que parce qu'il posta sa Cavalerie dans des vignes où elle ne put pas agir. Voilà l'origine du nom de *Jean des Vignes*, qu'on donne à des gens mal-habiles qui s'enferrent d'eux-mêmes.

Ce Roi fut quatre ans prisonnier, on lui rendit la liberté, on donna ses deux fils pour sureté de sa rançon: l'un des deux s'étant évadé, il vint se mettre lui-même entre les mains

des Anglois à sa place ; voilà une action bien héroïque ; mais l'on prétend qu'une belle Angloise qui avoit adouci sa captivité & qu'il voulut revoir, fut le motif de cette action : il alla reprendre des chaînes qui ne lui plaisoient pas pour se remettre dans d'autres chaînes qui lui plaisoient trop. Voilà les obligations que les hommes ont aux femmes ; elles leur ravissent le mérite de leurs actions les plus généreuses.

Action courageuse de Pepin le Bref.

¶ Pepin premier Roi de la seconde race, se divertissoit avec ses Courtisans à voir dans l'Abbaye de Ferriere un Taureau qui étoit aux prises avec un Lion. Le Lion étoit sur le point de vaincre le Taureau, qui alloit devenir la proie de ses dents meurtrieres, lorsque Pepin demanda qui étoit celui qui préserveroit ce Taureau du sort funeste qui le menaçoit. Comme personne ne se présentoit, Pepin descendit de l'échafaud,& déchargea son sabre avec tant de force sur la tête du Lion, qu'il l'abattit à ses piés. Pepin remonta ensuite sur le même échafaud ; le sabre à la main,les yeux étincelans, il leur dit : Hé bien, Messieurs, suis-je à présent digne de vous com-

mander ? Ce fut l'indignation qui lui ſuggéra ces paroles, parce qu'il ſçavoit qu'on le mépriſoit à cauſe de ſa petite taille.

C'eſt ce Prince qui paſſa deux fois les Alpes pour rétablir le Pape Etienne I I. qu'Aſtophe Roi des Lombards avoit dépoſſedé. Charlemagne ſon fils a enrichi les Papes des Etats qu'ils appellent le Patrimoine de Saint Pierre.

Plaiſante réponſe de Louis X I. aux Génois.

¶ Les Génois étoient en poſſeſſion d'appeller le Roi de France à leur ſecours, lorſqu'ils étoient prêts de ſuccomber ſous la puiſſance de leurs ennemis, & de ſecouer le joug de ſon obéiſſance, lorſqu'ils étoient hors de danger. Ils vinrent étant preſſés par leurs ennemis, ſe proſterner aux piés de Louis X I. proteſtant qu'ils vouloient abſolument ſe donner à lui : Et moi, leur dit Louis XI, je vous donne à tous les diables.

Bon mot d'Henri IV.

¶ On vint dire à Henri III. uni avec Henri de Bourbon, qui lui ſuccéda ſous le nom d'Henri IV. que le Duc de Mayenne venoit fondre ſur eux avec quarante mille hommes. Henri I I I. fut fort conſterné. Mon Couſin, lui dit Henri de Bourbon,

ne craignons rien, un double Henri vaut bien un Carolus. Il faisoit allusion à un Henri qui étoit une monnoie d'argent, & à un Carolus qui étoit une piéce de cuivre de peu de valeur; le Duc de Mayenne s'appelloit Charles.

Fatale destinée de Sabinus & d'Eponine.

¶ Sabinus ayant épousé Eponine, qui prétendoit descendre de Jules-César, aspiroit à l'Empire: il avoit eu quelque succès dans les Gaules où il s'étoit cantonné; mais étant obligé de céder à Vespasien, parce que toute l'Europe & toute l'Asie se déclarerent pour cet Empereur, il se cacha dans une caverne profonde avec sa femme pour éviter la mort à laquelle il devoit s'attendre, pour avoir disputé l'Empire à Vespasien. Ils y vécurent neuf ans sans qu'on pût les déterrer. Pendant ce tems-là ils eurent deux enfans à qui ils donnerent la meilleure éducation que leur pouvoit permettre l'état de leur fortune. La vie dure qu'ils menoient & les horreurs de la misere qu'ils partageoient, étoient adoucies par l'espérance qui est le charme des plus grands maux; & par les vertus qu'ils possedoient, ils se suffisoient à eux-mêmes, ils

s'aimoient, ils régnoient l'un ſur l'autre, ils étoient heureux dans leur infortune. Ils furent enfin découverts & amenés à Veſpaſien. Eponine lui dit : Sacrée Majeſté, en lui préſentant ſes enfans, nous avons mis au monde ces deux malheureux, afin d'avoir en eux deux nouveaux ſupplians qui puiſſent fléchir ta clémence, & dont les cris puiſſent t'engager à nous donner la vie que nous emploierons à prier les Dieux pour toi, & la proſpérité de ton régne. Mais comme elle vit que Veſpaſien étoit inéxorable, elle changea de ton. Sçache, Tyran, lui dit-elle, que j'ai été plus heureuſe dans la miſere pendant neuf ans, que toi ſur ton Trône ; que la caverne où nous demeurions, nous a fait plus de plaiſir que ne t'en donne le Palais ſuperbe où tu habites : tandis que nous menions une vie tranquille, l'ombre & le nom de Sabinus te faiſoient trembler. Fais-nous mourir, nous remettons notre vengeance aux Dieux. Veſpaſien les ſacrifia inhumainement à ſa tranquillité.

Réponſe héroïque d'Aléxis Comnene.

¶ Aléxis Comnene ayant été vaincu par les Turcs, ſortit du combat tout couvert de ſang, avec un habit déchiré

& détrempé de la sueur qui couloit de tous côtés ; on voulut lui faire changer d'habit, & on lui présenta un miroir afin qu'il vît l'état où il étoit. Un habit déchiré, dit-il, le sang, la sueur & les armes ornent un homme de guerre ; c'est aux femmes à consulter leur miroir, & non à un Prince.

¶ Catherine de Médicis, Régente du Royaume, fit faire des funérailles au Connétable de Montmorenci, aussi magnifiques que celles qu'on fait aux Rois. Elle ordonna cette magnificence de bon cœur, dans la joie où elle étoit d'être défaite d'un Censeur fâcheux, qui n'adoucissoit point l'aigreur de ses remontrances.

Fin du Tome cinquième.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

C

E

F

O

P

Q

R

S

T

V

Fin de la Table des Matieres du cinquiéme Volume.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE, 125. *ligne* 12. C'est termes qui l'emploie, *lisez* ces termes qu'il emploie.
Pag. 385. *lig.* 12. partie chasse, *lisez* partie de chasse.
Pag. 399. *lig.* 8. Il y en avoit, *lisez* Il en avoit.

